Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 fr. 25 c. par la poste

H. DE LATOUCHE

LA VALLÉE AUX LOUPS



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE LATOUCHE

LA VALLÉE AUX LOUPS

Notice s/ Latouche par G. Sand

Edition différente de l'originale (1833) : tous les poèmes ont été supprimés – les 2 derniers chapitres ont été ajoutés.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE LATOUCHE

Publiées dans la collection Michel Lévy

Adrienne	1	vol.
Aymar	1	—
Clément XIV et Carlo Bertinazzi	1	—
Fragoletta	1	—
France et Marie	1	—
Grangeneuve	1	—
Léo	1	—
Un Mirage	1	—
Olivier Brusson	1	—
Le Petit Pierre	1	—
La Vallée aux Loups	1	—

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

LA VALLÉE AUX LOUPS

PAR

H. DE LATOUCHE

AVEC UNE ÉTUDE PAR

GEORGE SAND



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPERA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

H. DE LATOUCHE

Je ne ferai point ici la biographie de M. de Latouche. Ceux qui voudront la joindre aux recueils biographiques des hommes remarquables de cette époque la trouveront faite, d'une manière consciencieuse et fidèle, dans un article de M. Ernest Périgois, qui a été publié le 21 mars 1851 dans le *Journal de l'Indre*. Ils trouveront également dans ce travail une excellente appréciation des sentiments politiques du poëte et une rapide mais complète analyse de ses travaux littéraires. Je me bornerai à des détails d'intérieur qui, en partie, me sont personnels, et qui feront comprendre la triste et religieuse lenteur de mon concours à l'éloge funèbre que d'autres appréciateurs lui ont consacré avant moi.

Peu de temps après la révolution de 1830, je vins

à Paris avec le souci de trouver une occupation, non pas lucrative, mais suffisante. Je n'avais jamais travaillé que pour mon plaisir ; je savais, comme tout le monde, *un peu de tout, rien en somme*. Je tenais beaucoup à trouver un travail qui me permît de rester chez moi. Je ne savais assez d'aucune chose pour m'en servir. Dessin, musique, botanique, langues, histoire, j'avais effleuré tout cela, et je regrettais beaucoup de n'avoir pu rien approfondir, car, de toutes les occupations, celle qui m'avait toujours le moins tenté, c'était d'écrire pour le public. Il me semblait qu'à moins d'un rare talent (que je ne me sentais pas), c'était l'affaire de ceux qui ne sont bons à rien. J'aurais donc beaucoup préféré une spécialité. J'avais écrit souvent pour mon amusement personnel. Il me paraissait assez impertinent de prétendre à divertir ou à intéresser les autres, et rien n'était moins dans mon caractère concentré, rêveur et avide de douceurs intimes, que cette mise en dehors de tous les sentiments de l'âme.

Joignez à cela que je savais très-imparfaitement ma langue. Nourri de lectures classiques, je voyais le romantisme se répandre. Je l'avais d'abord repoussé et raillé dans mon coin, dans ma solitude, dans mon for intérieur ; et puis j'y avais pris goût, je m'en étais enthousiasmé, et mon goût, qui n'était pas formé, flottait entre le passé et le présent, sans

trop savoir où se prendre, et chérissait l'un et l'autre sans connaître et sans chercher le moyen de les accorder.

C'est dans ces circonstances que, songeant à employer mes journées et à tirer parti de ma bonne volonté pour un travail quelconque, flottant entre les peintres de fleurs sur éventails et tabatières, les portraits à quinze francs et la littérature, je fis, entre tous ces essais, un roman fort mauvais qui n'a jamais paru. Mes peintures sur bois demandaient beaucoup de temps et ne faisaient pas tant d'effet que le moindre décalcage au vernis. On faisait pour cinq francs des portraits plus ressemblants que les miens. J'aurais pu faire comme tant d'autres, chercher des leçons pour enseigner beaucoup de choses que je ne savais pas. Je tournai à tout hasard du côté de la littérature, et j'allai résolûment demander conseil à un compatriote dont la famille avait été de tout temps intimement liée avec la mienne, à M. de Latouche, que je ne connaissais pas encore personnellement, mais à qui je n'avais qu'à me nommer pour être assuré d'un bon accueil.

Je trouvai un homme de quarante-cinq ans, assez replet, d'une figure petillante d'esprit, de manières exquises et d'un langage si choisi, que j'en fus d'abord gêné comme d'une affectation du moment. Mais c'était sa manière ordinaire, sa façon de dire naturelle. Il n'aurait pas su dire autrement. Sa conversation était

ornée et sa diction pure comme si elle eût été préparée. L'art était sa spontanéité dans la parole.

Je l'ai dit, je ne ferai pas ici une appréciation du mérité littéraire de M. de Latouche. Lié à son souvenir par la reconnaissance, habitué à l'écouter sans discussion, je serais peut-être un juge trop partial, et ce n'est pas vis-à-vis de ses propres amis qu'on peut exercer les fonctions intègres et froides de la critique littéraire. Je me bornerai à raconter M. de Latouche tel qu'il était dans son intimité.

Cette intimité était bien précieuse pour un aspirant littéraire. Mais, si je l'étais par rencontre et par situation, je ne l'étais ni par goût ni par convoitise ; je me bornai donc, dans les premiers temps, à écouter la brillante causerie de mon compatriote comme une chose singulière, intéressante, mais si étrangère à mes facultés, que ce ne pouvait être pour moi qu'un plaisir sans profit.

Peu à peu, et à mesure qu'il critiquait et condamnait *au cabinet* mes premières tentatives littéraires, je voyais cependant venir la raison, le goût, l'art, en un mot, sous les flots de moqueries enjouées, mordantes, divertissantes, qu'il me prodiguait dans ses entretiens. Personne mieux que lui n'excellait à détruire les illusions de l'amour-propre, mais personne n'avait plus de bonhomie et de délicatesse pour vous conserver l'espoir et le courage. Il avait une voix

douce et pénétrante, une prononciation aristocratique et distincte, un air à la fois caressant et railleur. Son œil crevé dans son enfance ne le défigurait nullement et ne portait d'autre trace de l'accident qu'une sorte de feu rouge qui s'échappait de la prunelle et qui lui donnait, lorsqu'il était animé, je ne sais quel éclat fantastique.

M. de Latouche aimait à enseigner, à reprendre, à indiquer ; mais il se lassait vite des vaniteux, et tournait sa verve contre eux en compliments dérisoires dont rien ne saurait rendre la malice. Quand il trouvait un cœur disposé à profiter de ses lumières, il devenait affectueux dans la satire. Sa griffe devenait paternelle, son œil de feu s'attendrissait, et, après avoir jeté au dehors le trop plein de son esprit, il vous laissait voir enfin un cœur tendre, sensible, plein de dévouement et de générosité.

Il se passa bien six mois cependant avant que j'eusse compris combien il avait raison de démolir mon mince talent. Je ne me défendais jamais, ni devant lui ni devant moi-même ; mais mon individualité littéraire était si peu développée, que je ne savais pas toujours bien ce qu'il voulait me faire retrancher ou ajouter dans ma manière. J'étais irrésolu, ébahi, et j'écoutais avec cette sorte de stupidité du paysan qui ne comprend pas vite, mais qui finira par comprendre. Mon professeur, soit qu'il le vît, soit qu'il le fît par

bonté pure, ne se rebutait pas. Il m'indiquait des lectures à faire, et quelquefois, dans son empressement, il me les faisait d'avance à sa façon : c'est-à-dire qu'il citait un livre et se mettait à le raconter avec une abondance, une animation, une couleur extraordinaires. Je lisais le livre après, et n'y retrouvais plus rien de ce que j'avais éprouvé en l'écoutant. Il en avait pris la donnée, et, frappé du parti qu'on en pouvait tirer, il avait improvisé, sans y songer, un chef-d'œuvre.

Comme tous les commençants, j'étais très-porté à imiter la manière d'autrui : quand, d'après son conseil, j'avais lu un ouvrage, j'écrivais quelques pages d'essai que je lui apportais. Il rédigeait dans ce temps-là *le Figaro*, un petit journal petillant d'esprit d'opposition et de satire. Nous étions autour de lui quatre ou cinq apprentis, entre autres Félix Pyat et Jules Sandeau, qui, assis à de petites tables couvertes de jolis tapis, tâchions, à certaines heures de la matinée, de lui fournir ce qu'on appelle de la *copie*, terme très-impropre pour dire du manuscrit. C'était une très-bonne étude, quelque frivole qu'elle dût paraître. Il nous donnait un thème; il fallait, séance tenante, brocher un article qui eût du sens et de la couleur. Jusqu'à ces *entre-filets* de trois ou quatre lignes qui portaient là le titre collectif de *Bigarrures*, il s'occupait de tout ; il s'amusait à faire jaillir autour de lui, sous la plume

de ses apprentis, les bons mots, les calembours et les épigrammes.

Je dois dire bien vite que, tandis que les autres jetaient là le premier entrain de leur jeunesse, et arrivaient à l'improvisation rapide et heureuse, j'étais, moi, d'une gaucherie et d'une ineptie désespérantes. Il m'eût fallu rêver trois jours avant de trouver une pointe, un jeu de mots. Mon cerveau avait la lenteur berrichonne, dont Félix Pyat s'est si vite et si vaillamment débarrassé. M. de Latouche me choisissait bien les sujets qui prêtaient un peu au racontage. S'il avait à recueillir quelque anecdote un peu sentimentale, il me la réservait. Mais j'étais trop à l'étroit dans ce cadre d'une demi-colonne. Je ne savais ni commencer ni finir dans ce rigide espace, et, quand je *commençais à commencer*, c'était le moment de finir; l'espace était rempli. Cela me mettait au supplice; je n'apprenais pas, je n'ai jamais pu apprendre l'art de faire court. Jamais il ne m'a été possible de faire ce qu'on appelle un *article* en quelques heures, et, quand on me demande, pour un almanach, le concours modeste de quelques lignes, on ne se doute pas qu'on me demande quelque chose de plus pénible que de faire dix volumes.

Cet engourdissement de mon cerveau, cette pesanteur de ma réflexion, ce besoin de développer toute ma pensée pour m'en rendre compte, M. de

Latouche fit généreusement et courageusement tout son possible pour les vaincre. Ni lui ni moi ne pûmes en venir à bout. Sur dix articles que je lui fournissais, il n'en prenait souvent pas un seul, et il a longtemps allumé son feu avec mes efforts avortés. Il ne cessait de me dire que la facilité est le premier don de l'écrivain, que les chefs-d'œuvre sont courts : je le sentais, je le reconnaissais, mais je n'y pouvais rien.

Il ne se découragea point, et, chaque jour, il me disait : « Vous finirez par faire un roman, je vous en réponds. Tâchez de vous débarrasser du *pastiche*, mais ne croyez pas que ce soit une preuve d'impuissance. On ne fait guère autre chose en commençant. Peu à peu vous vous trouverez vous-même, et vous ne saurez pas comment cela vous est venu. »

En effet, pendant mon court séjour à la campagne, je fis un roman intitulé *Indiana*, qui commençait à être l'expression d'une individualité quelconque, et qui n'était du moins l'imitation volontaire de personne. M. de Latouche, qui m'avait trouvé précédemment un éditeur, et qui m'avait par là mis à même d'en trouver un second, ne voulut pas voir mon livre avant qu'il fût imprimé. « Je veux que vous essayiez votre vol à présent, m'avait-il dit ; je craindrais de vous influencer, et, puisque vous dites que ce livre vous est venu, il faut le lancer sans regarder en arrière. D'ailleurs, vous lisez mal, je ne peux pas lire un ma-

nuscrit, et je crois que ne jugerai jamais qu'un livre imprimé. » Je fis les choses avec beaucoup d'indifférence. Mon but était de gagner le nécessaire et de me perdre vite dans la foule des gens qu'on oublie. Les douze cents francs que me versa l'éditeur furent une fortune pour moi. J'espérais qu'il en aurait pour son argent, et que M. de Latouche me pardonnerait mon livre en faveur de mon peu d'ambition. Avec deux affaires comme celle-là dans l'année, j'étais riche et satisfait.

Un soir que j'étais dans ma mansarde, M. de Latouche arriva. Je venais de recevoir les premiers exemplaires de mon livre ; ils étaient sur la table. Il s'empara avec vivacité d'un volume, coupa les premières pages avec ses doigts, et commença à se moquer comme à l'ordinaire, s'écriant : « Ah ! pastiche ! pastiche ! que me veux-tu ? Voilà du Balzac *si ça peut !* » Et, venant avec moi sur le balcon qui couronnait le toit de la maison, il me dit et me redit toutes les spirituelles et excellentes choses qu'il m'avait déjà dites sur la nécessité d'être soi et de ne pas imiter les autres. Il me sembla d'abord qu'il était injuste cette fois ; et puis, à mesure qu'il parlait, je fus de son avis. Il me dit qu'il fallait retourner à mes aquarelles sur écrans et sur tabatières, ce qui m'amusait, certes, bien plus que le reste, mais dont je ne trouvais pas malheureusement le débit.

Ma position devenait décourageante, et cependant, soit que je n'eusse nourri aucun espoir de succès, soit que je fusse armé de l'insouciance de la jeunesse, je ne m'affectai pas de l'arrêt de mon juge, et passai une nuit fort tranquille. A mon réveil, je reçus de lui ce billet que j'ai toujours conservé :

« Oubliez mes duretés d'hier soir, oubliez toutes les duretés que je vous ai dites depuis six mois. J'ai passé la nuit à vous lire. »

Suivent deux lignes d'éloges que l'amitié seule peut dicter, mais qu'il y aurait mauvais goût de ma part àtranscrire ici. Et le billet se termine par ce mot paternel :

« Oh ! mon enfant ! que je suis content de vous ! »

C'était le premier encouragement littéraire que je recevais, et je crois pouvoir dire que c'est le seul qui m'ait jamais fait plaisir. Il partait du cœur : d'un cœur qui ne se livrait pas aisément, qui se défendait presque toujours, mais qui s'ouvrait avec une grande effusion et une grande naïveté, quand une fois on en avait trouvé l'entrée mystérieuse.

Comment donc arriva-t-il qu'un an après environ je perdais l'amitié de M. de Latouche pour ne la retrouver qu'au bout de dix ans ? C'est ce qu'il me fut impossible de savoir. Mon dévouement et ma recon-

naissance pour lui n'avaient pas la plus légère défaillance à se reprocher. J'ai ignoré les motifs de cette désaffection jusqu'en 1844, et, quand ils m'ont été dits par M. de Latouche lui-même, je ne les ai pas mieux connus. Seulement, l'état maladif de son cœur et de son organisation m'a expliqué l'importance qu'il avait donnée à des motifs si nuls, que j'aurais pu les appeler imaginaires.

Il avait quitté Paris en 1832 pour habiter sa petite maison d'Aulnay. Deux romans publiés m'ayant procuré une aisance relative, j'avais pu quitter ma mansarde un peu étroite et un peu froide, pour un petit appartement qui était une mansarde aussi, mais que M. de Latouche avait su rendre plus confortable. C'était ce même appartement, quai Malaquais, où il avait reçu ma première visite, et où j'avais collaboré si mal à la rédaction du *Figaro*. La maison appartenait à M. Hennequin, le célèbre avocat. M. de Latouche, qui cherchait à sous-louer pour se retirer à la campagne, me céda son bail et eut du plaisir à voir un hôte ami occuper cette mansarde qui lui était chère. Ce n'est que dans les conditions de la médiocrité que l'on s'attache aux humbles murs confidents de nos rêveries et de nos études. J'ai aimé aussi cette mansarde longtemps après qu'un petit accroissement d'aisance m'eut permis de la quitter pour un gîte un peu plus spacieux. Elle était retirée, silencieuse, donnant sur

des jardins et ne recevant que d'une manière très-affaiblie les bruits et les cris de la ville. Un grand acacia dont la cime avait envahi ma fenêtre, remplissait ma petite chambre de ses parfums au printemps. Cet ancien ami de M. de Latouche était devenu le mien. Plus tard je le vis abattre, et, dans ce temps-là, l'amitié était brisée entre M. de Latouche et moi.

Pendant l'été de 1832, j'allais avec quelques amis le voir à Aulnay. Quelquefois, j'y allais seul. Une espèce de diligence me descendait à Sceaux ou à Antony. De là, prenant, à travers les prés et les champs, un sentier qui serpentait sous les pommiers en fleur, je gagnais à pied l'humble demeure du poëte. C'est un délicieux paysage que cette Vallée-aux-Loups, c'est une charmante retraite que ce hameau d'Aulnay. Artiste soigné, coquet en toutes choses, M. de Latouche avait choisi avec réflexion, avec amour ce petit coin pour y ensevelir ses méditations. Il avait eu égard à tout, à l'isolement de la maison, auprès de quelques ressources de bien-être ; à la qualité du terrain, où il pourrait se livrer au jardinage ; au voisinage des bois, où il pourrait échapper aux importuns ; et, jusqu'aux noms des localités et des sites, il avait tout pris en considération. Il n'aurait pu se souffrir en un lieu qui se fût appelé Puteaux ou Chatou. Il lui plaisait d'être dans un endroit qui s'appelait la Vallée-aux-Loups, non loin de Fontenay-aux-Roses.

Sa petite maison n'était qu'une sorte de presbytère dont il avait fait une habitation saine et commode. Son petit jardin, tombant en pente sur des prairies coupées de buissons, cachait sous les arbres ses murs de clôture, et se trouvait, par ses ombrages, convenablement isolé des maisons voisines. Il était là bien seul, bien ermite, bien poëte : mais aussi bien rêveur, bien mélancolique, et peu à peu il y devint bien misanthrope.

Cette solitude, qu'il cherchait avec tant de persévérance et qu'il choyait avec tant d'amour, devait arriver à lui être funeste. La retraite est certainement la plus précieuse et la plus légitime récompense d'une vie de travail. Mais il y faut l'entourage de la famille : autrement, cette muette beauté de la nature nous tue, et le recueillement, ce loisir ininterrompu de l'âme, devient un poison lent qui nous mine sans relâche, en nous trompant par ses douceurs.

M. de Latouche avait déjà, de longue date, un fonds de chagrin qui tendait à l'amertume. Il adorait les enfants, il en avait eu un, un garçon prodigieux d'intelligence et de beauté, m'a-t-on dit. Il l'avait perdu, il ne s'en était jamais consolé, il ne s'en consola jamais. Dans ses dernières années, il m'écrivait :

« Ah ! qu'on me donne un adorable enfant, et que j'emploie ma vie à lui faire plaisir ! Je ne demanderai plus rien. »

En 1832, il était déjà sombre et rude par moments. Il était peut-être l'homme du monde le moins fait pour la solitude. A en juger par les nombreuses ratures qui couvraient ses manuscrits, il avait le travail pénible, et, s'il composait avec spontanéité, du moins il apportait le fini à son œuvre, avec de grands efforts ou après de nombeuses indécisions. Sa spontanéité, je l'ai déjà dit, sa véritable manifestation, son plaisir, sa vie par conséquent, étaient dans la parole, surtout dans la parole échangée, dans la remarque fugitive colorée à l'instant par le trait de l'observation juste ou de la comparaison poétique; dans la réplique mordante ou gracieuse, dans les courts récits pleins d'atticisme ou de charme. Il avait ces deux extrêmes dans l'esprit, l'amour des choses naïves avec le goût de l'arrangement de toutes choses. Un peu de contradiction lui faisait grand bien, et tout mon tort avec lui fut, je crois, de l'écouter toujours sans songer à le combattre. Il était fort soulagé de ses ennuis intérieurs quand il pouvait se fâcher un peu. Un jour qu'il marchandait quelques plantes au marché aux Fleurs, pour son jardin d'Aulnay, un porteur lui demanda quarante ou cinquante francs pour les conduire dans sa charrette. La demande était exorbitante, j'en conviens; mais, au lieu de lui tourner le dos, M. de Latouche se plut à railler ses prétentions et à l'écraser sous une grêle de lardons si comiques, que le

pauvre homme, étourdi de tant de verve, ne pouvant ni se fâcher ni riposter, fut la risée de tout l'auditoire des jardinières-fleuristes étalées sur la place. Sa raillerie était si bien tournée, qu'elle saisissait de joie tous ces esprits illettrés et qu'en même temps elle ne pouvait blesser aucune oreille délicate. M. de Latouche avait dépensé là autant d'esprit de saillie qu'il en eût fallu pour défrayer pendant huit jours son facétieux journal *Figaro*. Il est vrai qu'il avait cédé son journal, et que, n'ayant plus cet exutoire, il prenait celui qui lui tombait sous la main. Ce n'était pas le besoin de se mettre en vue ; pas plus dans les salons littéraires qu'aux champs ou dans la rue, il n'aimait à se faire remarquer. Toute sa vie a été un soin extrême de se soustraire aux vanités puériles. Mais il avait besoin de jeter hors de lui cette *humeur* secrète qui manquait d'aliments. Nous ne le vîmes jamais si bien portant, si gai, si affectueux que dans la soirée qui suivit cette scène avec l'homme à la charrette.

Partagé entre son besoin de sympathie immédiate et son penchant pour la solitude, il vous invitait à venir le voir. Et puis, une heure après, si sa lettre était partie, il vous en envoyait une autre, ou il venait lui-même pour vous dire de ne pas venir. « Ne venez pas, disait-il, je suis triste, maussade, malade. » Et il restait avec vous, il s'oubliait, il s'égayait et finissait par vous prier de retourner avec lui à Aulnay. Ou

bien, s'il vous avait seulement écrit pour vous donner contre-ordre, et qu'un hasard eût retardé sa lettre, il était charmé de vous voir arriver malgré lui à l'heure dite. Il se préoccupait d'abord de n'avoir ni des œufs assez frais, ni des fruits assez beaux pour vous faire déjeuner. Mais on courait avec lui au poulailler et au jardin du voisin, il mettait le couvert lui-même, il vous grondait quand vous dérangiez sa symétrie, il riait; puis on se mettait à table; il causait, on se promenait ensuite, il causait encore, il causait jusqu'à la nuit, et il avait autant de peine à vous laisser partir qu'on en avait à le quitter.

Un soir, M. de Latouche vint me voir; il fut aimable et riant comme dans ses meilleurs jours; il me dit adieu avec l'amitié accoutumée, et il ne revint plus, et je ne le revis que dix ans après. Il me fit dire qu'il me haïssait, qu'il ne voulait plus entendre parler de moi. Mes questions furent vaines. Je lui dédiai le roman que j'étais en train d'écrire, croyant lui donner par là une preuve de fidèle gratitude quand même. Il prit cela pour une injure, et prétendit que je lui lançais *la flèche du Parthe*. — Je m'affectai beaucoup de cette bizarrerie cruelle; mais, craignant d'avoir à traverser, pour arriver à son cœur, des influences inconnues, des mensonges, de ces choses petites qu'on n'aborde qu'en se faisant petit soi-même; ne comprenant pas la légèreté de ses griefs et en suppo-

sant de plus sérieux qu'il m'était impossible de pressentir, je ne voulus l'importuner d'aucune plainte. J'eus tort peut-être. Si j'avais été droit à lui, peut-être aurais-je vaincu son injustice. Peut-être aussi fallait-il que le temps passât sur cette crise de son mal pour qu'il vînt enfin à comprendre que je n'en étais pas la cause.

Quoi qu'il en soit, il me revint de lui-même en 1844. Il y avait longtemps qu'il en avait l'envie ; il l'avait toujours eue, m'a-t-il dit. Seulement, il s'était imaginé que l'âge et la situation avaient dû beaucoup changer mon caractère, et il s'étonna de voir qu'il me retrouvait le même pour lui que dans le passé. Après quelques hésitations, quelques méfiances, quelques coquetteries d'esprit et de cœur en lettres et billets, il se retrouva à l'aise dans notre amitié, et me témoigna un actif et généreux dévouement en plusieurs affaires, petites choses encore par elles-mêmes ; mais l'affection grandit le prix de celles-là par le soin et la volonté qu'elle y porte. Je retrouvai son cœur plus ardent, meilleur, s'il est possible, qu'il ne l'avait jamais été. Mais, hélas ! quel ravage avait fait ce mal secret, insaisissable, cette hypocondrie progressante, sur ses idées et sur son jugement ! Je l'avais connu enjoué et brillant à l'habitude, chagrin et soucieux par accès. Désormais, c'était le contraire. La gaieté était l'exception, l'effort ; le chagrin était l'habitude,

le naturel. Il était continuellement frappé de l'idée de la mort ; il disait là-dessus des choses fort belles mais fort tristes, car il semblait prendre à tâche d'attrister sa fin par tous les genres de désillusions. Il avait besoin de se torturer lui-même en accusant ses meilleurs amis d'ingratitude, et ses prétendus ennemis d'insolence et de cruauté. Je l'avais bien entendu parler ainsi quelquefois au quai Malaquais ; je ne savais pas alors qu'il se trompait sur les gens, ou qu'il s'exagérait les peines inévitables de la vie. Je vis bien, depuis, qu'il était atteint de la maladie morale de Jean-Jacques Rousseau, et je m'expliquai comment j'avais pu le blesser mortellement sans le savoir, rien qu'en estimant un ouvrage qui lui déplaisait, rien qu'en prononçant devant lui le nom de quelque personne dont, à mon insu, il pensait avoir à se plaindre. Qui pouvait deviner le secret de ses fibres endolories ? Il eût fallu le voir à toute heure, ne jamais le quitter d'un instant, pour savoir tous les points irritables de ses blessures cachées.

Toute cette souffrance, qui rendait son commerce difficile et sa vie infortunée, ne pouvait pas lui être reprochée, cependant, par les gens de cœur ; et, pour ma part, je n'ai pas voulu me souvenir, je n'ai jamais voulu savoir les détails irritants de ses dix années d'injustice envers moi. Il n'y avait qu'une maladie grave à constater, à déplorer, pour l'absoudre.

Car cette âme n'était ni faible, ni lâche, ni envieuse. Elle était navrée, voilà tout. Ses préoccupations n'étaient pas étroites et personnelles à leur point de départ. Comme Jean-Jacques, M. de Latouche avait dans le cœur et dans l'esprit un grand idéal de loyauté, d'affection, de désintéressement. Pour lui, comme pour tous les hommes qui jugent et réfléchissent, la vie venait à chaque instant froisser son idéal. Les plus ardents, les plus sensibles sont ceux qui souffrent le plus de ce désaccord incessant entre l'idéal et le réel. Un mal physique vint le saisir dans sa maturité, et ses nerfs ébranlés, son équilibre détruit, il ne vécut plus que pour souffrir par le corps et par l'esprit. Ce courage que nous avons tous pour supporter la vie et les hommes tels qu'ils sont, cette bienfaisante insouciance qui, par moments, nous arrache au sentiment de nos peines, comme un temps d'oubli et de repos nécessaires, nous les avons parce que Dieu les a mis dans l'organisation humaine comme des lois protectrices et conservatrices de notre être. Mais qu'un accident apporte dans ces lois une perturbation quelconque, la santé s'altère, et notre esprit troublé perd la mesure de ses appréciations. Le mal extérieur n'est ni pire ni moindre qu'auparavant. Seulement, nous en sentons davantage l'atteinte, avec moins de force pour lui résister. Nous ne voulons plus, parce que, hélas ! nous ne pouvons

plus subir ce qu'on subit plus ou moins facilement autour de nous. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ayant seulement conscience de notre mal physique, nous sommes effrayés de la sinistre clairvoyance que notre esprit acquiert dans la maladie, sans nous rendre compte que c'est l'affaissement des forces animales qui nous ôte le contre-poids d'une égale clairvoyance pour le bien.

Les misanthropes, les hypocondriaques (c'est la même chose) sont donc bien à plaindre, et surtout bien à respecter, lorsque, comme celui dont je parle, leur désespérance a pour point de départ l'amour du bien, du beau, du vrai.

« Il est bon, m'écrivait M. de Latouche en août 1845, que je prenne congé du cercle humain où nous vivons ; car une foule de choses me blessent sans remède, et, sans parler de la politique que souffrent les héritiers de 92, et de la condition du pauvre au milieu de l'égoïsme public, je comprends peu les excès où tombe la littérature. Il faut échouer dans la moderne arène, ou écrire pour les consommateurs d'émotions triviales, l'amusement des épiciers, les besoins de l'arrière-boutique. Je m'arrête, car je me sens hypocondriaque et misanthrope, à voir que toutes les dignités de la France sont bien en péril à l'époque où nous sommes gouvernés. »

Et puis il revenait à un rayon de douce tendresse et de paternelle gaieté :

« Si vous étiez venu l'autre jour à Aulnay, j'aurais montré à mademoiselle votre fille le groseillier blanc sous lequel elle se cachait et s'abritait quand elle avait quatre ans, et je lui aurais raconté que, lui demandant son avis sur la bonté des fruits de l'arbuste qu'elle avait à peu près dépouillé, elle ne me répondit que ceci : « Mène-moi sous un rouge. »

Toutes les lettres et même les plus courts billets de M. de Latouche étaient des chefs-d'œuvre. Ils ne reproduisaient pas encore tout à fait l'éclat de sa conversation, mais ils en donnaient une idée. Je les ai tous gardés, et je regrette de ne pouvoir les publier. Ils seraient plus intéressants que cet article, où il m'est impossible de mettre de l'ordre et du soin, au milieu de l'émotion qui ressort pour moi du sujet. Mais l'affection vraiment paternelle que M. de Latouche portait à mes ouvrages était égale à celle qu'il m'accordait personnellement, et on pourrait croire que je publie en vue de moi-même ces louanges continuelles dont la douceur, pour être pure, doit rester secrète. Et puis les accès de sa maladie l'emportaient en brûlantes critiques contre le monde entier, et ceux qui ne connaîtraient pas le fond de son cœur, comme je l'ai connu, pourraient croire qu'il était mé-

chant par boutades. Il ne l'était pas. Le lendemain du jour où il avait fustigé un écrit ou une action jusqu'au sang, il ne se souvenait plus que des bonnes qualités de l'homme, des nécessités de sa situation, de tout ce qui devait rendre indulgent ; il était prêt à le croire, à le défendre ; il l'aimait, il arrivait à la parfaite mansuétude. S'il se blessait vite, s'il boudait longtemps, il avait du moins cette inappréciable qualité qu'il ne résistait pas au repentir des torts qu'on avait eus envers lui. Si j'en avais eu, je lui en aurais demandé pardon, et nous n'eussions pas été brouillés seulement huit jours. C'est parce que je n'en avais pas, que je ne pus amener ce moment d'effusion où il oubliait tout et où il pardonnait sans arrière-pensée.

Je peux citer de M. de Latouche quelques fragments bien dignes d'être conservés. Voici une boutade contre la critique qui ne fâchera personne, puisqu'elle ne s'adresse qu'à moi :

« J'ai lu avec plaisir, mon enfant, votre préface de *Werther*, mais à condition qu'elle ne fait pas partie, dans mon esprit, du drame amoureux de *Werther*, et que *vos considérations* ne seront mêlées en rien au naïf souvenir de la saison où j'ai découvert ce petit livre, cette innocente violette, entre deux buissons de nos campagnes du Berri. *Werther*, voyez-vous, est

une médaille frappée dans l'imagination de dix-huit ans : on ne la veut voir changée, ni pour être éclaircie, ni pour être dorée. On la porte sur son cœur avec superstition. Artistes, critiques, esprits d'analyse, *aigles de revues*, vous êtes admirables à votre point d'observation. Mais, mêlés aux rêveries de Werther sur la *charrue*, aux émotions de la fenêtre où l'orage se déploie, vous êtes des importuns disant de forts bons propos hors de propos. Vous parlez les uns des autres au sujet de Charlotte ; et puis de madame de Staël, de Voltaire, de *Faust*, de Byron, de Mahomet et de Joseph Delorme ! Il ne s'agit, dans ce livre, que du destin de ceux qui s'aiment. Allez, profanes, allez plus loin disserter sur l'esthétique ! Vous dispersez les oiseaux, vous faites envoler les amours, vous attachez le plomb de la douane littéraire aux dentelles de la fantaisie.

» Je ne veux point, en vérité (moi qui recevrais de vous une couronne), accepter votre beau volume in-quarto, avec ses ciselures dorées, avec ses annotations précieuses... Ailleurs ! vous servirez aux lecteurs à venir. Pour nous, vous venez trop tard. Le *Werther* que je garde est un petit bouquin in-douze, format commode à mettre dans la poche, écorné aux angles, mystérieux livre jusque dans la prose boursoufflée d'un traducteur anonyme. Là, dans ses vagues interprétations, je puis rêver comme dans le son des

cloches. Je ne lis l'Ancien Testament que dans une édition de 1560, où ma mère m'a appris à connaître mes lettres. Que voulez-vous! mes premières amours étaient du village. Je ne méprise point les beautés parées de la ville ; mais *reprenez votre Paris!* Votre Paris est fort embelli, j'en conviens ; mais *j'aime mieux ma mie, ô gué!* »

En effet, cette lettre vaut mieux pour le sentiment et eût fait plus de plaisir à Gœthe que toutes les préfaces, passées, présentes ou futures.

Souvent, il revenait sur nos années de séparation.

« Ah! mon pauvre enfant, quand je pense que nous avons été séparés pendant des années, des siècles! Ah! messieurs les bourgeois, laissez aux majestés l'odieuse devise : *Diviser pour régner*. Mais je me soucie aujourd'hui des bourgeois comme des princes, et je vous aime, à réparer le temps que j'ai perdu en vains efforts pour vous oublier. »

. . . .

« Vous demandez quelques rimes du paysan de la Vallée-aux-Loups pour mettre dans ce journal, à côté de la prose du paysan de la Vallée-Noire. Demande-t-on au *peilleroux*[1] si l'on peut disposer de

1. Couvert de *peilles*, de *guenilles;* vieux français encore usité en Berri.

sa blouse, quand il voudrait vous vêtir de son cœur et de son âme? Vous parlez de couronne; vous êtes donc jaloux de celle de Jésus-Christ! Je ne puis vous offrir que des ronces et des épines... Prenez. Tout ce que j'ai, tout ce que j'espère, tout ce que je rêve est à vous. . . . .
. . . . »

« Vous m'oubliez, mon enfant; moi, je ne vous oublierai jamais. Mais il faudrait avoir l'espérance de vous rendre le plus minime des bons offices pour déroger à l'habitude de ne plus se faire la barbe et de garder ses pantoufles. Voilà vingt jours que je n'ai descendu l'escalier de ma mansarde. Croyez-vous que pour cela je vive sans vous? Vous êtes ma première pensée de la matinée, celle qui m'ouvre les yeux, celle qui décide de notre bonne ou mauvaise humeur. Je vous dois souvent de triompher de ma misanthropie. Ah! il y a des moments où je me laisse persuader par vous d'être indulgent septante-sept fois par jour! Mais pourquoi vous porterais-je ma triste figure et mes idées mélancoliques? Je meurs; ne le voyez-vous pas? Mais je veux vous aimer jusqu'à la fin. .
. . . . »

« . . . Pensez-vous à Nohant? J'espérais y voir les seigles en fleur. Mais je ne ferai plus qu'un voyage: c'est celui du cimetière d'Aulnay. . . . . . .
. . . . »

« On n'est bien que dans les bois, en présence des arbres noirs, au pied des pins dont les rameaux courbés par le vent imitent le bruissement des vagues. Je ne dirai pas que c'est là qu'il faut vivre (il ne faut vivre nulle part) ; mais c'est là qu'il faut mourir. . . . . »

« Je me suis réfugié à Aulnay. Y pourrai-je rester ? Je l'ignore : la solitude est bien poignante. Dans tous les cas, je vous dis mon absence et ses causes pour que vous ne rêviez ni redoublement de mal physique, ni oubli de ma part envers vous que j'aime tant !... Je cherche dans l'étude une diversion au cauchemar de mes jours et de mes nuits... Adieu ! Mille tendresses paternelles. J'ai rêvé cette nuit que j'étais en pleine mer. J'entendais, au-dessus du navire, planer sans les voir les grues voyageuses. J'écoutais ces âmes en peine ! Les grues ont fait naufrage ! . . . . »

« Merci de votre gracieuse invitation à venir jouer avec les enfants. Vous comprenez mon cœur ; mais mon esprit, je vous l'abandonne. Il est désenchanté et incurable. Je ne veux me réconcilier avec personne qu'avec vous ! Jamais ce ne sont des intérêts personnels qui me blessent, mais le tort que mes idoles se font à elles-mêmes. Je leur en veux de se déprécier ; c'est là que ma bouderie commence, et ma rancune ne va pas plus loin. — Je connaissais des

hommes dont j'estimerai toujours le talent et le caractère ; mais pourrez-vous m'empêcher de regretter que la vanité gâte tout cela ? Ils sont vaniteux comme s'ils étaient médiocres ! J'ai bien le droit d'être maussade dans ma conscience, et plus misanthrope que jamais dans les derniers jours de ma vie... Vous-même, si je reviens à vous adorer, soyez bien sûr que c'est malgré moi, et parce que vos qualités surpassent vos défauts. Adieu ; je vous aime, et les bouleaux sont verts : voilà les nouvelles du village. »

On a pu voir par ces courts échantillons combien il y avait d'élévation, de charme et de tendresse dans les épanchements de M. de Latouche. Il avait fait avec tous ses amis ce qu'il avait fait avec moi. Plus il leur tenait de près par l'intimité ou par le sang, plus il avait avec eux une susceptibilité incurable. Il nous avait tous boudés pendant des séries d'années plus ou moins longues, et cependant nous étions tous revenus à lui, plus attachés, peut-être, après ses torts involontaires. Voici ce que m'écrivait, dans les derniers temps, Duvernet, son proche parent, son ami dévoué, qui est aussi mon ami d'enfance :

« Comment assez plaindre notre pauvre de Latouche ! Lui a-t-on réellement fait cette existence empoisonnée, ou bien cherche-t-il lui-même par quelles tortures il éprouvera son esprit ? C'est un problème,

mais c'est aussi une souffrance ; plaignons-le, aimons-le, car cette souffrance révèle une exquise délicatesse et une âme tendre à l'excès. »

Je rapporte ce rapide jugement, parce que les meilleures appréciations sont celles qui partent du cœur dans l'intimité. Il n'y a pas de plus tendre éloge à faire d'un homme que de reconnaître qu'il est digne qu'on lui pardonne tout.

M. de Latouche était amoureux de la forme en littérature. Pour lui, la forme avait une importance sur laquelle il ne voulait pas entendre raison plus que sur le reste.

« Vous êtes trop indulgent, mon cher camarade, m'écrivait-il une fois. Vous admirez si naïvement un *tas* de choses que, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous vous moquez. Certes, j'estime un bon cœur plus qu'un beau poëme, et un noble caractère est plus pour moi qu'un grand esprit. Mais, quand on ne sait pas faire de vers ni de prose, on n'est pas forcé d'en faire. Aimez ces gens-là, ne les encouragez pas à se tromper. Allons, votre vieux ami s'en va, mon pauvre enfant ! votre grondeur, votre éplucheur, votre censeur s'apprête au grand voyage. Vous croyez que ce n'est rien de se sentir mourir ? Peut-être que les autres meurent sans y faire attention. Il y a tant de choses qui m'oppriment et qui semblent vous être

légères ! Vous aussi, vous avez des ennemis, et vous n'y pensez pas. Vous faites comme tout le monde, vous manquez ou vous gâtez le meilleur endroit de vos ouvrages, et vous dites toujours : *C'est vrai*, quand on vous le démontre ; puis vous voilà insouciant aussitôt, comme votre fille, lorsqu'elle était ce gros enfant qui se roulait sur les gazons d'Aulnay. Avez-vous raison ? Est-ce moi qui ai tort quand je m'indigne contre les torts des autres, quand je m'affecte des miens propres ? Peut-être. Cependant, si l'on pardonne facilement aux envieux et aux méchants, est-on bien capable de sentir le prix de l'amitié forte et fidèle ? Si on fait si bon marché de soi-même, est-on bien résolu à se corriger de ses défauts ? L'art doit être traité aussi sérieusement qu'une foi politique ou religieuse. Pour l'artiste, c'est la seule affaire de la vie... Ah ! vous allez me dire que vous avez des enfants, et que vous les aimez plus que vos livres... Oui, c'est vrai. Hélas ! si j'en avais !... »

Il me semble voir toute l'âme d'Alceste au fond de cette lettre. La tendresse sous le blâme, le cœur aimant qui s'efforce de s'endurcir et qui paraît implacable à force d'envie de pardonner, la justesse du principe dominant l'injustice du fait. Pauvre cœur brisé ! il s'en allait réellement, et, comme cette agonie dura quinze ans, nous nous flattions qu'il pouvait guérir. Nous nous imaginions parfois que cela dé-

pendait de lui. Nous nous trompions. C'est qu'il avait encore tant de ressources dans l'esprit, de tels accès d'activité des organes, qui reprenaient tout à coup leurs fonctions au moment où il se plaignait d'être engourdi et paralytique ! Un jour, en 1846, je crois, nous allâmes le surprendre à Aulnay. Nous le trouvâmes mourant en apparence. « Ne restez que cinq minutes, nous dit-il. Je ne puis ni vous voir, ni vous entendre, ni vous parler. » Cependant, au bout des cinq minutes, cette nature mobile et impressionnable était revenue à la vie. Il parlait, il souriait, il racontait. Il se leva, il marcha dans le jardin, appuyé d'abord sur nos bras, et puis sur sa canne, et puis tout seul. De minute en minute il se ranimait. Il s'épanouissait. Il prétendait ne pas reconnaître nos figures quand nous étions entrés. Peut-être était-ce vrai ; qui peut se rendre compte de tels phénomènes quand on ne les a pas éprouvés? Quand nous le quittâmes, il leva la tête et nous dit : « Ah ! voilà les noisettes en fleur. Dans notre pays, cela s'appelle des *mignons*. Je ne les verrai pas mûrir. » Nous regardâmes les noisetiers, les branches étaient hautes, les mignons imperceptibles. Nous les distinguions à peine. Quand il ressuscitait, sa vie était plus développée, plus complète, plus intense que celle d'aucun de nous. Qu'il eût été condamné à quelque labeur physique, il eût été sauvé.

Dieu envoya un ange à ses dernières années. Une femme d'un mérite supérieur se dévoua saintement à la tâche pénible et délicate de soigner et de consoler le poëte mourant. Fille de ce noble Flaugergues, qui fut savant, orateur, homme politique et philosophe théoricien, homme d'un caractère supérieur aux événements et aux partis [1], d'un courage, d'un désintéressement, d'un patriotisme à toute épreuve, mademoiselle Pauline Flaugergues se fixa auprès du malade et ne le quitta plus d'un instant jusqu'à sa mort. Poëte elle-même, au moins autant que M. de Latouche, elle adoucit ses derniers jours par les inspirations du cœur, les entretiens de l'intelligence et les soins assidus de la piété filiale. Laissons parler le mourant lui-même dans une de ses dernières poésies, la plus belle peut-être qui lui fût jamais inspirée par son cœur :

Et j'accusais le Dieu qui, depuis deux années,
Assombrit de mes jours les mornes destinées,
M'énerva l'appétit, m'arracha le sommeil,
Altéra, dans mes yeux, les bienfaits du soleil!
J'avais donc méconnu, dans mon ingratitude,
Sa visible indulgence et sa sollicitude,
Ses soins de m'aplanir sans regrets, ni remord,
Les sentiers escarpés qui mènent à la mort!
D'abord, à ma faiblesse aux douleurs asservie,

1. On a de lui une excellente biographie faite par M. de Latouche, et qui a paru dans le *Dictionnaire de la Conversation*, 121e livraison.

Il a rouvert l'asile où me riait la vie :
Ce manoir au hameau, cet Aulnay, vert réduit,
Où, libre et jeune encor, mon choix m'avait conduit.
Humble séjour, payé du denier de l'artiste !
Là, l'infirme, au retour, rêva le ciel moins triste.
Chaque arbre me connaît, les murs me sont amis,
Les passages frayés; là, mes pas sont admis,
Bien qu'aveugles et sourds, sous le verger prospère
Que j'ai planté moi-même, à l'âge où l'on espère.
. . . .
. . . .
A moi le frais salut de l'aube qui se lève,
Et les derniers regards d'un soir pur qui s'achève.
Là, j'ai l'eau de la source, au village en renom,
Domptant, par intervalle, une fièvre sans nom.
Surtout, à mes côtés, voilà la sœur chérie,
Trésor de charité, poétique Égérie,
La fille du tribun, adoptée en mon cœur,
Par qui des maux cruels s'adoucit la rigueur.
Vivant dictame offert à ma détresse amère !
Je l'appelle tantôt mon enfant et ma mère.
Près d'un lit résigné, c'est l'envoyé de Dieu,
C'est l'encens d'une fleur pour embaumer l'adieu.

A cette touchante et solennelle bénédiction, mademoiselle Flaugergues, penchée au chevet du moribond, répondait ainsi :

Que n'a-t-elle, à son gré, pour charmer tes douleurs,
Les vertus d'un dictame et la grâce des fleurs !
Pour adoucir un ciel que ta tristesse voile,
Les suaves lueurs de la plus pure étoile !

Que n'a-t-elle la voix des sonores ruisseaux
Versant à tes yeux clos la molle rêverie !
Que n'a-t-elle au réveil, caressante Égérie,
Des concerts à te dire au travers des roseaux !

Elle n'est du palmier que la liane aimée,
Qui l'embrasse, et s'élève, et fleurit avec lui;
La source qui scintille, un moment transformée,
Quand sur ses flots rêveurs un rayon d'or a lui.

Ce que cette intelligente, courageuse et modeste femme a souffert auprès de ce mourant si aimé, nul ne le saura jamais, car jamais une plainte ne sortira de son cœur, jamais un regard, jamais un soupir d'impatience ou de découragement ne firent pressentir au malade ou à ses amis l'énormité d'une tâche si rude pour un être si frêle. Mais je me trompe, et qu'elle se détrompe elle-même! nous tous, qui avons connu et aimé le poëte navré, nous savons combien il a fallu de patience ingénieuse, de persévérance héroïque, de délicatesse d'esprit et de cœur à la fois pour endormir et calmer sans cesse les crises de ce mal physique et moral auquel rien ne pouvait l'empêcher de succomber. Qu'elle en soit bénie, la sainte fille, la digne fille de l'honnête et intrépide Flaugergues, la douce hermite d'Aulnay! Aucun de nous ne perdra le souvenir de la reconnaissance qu'il lui doit. Tous les parents de M. de Latouche ont vu avec une douce satisfaction le modeste héritage du poëte passer entre ses mains; l'humble et charmante retraite d'Aulnay ne pouvait être légitimement occupée que par cette fille d'adoption qui l'avait à jamais sanctifiée. Je terminerai cet hommage par une indis-

crétion dont tout le monde me saura gré, par les derniers vers de cette lyre pure et pénétrante qui se cache sous les buissons de la Vallée-aux-Loups et qui pleure dans le silence des nuits autour de la tombe du poëte :

MATINÉE DE MAI 1851

Pourquoi renaissez-vous dans la pelouse verte,
Douces fleurs qu'il aimait, petites fleurs des prés?
Pourquoi parer ces murs, et ce toit qu'il déserte,
Jasmins de Virginie, aux corymbes pourprés?

Et vous, jasmins d'Espagne, aux étoiles sans nombre,
Écartez vos festons qui nous charmaient jadis!
Qui vous demande, à vous, des parfums et de l'ombre,
Jeunes acacias si promptement grandis?

Pourquoi viens-tu suspendre, ô frêle clématite,
Ta blanche draperie à sa croisée en deuil?
Ne sais-tu pas qu'ici le désespoir habite,
Que le poëte aimé dort sous un froid linceul?

L'ébénier rajeuni balance, gracieuses,
A la brise de mai, ses riches grappes d'or,
L'oiseau remplit de chants les nuits mélodieuses,
Comme si deux amis les admiraient encor.

Pour qui vous parez-vous ainsi, chère retraite?
Revêtez-vous de deuil, comme moi, pour toujours :
Vous ne le verrez plus, le docte anachorète,
Oubliant sa langueur pour sourire aux beaux jours.

Nous ne l'entendrons plus cette voix adorée,
Qui, dans des vers si frais, chantait ces frais taillis,
Qui naguère, plus grave et du ciel inspirée,
Forma de saints accords, des anges accueillis.

Aux goûts simples et purs, à ces vallons fidèle,
Par un rayon d'avril il était réjoui;
Ses regards épiaient la première hirondelle
Et le premier bouton à l'aube épanoui.

Et moi, quand s'apaisait cette fièvre brûlante,
Qui sur ta couche, hélas! souvent te retenait,
Que j'aimais à guider ta marche faible et lente,
A sentir à mon bras ton bras qui s'enchaînait!

Quoi! pour jamais absent, tendre ami que je pleure!
En vain je crois te voir aux lieux où tu n'es pas,
Et, pour te retrouver, c'est loin de ta demeure,
C'est dans l'enclos des morts qu'il faut porter ses pas!

Et le printemps revient avec son gai cortége,
On voit les fruits germer, le feuillage frémir,
La vigne couronner le pin qui la protége :
Dans cet ingrat séjour, je suis seule à gémir!

Tout chante, aime, fleurit, incessante ironie!
Pour mes yeux qu'ont brûlés tant de veille et de pleurs,
Pour ce cœur dévasté, plein de ton agonie,
Que font saigner encor tes dernières douleurs!

Oh! viennent les frimas, l'inclémente froidure,
Et, dans les bois flétris, les longs soupirs du nord!
Et la neige étendant sur la molle verdure
Son suaire glacé, d'une pâleur de mort!

L'âme stérilisée où toute joie expire
Du retour des saisons ne comprend plus la loi.
Mes pleurs sont plus amers à voir le ciel sourire,
Et la vallée en fleurs s'épanouir sans toi!

PAULINE.

M. de Latouche me disait souvent que je ne me connaissais pas en vers. C'est possible ; mais je crois que, pour ceux-ci, nous n'eussions pas été en désaccord. Il me semble que la manière de mademoiselle Flaugergues, comme celle de notre ami, appartient à l'école d'André Chénier ; qu'il y a plus de clarté et de correction chez elle que chez M. de Latouche, et qu'il y a toute la grâce, toute la richesse descriptive de Chénier, avec ce précieux don de la tendresse d'une femme, de la douleur bien réelle d'une fille pieuse. Voyez comme elle pleure, comme elle regrette celui auprès duquel tant de cœurs blessés disaient qu'on ne pouvait plus vivre ; et voyez comme il y a encore de belles et bonnes âmes qu'on ne connaît pas, et dont on ne s'occupe pas !

George Sand.

Nohant, 15 juin 1851.

PRÉFACE

I

DIVAGATIONS

Paris, 25 avril 1833.

Elle passe, cette triste vie; enfermez-la dans vos digues symétriques, comme une rivière artificielle; laissez-la courir en liberté, pareille à ces sources de montagne qui répètent le ciel, et les fleurs, et les enfants qui jouent sur leurs bords; qu'elle languisse sur le limon des villes, s'épuise au hasard le long des pentes rapides et variées, elle passe. Dites-nous le secret de la saisir, vous qui comprenez la gravité de ses fins. Les courses au jardin, les cerceaux, les peurs de votre mère vous ont à peine initié à de riantes émotions, voilà le collége et ses privations de Spartiate. Vous éprenez-vous au goût du savoir? à

l'attrait des longues parties de barre et des amitiés qui ne doivent jamais finir ? Vous pleurerez demain : car les prix sont déjà gagnés ; adieu vos frêles couronnes ! adieu vos cinquante amis !

Voilà le monde : il vous attendait, gauche et timide, un pied dans ces salons éblouissants de femmes et de lumières, un pied sous les bancs noirs des écoles de Broussais ou de Delvincourt. Et, quand le droit romain, si cher à vos parents, quand les cinq Codes, qui devraient édifier votre fortune, commencent à entrer dans votre mémoire distraite, voilà que vous rêvez, vous palpitez d'amour devant toutes les capricieuses imaginations de la femme : depuis cette pâle jeune fille qu'un char armorié emporte à Auteuil, près de sa mère, sur des coussins de soie, dans les plis d'un châle bigarré, jusqu'à la seule et libre grisette qui, la jambe dévoilée, le brodequin luisant, va choisissant les pavés blancs de pluie, ainsi que fait l'angora perfide, et ne s'y pose qu'un instant, tenant ses coudes en arrière comme les deux ailes d'un papillon.

Si une nouvelle ardeur vous sauve de la première, si un autre accès de la vie vous prend : « Oh ! qui agrandira, dites-vous, les horizons qui pèsent sur moi ? » Et vous commencez par les terres prochaines et banales à étancher cette soif des voyages, éternel besoin de changer d'exil. Partez : des sapins noirs, des torrents, l'odeur du serpolet ; au bord du glacier,

les fraises mûres ; le vertige à côté de la rose des Alpes ; et, dans tous ces paysages qu'il faut gravir, la nuée qui, comme un personange, se promène sous les arbres et se joue le long des côteaux. Pour six mois, vous voilà libre et opulent : partez, milord ! Suivez ces brouillards qui montent ; laissez à droite le Nant d'Arpennaz ; et, pour commencer cette route nouvelle, vous trouverez un guide au-dessus du premier nuage, au deuxième chalet à gauche.

Puis l'isolement du cœur au milieu de ces déserts de neige ; des larmes involontaires pour vos affections déjà perdues : perdues à vingt ans ! Ici l'âpreté des cimes, ici l'âpreté des hôtes ; l'ennui de tant de montagnes à franchir, mais l'enchantement de tous leurs sommets. Quatorze lacs à vos pieds ! et la cloche des troupeaux si près des étoiles, et la voix du pâtre qui traverse le Rutly en chantant. O rives du lac Stemback ! rustique chapelle de Guillaume ! voilà donc la Suisse, voilà ses éloquentes vallées... Et puis, le soir, quand vous rentrez, ivre de solitude et d'enchantement, que trouvez-vous à l'auberge de Martigny ? Cent oisifs que vous connaissez, cent badauds voyageurs, tout Paris rassemblé aux sources de l'Arve, le boulevard de Gand au pied du Righi. Fuyez !

Fuyez par ce versant qu'échauffe le soleil. Gondolier , arrête un moment au Lido, descends entre ces

roseaux qui frémissent sous ta proue et les bizarres palais qui hérissent la Brenta. Déjà Bologne ; adieu, Rossini. La mule au pied sûr nous emporte à travers les Apennins chargés d'orages. Là-bas, tout là-bas, au fond de ce vallon, de cet Éden où serpente le ruban argenté d'un fleuve, les dômes sont d'or, les oliviers montent entre les fleurs : est-ce l'Arno ? est-ce Florence? est-ce les sépultures de Dante et de Michel-Ange ? Oh ! que ce ciel est bleu sur tant de blanches colonnades ! Encens de Rome, jeunes filles et vieux murs, poignards des brigands, splendeur du soleil, tableaux des madones de Sorrente, œil attractif et signe des blanches mains napolitaines, quoi, déjà ! déjà l'Italie est connue, parcourue, épuisée, profanée ; elle n'a plus de charme, elle n'a plus de secrets pour vos rêveries !

A la voile donc ! et qu'on nous porte au pied de Westminster, sur le sol de la liberté. La liberté, où est-elle ? Que de gênes ! et de rangs séparés, et d'étiquettes honteuses ! Que d'efforts pour disputer sa vie à une terre chargée d'enfants si inégalement déshérités. Mais voyez : à l'impuissance de l'homme succède le règne de la vapeur, et l'âme intelligente des machines. La vapeur est le premier et le plus utile citoyen de cette grande île. Elle commande sur tous ces monotones gazons de velours vert, sous les tentures grises d'un ciel immobile, entre la majesté des

vaisseaux et la vétusté des cathédrales. Les Anglais, où sont-ils? A promener le faste et l'ennui sur tous les continents. Mais la vapeur les remplace : elle continue les travaux commencés, elle occupe la patrie, elle ouvrira demain la session du parlement impérial. Ainsi, absence de joie, estime de l'argent, trafic de l'hymen, amour des titres, horizons de fumée : voilà donc cette terre qui regarde en pitié notre France. Oh! comme l'amour du pays vous reprend !

Comme ce Paris déserté vous rattache à l'humble condition de vivre! Vous avez donc revu la bienveillance et l'hospitalité sur un visage! on ne vous a donc pas fait, selon quelque tarif, payer le prix d'un salut, acquitter la taxe d'un sourire! Rentrez. Soyez moins défiant de vous, plus fier de vos compatriotes, et plus heureux des liens de la famille. Mais, pour l'ardeur croissante et l'oisiveté de votre inquiétude, vous cherchez des aliments nouveaux : vous les aimerez, ces rapides compagnons de la jeunesse, ces chevaux qu'il a fallu dompter, et les courses poudreuses, et tous les enivrants périls de la chasse au clocher. Puis, le soir, la tête parfumée, portant la lorgnette et les gants aristocrates, allez prolonger l'extase de la musique italienne, savourer longtemps ce bain d'harmonie où quelque Sontag saura vous plonger.

Après la mollesse, l'escrime et les fatigues du

Champ de Mars. Quelle joie n'est-ce pas de traverser la Seine à la nage, de faire voler en éclats la poupée, en attendant l'occasion de fracasser l'épaule d'un rival? Et cependant un mot de la conversation de Humboldt, une ligne généreuse du *National* sur la destinée des deux Amériques, vous a ramené à des projets demi-oubliés ; il se retrouve au fond de votre cœur une passion déjà prête à mourir. Allons, cette terre vierge où la république n'a point coûté de sang, où le chef n'a pas d'intérêts privés ennemis de tous les intérêts du peuple, cette Amérique qui sera l'exemple et la honte du vieux monde, dès qu'elle honorera ou comprendra seulement les arts, nous la visiterons. Vos plans sont arrêtés, vos amis s'affligent et vos cousins se réjouissent ; les passe-ports si péniblement signés sont prêts depuis huit jours... D'où vient donc que vous ne partez pas?

Un soir, au détour de la rue du Helder, une taille éclairée à la fois par la lueur du gaz et les suaves clartés de la lune, une femme a passé près de vous comme un de ces fantômes qu'enfermait le classique Élysée. Au milieu des cinq personnes qui composaient son cortége, et depuis le matin, et depuis six mois que vous errez dans Paris, vous n'avez aperçu qu'elle. Elle marche devant vous, à pas rêveurs ; sa voix, dans un adieu doucement adressé à sa sœur, a laissé tomber de faibles accents. Pourquoi tressail-

lez-vous? Elle s'arrête ; il faut passer, il faut bien que vous passiez près d'elle. Oh ! gardez que la mousseline de sa robe ne vienne à effleurer vos vêtements, que l'odeur de ses cheveux ne parfume votre air !

Où êtes-vous? Pourquoi minuit, et la garde urbaine, et le jour qui va renaître, vous trouveraient-ils dans cette rue déserte en face d'un hôtel encore séparé de vous par ses vastes jardins? Pourquoi cette clarté qui veille à une seule croisée vous semble-t-elle si douce à travers l'azur des rideaux? Elle indique l'asile de tout ce qui vous occupe, de tout ce que vous aimez, insensé que vous êtes! Et pourquoi? parce qu'une main délicate s'est posée sur le balcon d'or, qu'une ombre a paru s'avancer, contempler le ciel et regarder du côté où vous avez fui? Que je vous plains, si vous ne vous trompez pas!

Eh bien, après tant de recherches, vous la connaissez donc, cette fière et pâle souveraine de vos rêves? Des liens éternels la séparent de vous ; elle fuira demain pour une terre dont vous ignorez le nom, elle en aime un autre ; car que vous a-t-elle donné, depuis un an que vous vivez de ses regards? Un bouquet demi-fané, dont sa coquetterie pouvait faire une arme terrible. Qu'avez-vous obtenu d'elle? Un sourire au bal ; et, le soir, au pied d'un acacia chargé de grappes odorantes, un baiser bien furtif. Êtes-vous

seulement sûr qu'elle l'ait laissé prendre, et n'est-ce pas encore à travers le tissu de son voile brodé de fleurs ?

Malheureux ! elle a rejoint en riant ses compagnes; elle était triomphante en rentrant au salon ; qu'avez-vous à espérer ? « Demain, elle m'entendra, dites-vous ; demain, elle décidera de mon sort... » Demain, l'hôtel est désert. Elle est partie, et vous n'êtes point la cause de cette fuite. Où va-t-elle ? est-ce à Baréges ? est-ce aux eaux de Chambéry, aux bords de ces lacs où plus d'une rivale lui promet des victoires à disputer sur des colonels ou des princes ?

Que méditez-vous, ami ? pourquoi ces armes ornées avec le même soin que si leur infaillible sûreté à donner la mort ne les dispensait pas de tout autre luxe ? Nous quitter pour les torts d'une coquette ? vous frapper pour le triomphe d'une reine de la mode ? Hélas ! je sais que vous puisez au fond de votre cœur tout ce qui manquait au sien pour élever votre amour; je sais qu'à vous seul vous êtes assez déchiré pour composer un malheur ; je sais que, dans la profondeur de vos regrets, vous eussiez prêté une âme à l'idole, sans vous appauvrir ; mais épanchez votre colère, confiez-nous vos larmes, hâtez-vous de la maudire, ou vous allez succomber.

Ingrat ! ce n'est pas nous, c'est la seule idée de ta mère qui suspend tes résolutions. Mais te voilà plain-

tif et le front couronné de pâleur. Du moins, l'amertume des paroles et le dédain pour nos plaisirs sont déjà un symptôme de renaissance. Ces regards, plus souvent adressés au ciel, indiquent l'objet de quelque recherche moins terrestre ; ces lèvres, sans cesse et sans bruit agitées, semblent murmurer les notes de quelque chant secret. Méditeriez-vous un art ? composeriez-vous des vers ? Une élégie tout entière !... Enfant, je réponds de ta vie. Remercie-le, cet art plein de futilité et de grandeur, la gloire et la consolation de Schiller et d'Horace, le compagnon de Sénèque et d'André Chénier. Il est encore douteux pour toi, ce talent ; et telle est sa puissance, que déjà tu reprends pour lui ton fardeau de jeune homme et le poste que tu voulais déserter. « Sur la blessure du cœur, dit le vieux Théocrite, appliquez le dictame des Muses, et soulagez ainsi plus doucement la vie que par tout ce qui s'achète au poids de l'or. »

Ainsi, vous voilà initié aux mystères d'une vie nouvelle : vos troubles ont donc un but ; cette fièvre qui, à seize ans, vous agitait, vous faisait errer, fatiguer les quartiers de la ville, rentrer mécontent de tout et surtout de vous-même ; cette ardeur sans nom qui plus tard vous attacha aux pas de Valérie, aux sourires d'une ombre ; maintenant, vous l'accueillez sans frémir. Vous l'enfermez en vous pour l'employer sur des facultés vagues encore, mais déjà plus person-

nelles ; vous voilà devenu le roi d'un fantastique empire. L'existence est donc désormais tout entière pour vous dans un art. Ce problème de la vie, si péniblement cherché à travers les passions et les voyages, il est résolu. Artiste! Voilà votre condition, votre condition humble et sublime ; votre ressource contre les chagrins de ce monde, votre fortune et votre amour : c'est le don que Dieu vous a fait pour achever la vie. Viennent maintenant trois amitiés d'homme et une seule et plus douce affection, et, si votre sort n'excite pas l'envie, vous ne méritiez pas d'en jouir.

Artiste! Mais que de conditions à remplir! Ne vous alarmez pas; il suffit pour mériter ce nom que le seul amour du beau vous anime. Assez d'autres, dans la carrière des arts, seront industriels et producteurs. Mais vous, si l'exemple de votre vie solitaire enseigne la dignité de l'homme et le mépris des vulgaires ambitions, elle sera assez utile à vos frères ; et il vous sera permis de jouir sans honte de vos studieux loisirs et du trésor de vos fantaisies.

Ces premières pensées qui composent la famille du poëte, comme il les aime, n'est-ce pas? comme il relit ses vers avec délices, et qu'il est affectueux pour les amis qui les admirent! Déjà on vous vante, on vous retient par cœur : je sais qu'on vous a cité en épigraphe dans plus d'une composition nouvelle ; on vous a promis, dans une gazette oubliée demain, une

réputation immortelle, et vous y croyez! Heureux privilége de votre innocence et de ces fictions dont vous vivez! Auriez-vous, le premier, essayé de faire revivre les terreurs du XIIIe siècle? ouvert une veine de superstition qui conduit loin dans le cœur des enfants de tout âge? essayé d'élever pour nos *traditions populaires* une sorte de monument pareil au livre d'Ovide sur les métamorphoses de ses dieux? Vous êtes « l'Hésiode du genre romantique ». Eh bien, ces illusions menteuses, admirations fugitives que vous échangiez sans calcul avec des louangeurs qui vous seront chers toute la vie, si, pendant deux années de votre existence, elles vous ont tenu lieu d'avenir, pourquoi leur reprocheriez-vous ce mécompte, et à quoi servirait la poésie, si ce n'est à charmer et à tromper la vie?

Mais des succès d'amitié vous font rêver la gloire, c'est-à-dire le suffrage des indifférents. C'est de toute ambition que naît le mal. Vous entrevoyez dans l'art, qui est un but, un moyen: un moyen de bruit, de publicité, j'allais dire de prostitution. Là, l'ingratitude commence; vous demandez à la poésie un salaire, autre chose que le bonheur qu'elle donne à la cultiver, vous méritez d'en être puni, et vous allez l'être. Déjà vos illusions se fanent; voilà que, devant des éloges anticipés, votre modestie s'effarouche; et, effrayé de tant de promesses, l'obscurité vous paraît

un refuge. Ainsi tombe dans le cloître l'homme qu'un premier amour a trompé.

Mais qui est-ce qui peut tromper sa nature vaniteuse de poëte? Après avoir brûlé deux fois vos vers, votre mémoire vous tyrannise; elle vous rappelle quelques hémistiches que vous jugez dignes de clémence, parce qu'ils ont échappé à la justice de l'oubli. Et puis, avouez-le aussi, le sort de quelques ouvrages prônés vous a fait réfléchir. Si le triomphe de la médiocrité indigne, il encourage, s'il produit la colère, il produit aussi la confiance; et, à force d'être coudoyé à tout moment par des grands hommes, le démon de l'orgueil vous visite. Il vient rôder autour du lit où vous dormiez en paix, et il évoque le fantôme de vos compositions bizarres. Elles descendent autour de vous, se tiennent la main, voltigent en rond près de votre couche, vous demandent la vie, vous jettent des sourires, et vous promettent des fleurs. Et, quand ce démon vous a fasciné, préparé à toutes les faiblesses d'une tentation pareille à celles de cet honnête ermite qui voyait en falbala de si ravissantes diablesses, il conduit à votre porte un émissaire de perdition.

II

UNE VISITE

— Qui est-ce qui est là?

— Monsieur, c'est le libraire de la rue de Choiseul.

Ah! malheureux! verrouillez votre porte, criez à travers la serrure : « Je suis malade, je suis mort, enterré, comme MM. tels et tels... Allez trouver les vivants, ceux à qui sourit la gloire, l'auteur de *Smarra*, l'auteur de *la Confession*, et mon cher Béranger, et Mérimée, et Lamartine, et cet ardent conteur des amours d'*Espagne* et d'*Italie*. Celui-là se joue dans la grâce, l'originalité, la passion ; avec des vers comme Chérubin dut en faire, il déconcertera vos admirations anciennes, brisera vos illusions sur vous-même, comme les cristaux qui vous sont chers, et vous enchante en vous appauvrissant. » Mais déjà la politesse vous a tendu un piége, et la civilisation vous

a perdu. Le ravisseur a pénétré dans votre dernier asile, il emporte de vous une folle promesse, et peut-être la moitié d'un manuscrit!

Troublé d'abord de l'entraînement que vous avez subi, vous vous accoutumez trop vite à l'idée du pacte signé. Le terme est encore si loin! vous vous familiarisez avec le péril, vous vous établissez dans le remords. Mais il accourt, le terme fatal : et vous ne prévoyiez pas qu'il arriverait au printemps; que la sommation serait faite un matin d'avril, où le vent aurait de tièdes haleines; quand, ranimé par de brillants projets de paresse, on prépare ses malles pour aller reprendre possession d'un ermitage dans les bois. Ce n'est pas que d'abord le héraut de cette sommation ne paraisse assez innocent et timide : c'est un très-petit apprenti, coiffé d'un bonnet de papier, un typographe de cinq ou six ans. Mais il est là, mais il attend dans la modeste antichambre, mais il lui faut une solution.

— Attendez, mon petit ami, je vais écrire à notre éditeur, et peut-être m'accordera-t-il un sursis, frappé qu'il sera de l'illustre exemple que je vais citer.

III

A L'ÉDITEUR

« Monsieur,

» Quand le dernier Romain s'immola lui-même à Utique, ce fut durant une nuit d'hiver. La mer d'Afrique battait le pied de la tour en ruine où il demeurait. Le vent faisait tournoyer la fumée dans son âtre, et quelques noyaux d'olivier qui composaient tout son feu, ne jetaient plus qu'une lueur intermittente. D'ailleurs, selon Plutarque, cet homme admirable avait mal soupé. Un bain qu'il s'était obstiné à prendre avant son dernier repas, avait ouvert ses pores à ce froid misérable qui, en nous pénétrant jusqu'à l'âme, rapetisse les idées de quelques-uns et détache les autres du monde. Ce sage souffrait de la

main gauche pour avoir donné un rude soufflet à son esclave, et le premier objet gracieux qu'il eût aperçu depuis la bataille de Pharsale, était l'enfant qui lui apporta son épée au milieu de la nuit. Étonnez-vous qu'il l'ait saisie avec joie! Il était seul, monsieur, dans une triste tour. Des pas légers avaient bien glissé sur les nattes de jonc qui l'entouraient; mais, occupé à lire dans son lit le *Dialogue* de Platon, le général ne les avait pas entendus. Il avait, dit encore Plutarque, l'oreille un peu dure, ou bien son esprit était absorbé dans quelque méditation sur les suprêmes paroles de Socrate. Quand il leva les yeux, en attisant la mèche de sa lampe avec ce style d'ébène dont il venait de se servir pour écrire une dernière fois à Varus, il demeura frappé de l'apparition arrêtée tout à coup devant lui. Car ses amis, monsieur, et son propre fils avaient imaginé, pour attendrir cette âme républicaine, de lui envoyer, par le plus jeune enfant de leur hôte, ce fer qu'il avait bien fallu lui rendre. Ils supposaient que la vertu sourirait et se rattacherait à vivre en voyant la mort présentée par l'innocence. C'était là une idée antique, monsieur. Caton arrêta d'abord sur le messager un regard sévère, puis il le considéra avec émotion, et enfin avec reconnaissance.

» L'enfant portait très-péniblement cette grande épée. Il la soutenait horizontalement et des deux

mains. L'épée était nue, bleuâtre, et les reflets de la lampe la firent briller de plusieurs éclairs. Le général avança, pour la reprendre, une main affectueuse. Le messager à la tunique blanche et aux blonds cheveux la lui abandonna avec contentement : c'était le contentement d'avoir bien fait sa tâche ; et, sans comprendre qu'un rival de César le bénissait, il se retira le front rouge de plaisir. C'était un tableau à faire, et qui eût tenté Steuben ou Laroche.

» Et vous voulez, monsieur, au lieu d'un trépas épique, genre de suicide qui du moins fait envie, proposer à un homme d'attenter à son repos le jour où par hasard son âme est en joie, où Paris va être abandonné pour les fraîches vallées de Verrières, quand son rossignol est revenu, quand ses pruniers fleurissent ! C'est en vérité plus d'exigence maladroite et de dureté qu'on n'en passe même à un éditeur. Je vois bien l'enfant que vous m'envoyez ; mais celui-là est un messager sans grâce ; il n'apporte rien, et demande quelque chose ; il ne murmure et ne sait peut-être qu'une seule parole bien niaise et bien monotone : « De la copie !... »

— Oui, monsieur ; de la copie, s'il vous plaît.

— Eh ! petit malheureux, le Romain échappait à la tyrannie, et il faut ici échapper à la liberté. Une fois livré à vous, qui n'aura pas droit de nous imposer un

joug, depuis vos compositeurs et vos protes, jusqu'à nos lecteurs de hasard et nos juges de profession ? Après le don reçu, Caton se rendormit encore un moment au chant des oiseaux abrités sous les vieux remparts, et tu veux me faire veiller durant les lunes de printemps ! Va te débarbouiller un peu et me laisse continuer ma lettre.

« Monsieur, différons de quelques semaines. L'époque est à la politique; et, quand les feuilles éparses qui doivent composer un opuscule sont ébauchées depuis longtemps, elles peuvent attendre encore. Si on ne doit publier de vers que quand on n'attache plus de vanité à cette publication, il reste ici bien peu de chose à faire ! Une fois l'opportunité manquée, qu'importe d'arriver plus ou moins près de la nuit dans la vigne poétique ? Nous, monsieur, puisqu'il faut arriver à prononcer ce mot fâcheux, ce MOI, qui n'a pas moins de soixante syllabes dans la bouche d'un romantique, je suis, pour quelques vers, très-connu de cinquante personnes littéraires, dont cinq me sont malveillantes parce que je ne suis d'aucune coterie, et parfaitement inconnu du public. Si j'ai laissé prendre mes sujets, user mes fantômes ; si j'ai restauré le diable au profit d'autrui, et n'ai dit à personne : « Ote-toi de devant mon Satan, » ce public en aura-t-il plus d'indulgence ? et voudra-t-il s'informer

des dates de quelques compositions, pour les comparer avec l'époque de leurs révélations? Nul ne date que du jour de son entrée dans le monde : les limbes et les mois de nourrice littéraires ne sont comptés à personne. Attendons encore. Je ne puis me dissimuler que l'art a changé depuis le temps où fleurissaient nos alexandrins coupés d'exactes césures. A-t-il gagné, cet art, ou perdu? je suis, moi, pour l'affirmative et l'optimisme. Ressuscitera-t-il dans ses premières formes, comme la mode des habits carrés, les anciennes méthodes de guérir, les religions tombées en indifférence? vous l'ignorez. Mais tel rêveur qui se trouverait de l'ancien art par la forme de ses essais, et du parti de l'avenir par les progrès de son esprit, ne devrait point risquer, n'est-ce pas? de s'établir entre ces deux arts, comme on est entre deux maîtresses. Encore un jour : et le temps ou le goût auront prononcé ; car la situation est violente. Quelle époque de notre histoire eut jamais, en effet, à consigner une dissemblance si complète entre deux âges de littérature et de politique? Les hommes qui nous restent du dernier siècle ont bien fait une révolution, mais ils s'irritent qu'on veuille imiter leur exemple. Ils ont bien laissé là les traditions de leurs aïeux et méprisé l'expérience des siècles, mais il faut maintenant qu'on adore les cinquante années qu'ils ont vécu. Leurs idées sont les colonnes d'Hercule ; ils ont dit à la

postérité comme Jéhovah aux flots : « Vous n'irez pas plus loin. » Ils ont marché tant qu'ils ont été virils ; maintenant, s'ils sont fatigués, que leurs successeurs se reposent. Il y a trois siècles d'intervalle entre la génération qui finit et la génération qui commence. On dirait solution de continuité dans l'espèce. Ces pères ne sont pas les pères de ces enfants ; ces enfants ne sont pas les enfants de ces pères. Un mur infranchissable est élevé de part et d'autre. Les classiques et les monarchiques seront les Chinois, si vous voulez ; mais je vois que les Tartares ont travaillé beaucoup aussi à la grande muraille.

» Voudriez-vous donc m'embarquer au milieu d'une guerre qui traîne encore après dix ans entre les prétentions d'une double poétique ? Un homme qui a horreur de tout juste milieu, voudriez-vous l'asseoir entre les deux selles de Pégase ? Le public seul peut se placer entre les deux camps littéraires : voyez-le sourire en les regardant l'un et l'autre.

» — O Grecs et Romains de naissance ! dit-il aux académiciens, l'adoration des plus nobles autels peut donc conduire à la superstition ? Pourquoi n'admirer que les images en circulation avant la naissance de Jésus-Christ ? Pourquoi vouloir que les émotions du jeune poëte répondent à toutes vos mémoires de collége, et prétendre achever de souvenir toutes les situations qu'on va inventer devant vous ? Vous dis-

putez chaque matin contre le danger d'une révolution de l'art, et ne vous apercevez pas qu'elle est faite. Elle était dans vos besoins, sinon dans vos vœux. La réaction a-t-elle été brutale et la lutte sans probité? hélas! quelles révolutions, même glorieuses, s'achèvent autrement que par des violences et des injustices! Mais pourquoi imiter la partialité de vos adversaires, et, à travers des créations qui cachent le faible et le faux sous le bizarre, ne point distinguer les candides essais de quelques jeunes talents, hardis et aventureux comme leur âge? Telle œuvre de spontanéité ne vous est-elle pas livrée sans intrigue comme un rayon du soleil de mai, comme la grâce du premier essor du ramier?

« Est-ce que le dramatique auteur de *Teresa*, et MM. Sainte-Beuve, Eugène Sue, Jal, dont les écrits sont si pleins de cœur, l'auteur d'*une Rencontre* et d'*un Jeune Homme d'autrefois*, n'abandonnent pas leurs rêveries au hasard de vos jugements ou de vos caprices, comme on abandonne un sourire au passant ? Pourquoi, manquer d'indulgence envers les gens qui ne vous assomment ni de leur importance, ni de leur gloire, ni de leur *génie ?* Ceux que je nomme vous entretiendront d'intérêts et d'émotions avec lesquels vous pouvez sympathiser ; ils ne s'établiront point le centre de l'univers et ne feront point commencer à eux l'honneur des lettres françaises.

» Ce gracieux auteur de *Frank* et de *Portia*, Alcibiade littéraire qui vous a tant occupé d'un point sur un I, pour faire sa réputation à travers vos sarcasmes, ne vous a-t-il pas déjà fait comprendre que, si l'admirable vers des anciens maîtres avait un défaut, c'était la monotonie? Il a essayé d'adoucir l'emphase d'une voix souvent bien solennelle, pour exposer les choses communes du récit. Transportant à la poésie ce que vous admettiez déjà dans la musique : le récitatif et le chant, il alterne l'emploi des deux modes. S'il attend pour émouvoir les cordes de la lyre, c'est un motif qui soit digne d'elle. Et vous lui donnez le dérisoire conseil de parler en prose ! Non, non ; que sous ses doigts, même distraits, l'instrument reste toujours d'accord, pour qu'il le ressaisisse avec soudaineté et puissance quand l'inspiration viendra. Interdire au talent ses piquantes inégalités, c'est le méconnaître. Ce serait demander à Paganini d'abandonner le violon, parce que, le laissant un moment tomber de l'épaule, il aurait caressé du pouce le *pizzicato* léger qui le ramènera tout à l'heure à de plus savants accords.

» Craignez, messieurs, qu'en poursuivant de vos cris les mélodies qui s'élèvent loin des anciens concerts, vous ne montriez un regret bien peu philosophique. Vous irriteriez-vous de voir semer pour l'année à venir quand votre moisson jaunie devrait

être coupée ? Vouloir que rien ne changeât quand nous changeons si misérablement, ce serait s'indigner de la marche de l'année, s'affliger de voir sur la joue de vos enfants ces fraîches couleurs et ces duvets de la pêche que vous avez perdus. Si l'art a fait un pas que nous n'avons pu suivre, résignons-nous ; et, assis sur le rivage, n'insultons pas ceux qui marchent, parce que le pied leur glisse quelquefois.

» Mais ce même public, il se tue à crier aux autres :

» — Enfants, ne cassez point les statues antiques pour essayer de fabriquer la vôtre. Êtes-vous ces conquérants du Bas-Empire qui mutilaient jusqu'aux marbres de Phidias pour étayer leurs cahutes de Gaulois ? Que la génération nouvelle soit éprise d'une nouvelle beauté, cela est juste ; mais est-il juste, est-il adroit d'outrager nos maîtres et l'objet des amours de nos pères ? Étranges séducteurs que vous êtes, qui commencez la séduction par l'injure. « Amenez, devant l'amant d'une femme déjà moins belle, une fraîche jeune fille ; qu'elle passe devant lui sans regards d'amertume contre sa rivale et souriant seulement pour plaire ; mais n'avertissez pas le cœur qu'il se trompe. Malheur à vous si vous avez appris à l'homme que son amour a pu être une erreur, et son bonheur un ridicule [1]. Voilà ce que vous avez fait du

1. Préface de *Christine à Fontainebleau*.

public ! vous avez détruit sa foi en des œuvres immortelles, et vous vous étonnez de ne pas lui en trouver pour une religion qui n'a pas fait de miracle.

» Est-ce que Christophe Colomb partant pour chercher un nouvel univers insultait la patrie du pont de son navire ? est-ce qu'il maudissait les palais de marbre de Gênes, ou les orangers de Palos ?

» Quelques législateurs rétrogrades ont voulu nous imposer des lois prétendues nouvelles : c'étaient ceux-là mêmes que le divin Ronsard a condamnés d'avance en recommandant « de ne pas voler par le » travers des nues et faire des grotesques, chimères » et monstres, et devenir imitateurs d'Ixion qui n'eut » point de naturels enfants ». Ces écrivains « qui penseraient n'avoir rien fait s'il n'était extravagant, creux » et bouffi, plein de songes monstrueux, de paroles » piaffées, plus semblables à un jargon de gueux et » de bohémiens qu'aux paroles d'un citoyen honnête » et bien appris ; » ces contempteurs du langage d'Athalie « qui, si vous vouliez démembrer leurs » carmes, n'en laissaient sortir que du vent non » plus que d'une vessie de pourceau pleine de pois » que les petits enfants crèvent pour leur servir de » jouet » ; ils veulent nous rattacher à leurs intolérantes bannières.

Mais le public, en récapitulant leurs chefs-d'œu-

vre, s'est étonné de voir que ces génies fussent partis de là pour s'admirer, porter leur tête avec respect, se laisser surprendre vingt fois par jour à leurs propres genoux. Quoi ! c'est pour de tels essais, disait-il, que, parodiant les uns en faveur des autres le chaste rôle de la postérité, on se traite de grand, de colossal et d'*illustre!* qu'on se dédie des tendresses à faire sauver les dames, qu'on s'adresse des éloges à faire rougir les morts ?

» Illustres ! Et comment des enfileurs de mots, même habiles, pourraient-ils prétendre à un pareil titre ? Que réserverions-nous pour nos magistrats, nos capitaines, les défenseurs de nos libertés ? Que dire un jour de ces jeunes combattants déjà chers au pays par un premier triomphe sur la royauté parjure ? Seuls ils mériteront un tel nom, ces hommes de l'avenir ; soit que, ressaisissant trop tôt les armes, les uns n'aient pu consoler encore la patrie que par la sublime résistance de soixante contre vingt mille, des canons, un maréchal de France ; soit que les autres, sûrs de vaincre, éclairent chaque jour, par de mâles écrits, la raison publique. Arrière, mes camarades, et place à ces républicains de probité, de raison calme et de savoir qu'essaye à calomnier la foi punique qui nous gouverne.

» Il est permis sans doute de se faire beaucoup valoir ; saint Jean disait déjà aux romantiques de son

siècle : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres, » car qui diable vous aimerait ! » Je sais que, dans un temps assez pauvre d'actions pour faire du nom d'Anvers un nom de victoire, on peut tirer parti de très-peu de chose, et élever les moindres versiculets à la hauteur des conquérants ; mais songez enfin à ce que deviendraient vos prétentions, si, à travers l'échafaudage de vos réciproques apothéoses, il venait à tomber au milieu de nous un fait, un événement digne de l'histoire ? soit même une révolution pour la liberté italienne, un czar pendu à Varsovie.

» Mais les mœurs ont changé. Déjà les gens de cœur se sont affranchis de la domesticité des éloges et des travaux forcés de l'admiration. Toute main de poëte n'est plus passée sous le menton de son confrère, toute plume ne caresse plus les joues de son voisin. On ne verra plus d'écrivain se plaçant toujours en arrière et jamais à côté de son ami, oublier la dignité d'homme. Vous êtes devenues risibles, ô spéculations de flagorneries, orgueils embrigadés à la manière du bataillon thébain, amitiés de Muses lesbiennes, vanités incubes et succubes.

» Or, mon cher éditeur, si la moitié de ces timides conseils avait été hasardée autrefois par un homme qui aime mieux l'art que l'artiste et la vérité que Platon même, connaîtriez-vous un acte de justice à espérer pour dix lignes écrites de sa main ? Qui est-ce qui

veut distinguer l'indépendance, et peut-être la malice de l'esprit, de la profonde noirceur de l'âme? J'ai perdu pour ma part un ami de vingt ans, sur une critique grammaticale; et j'entendrai toute ma vie résonner l'amertume des paroles par lesquelles il m'annonça notre rupture :

» — Vous n'avez pas, dit-il, assez d'admiration pour ce que j'écris.

» Eh! messieurs, donnez-m'en donc d'abord pour ce que j'écris moi-même! Faites donc que je prenne au sérieux votre métier d'auteur. L'admiration devrait ce me semble, comme la charité, commencer par soi-même? Or, il ne m'est pas possible d'être en adoration de moi. Auteur! toujours auteur, jamais qu'auteur! que voulez-vous, si je ne puis tenir ouverte comme vous, et d'un soleil à l'autre, ma boutique d'auteur! si je ne sens point là cette vanité qui est toute votre âme et qui vous bat dans chaque veine! J'ai désespéré de comprendre la fatuité de Narcisse. Un moment fasciné par l'illusion d'un travail rapide, il m'arrive bien quelquefois d'être enchanté de mes vers ou de ma prose, mais cet éréthisme pour moi-même ne dure jamais que le temps qu'il faut à mon encre pour se sécher.

» N'attirez pas, monsieur, vous qu'une fraternité d'opinions a fait pour moi plutôt un ami qu'un éditeur, n'attirez pas sur les opérations de votre indus-

trie la colère de deux partis. Après cela vient une question de délicatesse que ma moralité littéraire me force à vous faire. Cette macédoine que vous m'obligeriez à livrer à vos magasins a-t-elle assez de chance pour en sortir ? Il ne faudrait d'abord pas me demander ce qui, dans ces *Fantaisies* et ces *Souvenirs*, est souvenir et fantaisie. La ligne de démarcation est déjà effacée pour moi-même. Ce n'est pas toujours sa confiance en tel ou tel morceau qui le fait conserver à l'auteur ; on tient à tels ou tels vers, non à cause de la valeur littéraire qu'on leur attribue, mais parce qu'ils vous rappellent un sentiment que le hasard a pu leur attacher. Ceux-ci auront été composés au fond des bois de Sainte-Geneviève, ceux-là récités devant l'amie de Corinne et sous l'arbre que Chateaubriand a planté. Ainsi une vague odeur ou le motif d'un air qui résonne au loin, ranime pour vous un passé qui s'effaçait, sans que le souvenir, et l'air, et la senteur aient une analogie apparente.

» Et puis il vous faudrait une préface : difficulté de plus. Il faudrait consigner là que, si j'ai eu souvent des imitateurs (ce qui est mon seul orgueil), ou si plutôt les confidences de quelques essais déjà anciens ont inspiré des compositions bien supérieures et déjà publiées, j'ai quelquefois imité à mon tour. Ici, c'est Tieck ou Gœthe ; là, le révérend Mathurin, Van Worden, quelques chroniqueurs populaires...

» Mais décidément je m'aperçois, monsieur, aux signes d'impatience qui échappent à votre ambassadeur (je le croyais devenu fossile), que vous avez résolu d'achever le sacrifice, et de me faire conduire à vous, mort ou vif. Je remets à la fois tous les papiers qui doivent composer le volume. Placez-les dans l'ordre qui vous conviendra. Surtout corrigez les épreuves ; épargnez à l'auteur l'aspect de ces inflexibles lettres de plomb qui nous montrent nettement nos difformités, comme au chevalier qui s'oubliait dans l'île d'Armide le terrible miroir d'Ubald.

» Puissiez-vous dans ce livre, que je comparerai moins ambitieusement à quelque carton renversé par un déménagement, ou à un tiroir de commode en désordre, trouver quelques billets qu'il vous plaise de lire, quelques fragments de rubans reconnaissables encore, quelques flacons demi-brisés où il survive un reste de parfum.

» Ce matin, après avoir vu jeter par les fenêtres de son troisième étage le reste des fleurs qui avaient embelli deux jours les vases chinois de ma rieuse voisine, n'ai-je pas vu venir un bonhomme à peu près aveugle, qui s'est baissé curieusement pour examiner ces fleurs, trier le peu de réséda, d'œillets et de julienne qui conservaient encore une senteur, une couleur, et s'éloigner en respirant ce bouquet sans

dédain. Il est des jours, monsieur, où il ne tient qu'au public de se croire un peu pareil au bonhomme. Espérez en sa curiosité oisive. Il serait public à ramasser quatre cents pages pour en trouver deux qui lui conviendraient. »

LA

VALLÉE AUX LOUPS

I

VOCATION

Une année avant la Restauration, Versailles était une bien noble solitude. Le temps avait donné un air de grandeur à tout cet habitacle de courtisans, et jeté un voile de pardon sur les monuments fastueux et cruels du grand comédien couronné. Les ombrages du parc avaient rompu le ban des symétries, pour retrouver l'énergie et toute la libre grâce d'une croissance naturelle. Dans les extrémités de ces canaux de fonte d'où les Apollons et les Neptunes à longue chevelure lancent des fusées d'eau écumante, vous auriez vu fleurir des cressons bleus. Rien ne troublait, aux croisées rondes d'où la Montespan regardait son

peuple, le chaste nid de ces hirondelles qui passent l'hiver aux ruines de Thèbes. Si les habitants de la cité morte s'agitaient encore un moment à l'heure des affaires, ils semblaient glisser sur le gazon de leurs rues. Les jeunes filles venaient bien cueillir les giroflées jaunes entre les marbres disjoints des grands escaliers de la terrasse ; mais, graves et silencieuses, rien n'empêchait de prendre à côté d'elles les statues qui s'abritent entre les arbres, tendent un bras au passant, ou s'enveloppent sagement de leur manteau, pour une partie de cette population discrète.

Là, pouvaient s'établir les longues extases d'un amour plaintif, et toutes les erreurs de la poésie. A une imagination de vingt ans, le soir, quand il grandissait des ombres fantastiques, que la nuée légère et brûlante effleurait les cheminées du château muet, il pouvait être donné de rencontrer l'ombre de la Vallière au détour d'une allée ; d'une de ces allées de charmilles, moitié noire par les ombres portées des bosquets, moitié blanche par la clarté de la lune.

En 1814, un caprice de désœuvré avait amené dans cette résidence abandonnée un de nos amis. Il y fit bientôt un second voyage, et y prolongea indéfiniment son séjour. Ce n'est pas que ce fût un garçon mélancolique : au contraire, le plus joyeux compagnon ; mais, sans carrière encore, il était agité d'une ardeur sans but. Je me souviens qu'il se faisait honneur de

dépenser tout son argent en un jour. Je l'ai vu entrer brusquement dans nos chambres à minuit, s'étonner de trouver sur une table une bourse non tout à fait vide, et la jeter d'indignation par la croisée, à travers les carreaux.

Que diable pouvait faire Charles, qui le retînt plusieurs jours loin de nous? Je courus à Versailles, et ce fut avec orgueil qu'il me confessa son secret. Amoureux!

— Une grisette? quelque héroïne du Tapis vert? quelque bergère de Satory? Tu trouves là, pour compagnon, Ducis, portant le poignard d'Othello et le chapeau de Timarette.

Il me mena, sans répondre, vers un bas côté du parc désert, près d'un bassin d'eau vive assez mystérieusement protégé par quelques ormes, et posant un doigt sur sa bouche, il m'indiqua du regard, à dix pas de nous, une figure. Elle était demi-couchée sur une urne et la tête ornée de roseaux. C'était, je crois, ou la Saône, ou la Meuse allégoriquement dessinée par Coustou, une des mille statues fondues par les Keller pour les décorations de ce jardin royal.

— Voilà, dit-il, tout ce que j'aime. Je viens m'asseoir près d'elle, la contempler, lire à ses pieds pendant des heures qui s'écoulent avec enchantement. Ne parlez plus de vos affections vulgaires. Le soir, quand elle a retenu du soleil je ne sais quelle chaleur

vivante, puis, à cause de la rosée, la molle tiédeur de la peau de la vierge, je suis heureux de toucher ses épaules et de déposer un baiser sur ce front pur.

Je le regardai fort attentivement. Il se prit à rire, et m'entraîna avec violence vers un autre côté du parc.

— Pauvre garçon ! répéta-t-il avec un accent qui voulait être joyeux... Et moi qui lui croyais une âme !

— Ton goût, Charles, lui dis-je, n'est pas absolument nouveau, vois-tu ; un certain Pygmalion, de Téos, en a fait tout autant que toi, et je ne sais plus quelle sainte Thérèse ou quelle vierge Marie il faut à Rome défendre par une balustrade de l'adoration obstinée des Anglais. J'aimerais mieux une plus capricieuse idole. Mais laisse voir un peu si ce que tu dis est vrai, de la chaleur que ce métal conserve, exposé aux ardeurs du jour.

L'idée que j'oserais poser ma main sur l'objet de son culte, enflamma de courroux les yeux bleus de mon pauvre Charles.

— Si j'étais jaloux ! continua-t-il, en souriant les dents serrées.

La nuit vint. Il fut convenu que nous retournerions à Paris ensemble, et nous montâmes dans la voiture publique. Mais, à onze heures du soir, nous étions à peine à la barrière de Passy, tant l'orage qui était survenu et la pluie qui inondait les chemins avaient retardé notre grave équipage. Charles, qui ne s'était

aperçu de rien, dormait, pleurait, ou feignait de dormir, au fond de la voiture. Il descendit à la barrière et ne remonta plus. Je pensai que, obéissant à quelque résolution fantasque, il avait voulu gagner la rue Saint-Florentin, où il demeurait, par une contre-allée des Champs-Élysées. J'ai su depuis qu'il était, à l'instant et à pied, retourné à Versailles, qu'il avait escaladé une des grilles du parc, et passé le reste de cette nuit au lieu même où il m'avait conduit le matin.

Deux mois après, une lettre d'écriture méconnaissable me priait d'aller voir Charles. En quel lieu? J'avais ignoré complétement ce qu'il pouvait être devenu pendant un si long intervalle de temps. Toutefois, un instinct d'amitié me poussa à Versailles; et, dans un squelette presque éteint, couché sur un lit d'auberge, je retrouvai Charles.

— J'ai vécu mort, dit-il; mais je crois enfin que je recouvrerai ma raison.

— A quoi le reconnais-tu, ami?

— A ce que j'ai maintenant deux idées.

— La nouvelle?

— Nous y reviendrons. Tu sais mon secret; promets de ne pas m'en parler, de n'en parler à personne avant dix ans.

Je le promis. Je passai bien des nuits à côté de son lit de souffrance et quelquefois de délire, avant que l'incroyable état de sa faiblesse lui permît de renouer

un autre entretien, ou d'accomplir un seul mouvement qui témoignât d'un retour de force. Enfin, un matin, un matin d'octobre que le soleil entrait joyeux par la seule croisée de sa chambre, et qu'un vent doux faisait voltiger son rideau à fleurs brunes, il m'accueillit par un plus affectueux sourire encore que de coutume, et, en rougissant un peu et sans me regarder :

— Procure-moi, dit-il, un peu de terre glaise, ou quelques livres de cire à modeler.

Je ne soupçonnais pas ce qu'il en voulait faire. Mais une fantaisie de la fièvre, un premier désir de convalescent, qui se refuserait à le satisfaire? Je trouvai ce qu'il avait demandé.

Il sembla subitement retrouver des forces, se leva sur son séant, fit placer sur ses genoux qui tremblaient la cire et un carton ; et, après deux heures d'un travail qui avait plus d'une fois humecté son front de sueur, il m'appela pour me laisser voir. C'était une copie miraculeusement exacte de la statue du parc.

— Ma vocation, dit-il, la voilà ! Elle m'a été bien péniblement révélée ; mais enfin je la connais.

Après dix jours, Charles, appuyé sur mon bras, avait fait ses adieux à sa maîtresse. Je m'effrayai encore de ses longues contemplations ; mais il finit par découvrir une faute du dessin. Je fus tranquille.

— Oui, oui, dit-il, je ne baiserai plus ces lèvres

immobiles, je ne lui reprocherai plus d'être de bronze.

Le plus assidu des élèves de Bosio, ce fut Charles au bout de quelques mois. Et l'écolier amoureux à seize ans de la médiocre statue de Versailles, est à trente-trois ans l'habile sculpteur que vous connaissez tous.

II

RAMBOUILLET

L'auberge du *Soleil d'or* était à Rambouillet, le matin du 15 avril 1814, pleine de gens du pays : point de voyageurs. Tous se tenaient debout dans une salle basse, ornée de deux gravures représentant, l'une l'entrée à Berlin du général Duroc, l'autre le sacre de l'empereur Napoléon Ier.

Tous s'observaient en marchant de long en large d'une manière assez vague et inquiète ; tous écoutaient avant que personne eût parlé. Soyez sûrs que, lorsque les regards s'interrogent ainsi, que la crainte, et par-dessus tout une curiosité vive, allongent les figures, relèvent les sourcils, rendent les yeux plus ronds que de coutume, c'est un signe de perplexité bourgeoise à l'approche ou à la suite de quelque catastrophe mili-

taire. Ici, on brûlait de savoir les choses de la veille, et l'on attendait pour le jour même des événements décisifs.

— Mais ce jeune homme, dit un étranger à l'hôte du *Soleil d'or*, qu'est-ce qu'il a donc là bas, ce jeune homme? Son air est intéressant.— Monsieur, qu'avez-vous donc à pleurer?

— Laissez, laissez, dit l'hôte; c'est un enfant, un page de l'impératrice. C'est bien lui seul, en vérité, qui est parvenu à assurer hier le service des relais pour le voyage de Blois ici; car les maîtres de postes ne voulaient plus prêter leurs chevaux depuis l'abdication. Mais le voilà qui n'aura peut-être pas même la satisfaction d'être remercié par sa maîtresse. On ne laisse plus approcher d'elle aucune des personnes de son ancienne maison.

— Sans doute, dit un garde-chasse. Sa famille d'Autriche arrivera ce soir, et les postes sont déjà occupés par les chasseurs de Niepperg.

— Ah! ah! dit un vicaire de la paroisse.

Mais le voyageur croyait savoir un moyen de pénétrer encore jusqu'aux appartements de Marie-Louise, et, quand il vit le page sortir, il le suivit dans l'évidente intention de le consoler. Au détour d'une rue, s'éclipsa le page; et le voyageur devenu pensif n'en continua pas moins de cheminer vers le château.

Lui, que le hasard d'une connaissance près du gou-

verneur pouvait laisser maître de rendre ce léger service, n'avait jamais approché, pour sa part, des *dieux* qui venaient de tomber. Sa sympathie pour un général descendu volontairement au rang d'empereur, avait commencé le matin même et au moment où il vit qu'on allait laisser entraîner dans cette chute tout l'honneur du pays. Le lion, la famille du lion ne l'avaient intéressé que depuis la victoire des loups ; d'autres diront des renards, d'autres des oies : ne disputons pas.

En attendant l'heure de partir, et dans l'unique intérêt de ses affaires privées, l'étranger tonrna donc le petit château de briques où mourut si chastement François Ier, longea les bords de l'étang du côté de l'ouest, et poussant une porte à claire-voie, se trouva dans une espèce de verger rustique. C'était le plus joli endroit du monde, un petit enclos tout embaumé de l'odeur du céleri et des graines potagères.

Le long d'un mur doucement échauffé par un rayon de soleil, une grande allée invitait à la promenade. Elle était bordée de plants d'oseille et de fraisiers en boutons ; il la suivit en réfléchissant peut-être aux vicissitudes des empires.

Au bout de l'allée, un enfant. Il jouait dans le sable ; à quelque distance, une dame. Pelisse de velours noir, voile de dentelle et bras croisés ; elle marchait la tête penchée aussi par des réflexions

qui pouvaient se rapporter à l'instabilité des choses royales.

Le voyageur reconnut la dame : une dame d'honneur, la comtesse de Mont....., la plus dévouée des gouvernantes de ce rejeton où le clergé de France avait vu hier le gage de la paix européenne et de la réconciliation du ciel avec nous.

Pour le voyageur, il venait d'être aperçu, et il se crut obligé de se retirer par déférence, après de courtes excuses. La dame ne le permit pas. Le prétexte fut la politesse même de l'étranger et l'absence de toute étiquette en un pareil moment : la raison, c'étaient les mille questions qu'on brûlait de faire au précieux jeune homme qui arrivait peut-être de Paris. D'ailleurs, la politesse n'est-elle pas déjà une flatterie dans la disgrâce? Le moindre intérêt qu'on leur témoigne ne vous place-t-il pas dans la confiance des grands plus haut que vingt services autrefois rendus? Eh! mon Dieu, combien de jours revit le passé dans une mémoire de trône? et quel général valait pour Richard III, à Bosworth, le maquignon qui lui aurait prêté un cheval?

— Monsieur, dit la comtesse, ce ne sont pas des personnes comme vous qui sont importunes dans un tel jour. Ne parlez point d'étourderie, de convenances blessées ; nous sommes heureux de trouver des figures amies, des cœurs un peu touchés de notre

sort. Mais, s'il vous plaît, que dit-on, que fait-on ? Que prépare-t-on pour l'avenir ?

Le voyageur essaya de le prédire, cet avenir. Il en parla avec beaucoup de ménagements, et comme un homme qui ne croirait pas lui-même à toutes ses craintes. La dame les appuya contre lui de l'autorité de plusieurs larmes.

— Oui, oui, dit-elle, on nous séparera, et cet enfant ira mourir à Vienne.

L'enfant approcha. Sous sa veste bleue, ornée de boutons éclatants, de brandebourgs et de fourrures très-rares, passait un large ruban de moire écarlate ; un crachat de pierreries ornait son côté gauche, et il portait dans chacune de ses mains une poignée de sable mouillé dont il avait attentivement choisi les grains les plus blancs et les plus gros.

— Pauvre ange ! dit la gouvernante : depuis ce matin, monsieur, il a eu comme le pressentiment de son malheur, il est triste. Il avait cependant repoussé assez durement une de ces dames, et, quand je lui ai dit : « Vous n'êtes plus roi, sire, il faut être bon avec tout le monde ; » il m'a longtemps regardée. En me reprenant, je l'ai appelé *monseigneur*, il a pleuré.

C'était donc l'unique fois que l'étranger put contempler avec loisir et attrait cette jeune figure. Il observa que les cheveux blonds ne couvraient pas un front très élevé ; mais le menton, vivement articulé,

reproduisait un des caractères de tête paternels ; les yeux singulièrement fixes rappelaient le regard qui appartient assez communément aux oiseaux guerriers.

— Il est beau, dit-il. Il vous en coûtera de le quitter, madame. Si j'osais, dans cette circonstance inouïe, vous demander une grâce. Ce serait, je vous assure, un acte de respect pour son sort. Me permettriez-vous?...

— De l'embrasser? Eh! monsieur, l'intérêt, la pitié peut-être suffisent aujourd'hui pour en donner le droit à tous les Français.

L'étranger se baissa. Ce n'était pas la gracieuse victime, ce n'était pas le maître de Rome et de la moitié de l'Europe qu'il allait flatter ; c'était un hommage rendu à la séduction naturelle de cet âge, une caresse à un bel enfant.

Mais le prince avait entendu le voyageur, et quand le voyageur se fut incliné, il lui tendit fort gravement sa petite main à baiser.

Trop ému pour bien voir, ou se rendre compte de cette action, ou interrompre la sienne, le voyageur enleva au bout de ses bras le potentat de trois années, et, écartant les beaux cheveux, il déposa sur sa joue impériale un baiser retentissant, aussi affectueux que s'il eût embrassé l'enfant d'un soldat.

En le posant à terre, le bruit d'un carrosse s'était

fait entendre. Ce carrosse paraissait entrer dans la principale cour du château, et la dame d'honneur avait pâli. Toutefois, l'étranger l'aida à porter l'enfant de ce côté, et ils virent descendre d'un coupé jaune assez simple des officiers de la Sainte-Alliance. Ils étaient trois. En même temps une femme blonde, un peu échevelée, descendait l'escalier à leur rencontre, suivie de quelques personnes le chapeau à la main. L'enfant, qui attira le premier l'attention des arrivants, fit une exclamation et un rire moqueur en désignant du doigt le plus âgé des personnages qui marchaient à lui.

C'était un grand sec, vêtu d'un habit d'officier; teint d'homme d'état ou d'apothicaire; pâleur de mort ou de pâtissier. Cette figure était si étroite, qu'elle n'offrait qu'un profil de quelque côté qu'on la regardât. Quel effet avait donc produit sur le jeune aiglon cette tête poudrée, ce chapeau à plumes de coq noires, cet uniforme blanc doublé de rouge, et une manière de cravate en guise de brassard?

Quand l'habit blanc et rouge voulut prendre à son cou l'enfant, celui-ci se rejeta en arrière. Le sable qu'il portait lui échappa des mains, et il poussa un cri de colère, en commençant à jouer des jambes assez brutalement contre les flancs de son admirateur.

O nature! c'était son respectable aïeul, l'empereur François II, roi de Bohême et César.

Un conseiller ayant le front haut, le nez un peu fort, mais des yeux caressants ; des dents mal rangées, mais le sourire fin, homme de quarante ans, svelte encore et d'une taille de valseur assez distingué, s'approcha nonchalamment du maître.

— Metternich, dit la Majesté confuse, chargez-vous de ce gaillard-là.

Et, tout en marchant vers sa fille bien-aimée, César se retourna vers le second de ses acolytes : un chambellan, feld-maréchal. Bien qu'ayant l'œil gauche couvert par un bandeau peu semblable à celui de l'Amour, le chambellan avait rendu et pouvait rendre encore plusieurs espèces de services à la maison de Hapsbourg.

— Un peu gâté, Albert, dit l'empereur : c'est un inconvénient des fils *uniques ;* entendez-vous ?

Le comte de Niepperg s'inclina.

III

PAUVRE MONSTRE

— A condition que nous nous ne parlerons plus de politique !

— Soit, dit le maître de la maison ; cela seul fera déjà plaisir à ma femme. N'avons- nous pas depuis une heure assez disputé, crié, péroré sans nous répondre, joué au colin-maillard de la discussion ? Et puis vous la racontez si bien, grand homme, cette merveilleuse histoire, que ceux de nous qui la connaissent déjà la trouveront nouvelle. C'est un dédale de petites préparations si mystérieuses, ce sont des riens qui promettent tant de choses, qu'en vérité l'instruction est pédantesque et la moralité fatiguante à côté de votre fantastique manière.

— Madame, dit indolemment M. de Trois-Etoiles,

je vous préviens que mon récit est imprimé dans plusieurs recueils. J'ai déjà été obligé de me vendre à cinq ou six libraires : je ne saurais suffire à la consommation.

— L'épopée que nous allons entendre n'est-elle pas, mon cher, dit Ernest, cette composition dont tu n'as emprunté à Dalleville que le fond et le dénouement ?

— Du tout ! mon cher. Celle-là vient d'Eugène V. Je ne m'en cache point. Eh ! qu'est-ce que c'est aujourd'hui, je vous prie, que l'invention ? Un labeur ingrat, une peine de crocheteur littéraire, un mérite de hasard, une vrai fortune de coq, prêt à la changer pour un grain de millet. Dans les arts, vois-tu, l'unique mérite consiste à brillanter le sujet, enjoliver, grossoyer les détails. Que serait sans le talent du joaillier, le diamant lui-même qui brille à l'épée du roi ? et ces tableaux que les banquiers achètent, sans les amples dorures de leurs cadres ?

Les anciens pensaient peut-être autrement en matière de poésie, je le sais. Une idée, un type original, était ce qu'ils estimaient le plus ; ils se contentaient ensuite d'une assez pure esquisse et du contour bien net de toutes les figures. Enfance du savoir-faire ! Aussi leur plus belle scène, la scène où Priam redemande aux pieds d'Achille le corps de son fils, manque tout à fait de développements. Si j'avais eu

cette situation à rendre, ou encore celle de Clorinde expirant sous le cimeterre de Tancrède, au lieu de l'écourter en deux pages, comme elle l'est, j'en aurais fait, moi, un volume in-8° pour Charles Gosselin. J'eusse économisé d'abord en dix chapitres la seule reconnaissance des amants, ensuite retourné ce même cimeterre vingt fois dans l'âme du lecteur, enfin j'aurais voulu tarir les larmes et épuiser l'attendrissement. Mais la perfection ne pouvait pas devancer notre siècle, et les anciens ne sont, au bout du compte, que les anciens. On refera quelque jour leurs ouvrages; on pourra prendre pour argument les petits chants de l'*Iliade*, ou s'en servir en épigraphe. Inventer, mon cher ! découvrir ! Mais les pourceaux découvrent les truffes, et Christophe Colomb a inventé un monde qui n'a illustré que le nom d'Américus. Tiens, Ernest, avant moi, cette histoire que je vais dire et que j'ai transfigurée, ce n'était que l'homme d'argile avant le larcin de Prométhée. Je dis cela avec quelque hésitation, parce que ce n'est peut-être pas modeste, je le crains ; mais c'est l'exacte vérité, sur ma parole d'honneur.

— Eh ! sans contredit, appuya l'amphitryon. Et puis ce qui me charme aussi dans votre rhétorique contemporaine, c'est son parfait désintéressement des affaires humaines, c'est son détachement absolu des choses d'ici-bas. Elle est toute songeuse et toute

aérienne. Qu'on entre en lutte pour la liberté, qu'on se batte, qu'on se déchire, elle ne se mêle de rien : c'est la colombe qui passe au-dessus des nuages sans regarder la terre. Qu'est-ce que vous trouveriez, je vous prie, au fond de ce calme parfait, si ce n'est une étonnante supériorité ?

— Mais j'y verrais peut-être un étonnant égoïsme, dit Henri de Bréval, et une trop large indifférence pour les maux présents de la société. Se récuser dans le procès actuel où se débat le genre humain, c'est, de la part des lettres, méconnaître une vocation, c'est abdiquer toute philosophie et toute magistrature à exercer sur une époque où il s'agit de décider assez périlleusement plus d'une chose : par exemple, si nous serons hommes ou sujets ; si la propriété restera impitoyablement étrangère à ceux qui travaillent; qui sera victorieux du droit divin ou du bon sens, de la fraternité populaire ou de la coterie surannée des rois. Après cela, dans un ordre d'idées peut-être inférieur, c'est avec peine aussi que je verrais les lettres renoncer à deux petites conditions qui leur ont fait quelque honneur de siècle en siècle avant le dix-neuvième : inventer, quoi qu'on en dise, monsieur, et être utile. Au lieu de jeter dans la circulation des idées une seule idée, de soutenir au moins l'élan du pays, cette littérature, qui n'est jeune que par ses hommes, ramasse les plus caducs et les plus pauvres

sujets du monde, pourvu qu'ils prêtent à l'élasticité des détails. On a droit de demander aux plus brillants ouvrages qui passent : « Sonate, que me veux-tu? Palette, quel dessin caches-tu, si tu caches un dessin sous ce luxe de coloris? Est-ce que les vivantes muses, inhabiles à se créer quelque étoffe énergique et neuve, auraient la modestie de ne prétendre plus qu'à attacher des paillettes à la serpillière, à couvrir la toile d'emballage de lames d'or? On dirait que les idées qui préoccupent cette littérature sont exclusivement celles de son commerce et de son lucre. Est-ce que tout autre intérêt la gêne? Est-ce que l'humanité la distrait? Est-ce qu'elle borne sa récompense à un peu d'or, comme son mérite à faire heurter des antithèses, ou chatoyer des mots? Elle me semble avare de sens et prodigue de volumes. Au lieu de marcher avec son temps, la voilà qui gambade à côté de lui. Ses grands hommes sont des bateleurs; elle se fait acrobate, elle danse sur la période, elle se tient sur la phrase sans balancier. Les imitateurs, talents si fantastiques qu'ils échappent à la perception, si vaporeux qu'on ne peut les saisir, s'en vont poussant aux apologues et aux féeries du Bas-Empire, si fort qu'ils feraient de leur art le complice des rois, s'il ne restait la chose des enfants. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Hier, leurs maîtres eux-mêmes, au bruit des chaînes italiennes, et pendant

qu'expiraient les cris de la Pologne, à quoi s'occupaient-ils ? A racornir des peaux, à conter des histoires de lézard, à glaner quelques miettes dans les festins de la Fontaine. Et aujourd'hui, pendant que le pays tombe en abjection, on fait le procès de l'hymen devant la cour d'amour, on dissèque les cœurs de bourgeois, on distille des pleurs de femme ; c'est sur les joies de l'adultère qu'on attendrit nos départements ! Ces souffrances, mon cher, sont à la cause de l'humanité en 1833, ce qu'est à l'harmonie et à la conservation du monde de Dieu la blessure d'une puce ou la fièvre cérébrale d'un ciron. Enfin, excepté quelques belles odes, quelques virils plaidoyers, quelques beaux anathèmes des feuilles de notre opposition, la littérature n'est plus qu'un luxe de sérail. Ses productions, dites nouvelles, arrivent de temps à autre pour distraire la France de la tyrannie de ses pygmées, avec l'à-propos qui suit l'apparition d'une girafe. Quel dommage ! Ils pouvaient, ces esprits qui se font eunuques, exercer une mâle influence sur l'avenir du pays ; et ils n'auront fait que rabaisser à l'émotion des rêves, à l'éclat de la verroterie, à la chaleur du phosphore, le philosophique héritage de Montesquieu et de Rousseau.

— Cela est très-vrai, dit un ancien faiseur de tragédies à tirades et à sentences : c'est un commerce de bimbeloterie, c'est une boutique de bric-à-brac.

— Certes, messieurs, la politique, se hâta d'intervenir le président naturel du salon, la politique a son intérêt transcendant. J'ai parfaitement saisi vos idées à travers le bruit que nous avons fait, et, si vous voulez me le permettre, avant de nous embarquer dans des fictions qui amusent, je résumerai vos opinisns divergentes ; vous serez bien étonnés de m'en voir tirer une conséquece qui conciliera tous les esprits et réunira tous les suffrages.

On se prit à sourire ; puis Henri de Bréval demanda, comme pour déconcerter le conciliateur, à entrer en émulation avec l'*anecdotier*, en récitant avec lui une histoire de ministres, compliquée de voleurs et de contrebandiers.

— Vous, monsieur, dit le maître de la maison au légitimiste, vous voulez, n'est-ce pas régler l'avenir sur le passé ? Selon vous, le mieux politique est l'ennemi du bien ; le pouvoir des princes émane de la grâce divine, et si l'ancre qui retient le vaisseau de l'état n'est pas jetée dans le ciel, tout n'est qu'orage et tempête sur la terre ? Vous souhaitez que le prince résigne le pouvoir aux mains d'un enfant ; et qu'à la faveur de quelque pacte, concession, mariage peut-être, le pays qui n'a pu supporter les uns, les reprenne avec les autres, et rentre sous la double autorité des deux branches de la même famille ? C'est assez difficile ; mais vous allez au moins convenir...

— Je n'ai pas dit un mot de cela, interrompit le légitimiste ; que le lieutenant-général fasse seulement son devoir, et cesse d'être un obstacle entre le pardon du maître et le repentir des sujets.

— Vous, continua l'officieux orateur du milieu, s'adressant à Bréval, vous demandez, je crois, l'égalité des fortunes, le suffrage absolument universel, et l'abolition de toute distinction sociale ? Ceci est un peu grave et rigoureux ; mais vous allez du moins convenir...

— Je n'ai pas dit un mot de cela, interrompit le républicain. Mais je ne crois plus qu'à un seul gouvernement viable : celui du pays par le pays. Je ne nie point que la monarchie, imitée de l'autorité du père sur les enfants, n'ait été une institution fort belle, et même utile, quand les rois étaient plus éclairés que les peuples ; maintenant que la chose est à peu près changée, la royauté n'a plus à mon avis tel ou tel inconvénient, et je n'en dirai point de mal ; je dis seulement qu'elle est morte : c'est la jument du paladin qui n'avait précisément que ce défaut-là. Calquée sur la révolution de 1688, la révolution de 1830 n'est ni conséquente à son principe, ni aux progrès du temps, ni conforme à l'humeur des gouvernés. Dans l'affamation de servilité où a presque toujours été un peuple laquais qui a eu trois beaux jours dans son histoire, et on n'a pas fait assez d'attention à la

seule et énorme distance qui sépare les deux millésimes. Que peut, sur un corps qui se régénère, le *caput mortuum* des « gouvernementabilités, » comme dirait la faction doctrinaire ? A quoi sert de faire bouillir le vieil Eson, et d'imprimer un mouvement galvanique à des corps expirés ? Voyez ! quatre fois en quinze ans la fortune de la France a été confiée à des rois : Napoléon, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe. Ils ont eu sans doute des qualités et des chances bien diverses ; mais tous des circonstances miraculeusement favorables pour nous replacer ou nous maintenir à la tête de l'Europe. Eh bien, tous quatre ont laissé misérablement périr cette fortune ; et il commence à devenir permis de croire qu'il n'appartient plus à un roi de sauver la France. Si trois jours de notre histoire ont été probes, courageux, en exemple au monde, c'est qu'apparemment ils ont été affranchis de toute influence des rois. Que si absolument vous vouliez piller une constitution, n'y avait-il pas chez une nation un peu plus amie que l'Angleterre, un pacte social moins en desharmonie avec la civilisation du siècle ? Les institutions républicaines ne peuvent être retardées en France par la crainte, même hypocrite, d'un retour au régime du sang : car le premier acte du nouveau pouvoir serait l'abolition de la peine de mort. Ce qui leur nuit, monsieur, ce sont les vertus qu'elles supposent. La

moitié de ceux qui les repoussent sont effarouchés de l'obligation où ils se croiraient de devenir de petits Spartiates. Prouvez-leur que la république n'est malheureusement pas incompatible avec les vices; prouvez-leur qu'on peut encore pratiquer le luxe, l'égoïsme, la dureté du cœur, l'avarice et la cupidité comme le juste-milieu les développe, et vous allez émousser de beaucoup leur opposition. Du reste, nous ne sommes nullement impatients de voir se réaliser nos espérances, tant les générations telles que la cour et l'Église vous les ont faites, sont loin de mériter ces améliorations. Quand on prend le présent en pitié, on peut aussi le prendre en patience. Et d'ailleurs, il est peut-être d'une équité providentielle qu'un peuple qui peut supporter ce qui se voit ici en 1833, soit puni par ce plat despotisme lui-même, de la lâcheté qu'il a de le souffrir.

— Mon Dieu! ne renouvelons pas les disputes, insista pour la dernière fois l'intrépide optimiste. Convenez seulement, messieurs, et c'est sur ce point que j'espère rallier vos opinions, convenez que le roi, Sa Majesté Philippe, est bien digne de tout l'intérêt et de toute l'admiration personnelle qu'elle excite en Europe! Quitter Neuilly pour Saint-Cloud, n'était-ce pas changer contre les joies pures du sage les tribulations d'un monarque que l'ingratitude appelle usurpateur? violenter tous ses goûts de philo-

sophie ? Car, quel désir de s'illustrer l'avait jamais, celui-là, engagé dans vos luttes jusqu'aux journées de Juillet, inclusivement ? Il est bien clair qu'en se résignant à la place qu'il occupe, il a laissé approcher de ses lèvres un calice qu'il n'avait pas mérité. Il a tout sacrifié pour nous : liens de famille, devoirs, reconnaissance, et on l'attaque ! Il s'est immolé pour le repos, l'honneur, la réputation de la France telle que la voilà faite, et on le calomnie ! Pauvre roi ! auguste victime !

— Mais, monsieur, interrompit quelqu'un, vous prenez, je crois, la pitié à l'envers. Ne serait-ce pas plutôt pauvre France qu'il faudrait dire ?

— Du tout, monsieur : pauvre roi ! La France est triomphante et belle, le roi seul est à plaindre. Qu'est devenu le repos que la Providence avait départi au fils innocent du régicide, dès qu'il a accepté ce trône d'où son père avait eu la douleur de faire descendre quelqu'un ? Ah ! messieurs, plus vous prisez à sa juste valeur la félicité dont il jouissait, lui, si peu ambitieux et si désintéressé, et plus volontiers vous direz avec moi, dans un sentiment de haute justice et de noble pitié : « Pauvre roi ! »

— Ceci me rappelle exactement, dit Bréval avec amertume, une histoire...

Mais déjà il était interrompu par un tel brouhaha, un si absurde tohu-bohu élevé dans le salon sur les

conclusions de Granvelle, qu'on eût dit être à la chambre de vos députés. Quelques assistants protestaient par des rires ou des réclamations si aiguës, que la maîtresse du logis, bouchant avec deux doigts ses gentilles oreilles, fit, en hochant la tête, signe au raconteur de commencer, espérant qu'il opposerait quelque puissance à une tempête capable de faire sauter les doubles vitres. Mais Bréval qui, la lèvre ironiquement avancée, couvait d'un régard fixe le préopinant, s'aperçut néanmoins du signe, et profitant d'un demi-silence qui ne s'établissait pas pour lui, demanda aussi par un signe la permission de prendre la parole, et s'écria :

« — Messieurs, il y avait une fois... »

Ce préambule fit sourire et même taire assez brusquement quelques disputeurs, tant il y a dans ces mots un bon souvenir des premières émotions dramatiques de la vie, et tant, malgré leur motononie intrépide, ils conservent d'empire sur les imaginations les plus éteintes. Cette monotonie, du reste, est si frappante, qu'hier et pas plus tard qu'hier, j'entendais un enfant dire à sa mère qui commençait à lui réciter *Peau-d'Ane* avec le fossile exorde :

— Mais pourquoi ne dirais-tu donc pas : « Il y avait *deux fois* un roi et une reine? Tu dis toujours la même chose.

Hélas oui ! Et quand donc, nous autres enfants

aussi, mais enfants déjà deshérités, n'aurons-nous plus occasion d'adresser un reproche pareil aux prétendus pères de la patrie, lesquels radotent sans cesse à notre propre tribune qu'il y a encore une reine et un roi ?

Bréval donc, sans modifier ce regard où semblait s'enfermer une indignation profonde, et se cacher l'intention sournoise de quelque vengeance :

— Messieurs, répéta-t-il, il y avait une fois, au Théâtre-Français, un acteur nommé Florence. Il était déjà vieux en 1807, et ceux qui l'ont observé avec plein sang-froid assurent qu'il n'a jamais paru en scène, ce fidèle concertant de la tragédie grecque, qu'avec une figure ingrate, un corps maigre et deux genoux à peu près cagneux. Mais il possédait une voix solennelle et ronflante. Avec un maillot couleur de chair vive, le cothurne à cordons pourpres, une tunique orange brodée de noir, et un petit manteau verdâtre, il avait coutume de jouer les confidents, ou plutôt, comme on disait plus pompeusement alors, il tenait l'emploi des troisièmes rôles.

On se regarda sans comprendre,

— Or, messieurs, poursuivit Bréval, écouter à cette époque tous les projets de conspiration longuement déduits, les soupirs de prince poussés haut et fort, recevoir dans ses bras les victimes poignardées, et venir raconter au dénouement comme quoi une biche

avait pris la place de la princesse à l'autel, ou comment Poliphonte avait eu la complaisance de se laisser fendre le crâne par le dauphin de la branche aînée de Messène, ce n'était pas une sinécure. Florence s'était acquis une réputation spéciale dans le rôle, ou plutôt dans le récit de Théramène qui ornait alors toutes les mémoires, et servait de champ clos à tous les enseignements de déclamation. On donnait *Phèdre* à Paris très-fréquemment en 1807. Théramène était le *Mosè* et l'*Otello* des dilettanti de la cour impériale. Rarement on était aussi heureux en province.

» Cependant, messieurs, vers l'automne de cette même année 1807, il tomba à Orléans deux acteurs du ci-devant théâtre de la République : mademoiselle Raucourt et ce même Jean-Baptiste Florence. Sémiramis, propriétaire assez imposée dans le département du Loiret, avait traîné à sa suite son camarade, espèce de vassal de ses succès, ordinaire confident de ses remords. Florence tenait gravement à sa renommée, messieurs. Il était exact dans tous les détails de son art, dans tous les soins qui touchaient à son devoir. Il s'occupait avec un zèle particulier de tout ce qui pouvait concourir au bon effet de ses entrées et de ses sorties. Il avait remarqué que la moitié des chances heureuses dépend, au théâtre comme dans la vie, de bien entrer et de sortir à propos.

» M. Granvelle suivait ce récit avec une défiante cu-

riosité, comme s'il eût soupçonné cette bonhomie de cacher un piége.

» Un dimanche donc qu'une affiche de cinq pieds de haut, marquée de deux croix à l'ocre jaune, avait promis *Phèdre* à un parterre orléanais, le Théramène se préoccupa de son rôle. Dès le matin, il quitta la bonne closerie aux bords de la Loire où Phèdre et lui demeuraient, et il s'en alla au théâtre, afin de reconnaître un peu les visages de la troupe départementale. Je me souviens, après vingt ans, que je le rencontrai seul dans ce trajet pédestre. Il avait, selon je ne sais quel caprice, passé par de certaines venelles de Saint-Marc, dédale étroit à travers les vignes, rustique solitude où j'allais m'asseoir souvent sur le revers d'un fossé, respirer le silence et le parfum des champs, végéter au soleil, grandir avec l'herbe, bourdonner avec les mouches d'aûtomne. Plus tard et plus oisif, j'y ai cherché quelques rimes : elles fuyaient devant moi comme ces oiseaux que je troublais le long des buissons.

— Ah çà ! mais où diable en veux-tu venir, interrompit Ernest ? Il me semble que tu allonges singulièrement les détails, et abuses de l'exemple et de l'autorité de cette mode littéraire. Quel rapport y aura-t-il entre ton histoire et le roi ?

— Il y avait huit jours à peine que j'avais vu Florence représenter Abner. A son aspect, je sentis un

étonnement mêlé d'admiration et comme une respectueuse terreur. Je m'écartai du sentier où il marchait, je baissai les yeux quand nous nous croisâmes, et d'un peu loin, quand il fut bien passé, j'observai avec stupéfaction que c'était un homme comme un autre.

» Pour lui, messieurs, il continua sa route, car il avait des soucis d'une bien autre nature. Il se défiait d'un certain Thésée, principal interlocuteur pour lui, et qui n'était, en effet, qu'un tragédien naïf et tout-à-fait improvisé. C'était M. Dantremont, gros et apathique, directeur de la troupe orléanaise, ancien négociant de bois de campêche, et qui, pour avoir permis imprudemment à son père noble d'aller faire vendanges à Beaugency, allait se trouver forcé de déroger jusqu'à représenter en personne Thésée, roi d'Athènes.

» — Écoute, mon vieux, lui dit Florence en le prenant à part ; tu sais qu'on ne joue bien qu'autant qu'on nous seconde : il faudra m'aider un peu ce soir dans mon grand récit, vois-tu. C'est mon Cid à moi, c'est mon rôle de réputation.

» — Bien.

» — La première chose, pour me mettre à l'aise, ce sera de m'écouter avec intérêt, tu comprends. Si tu me laissais aller tout seul pendant cette harangue qui est longue, je manquerais de contenance. On n'a pas d'émulation à parler si on ne rencontre de temps

en temps des yeux qui excitent à l'éloquence. Il y a de mauvais camarades, il y a de méchants cabotins de Thésées qui tournent quelquefois le dos à un pauvre Théramène. Ils s'enveloppent dans leur manteau, tombent sur un fauteuil, posent la tête dans leurs mains, et vous laissent ramer comme vous pouvez : ce n'est pas ça. Toi, il faudra me regarder, mon ami ; m'écouter de toutes tes oreilles, et donner par intervalles des signes de ta douleur paternelle. Que diable ! tu ne peux pas entendre raconter en détail la mort de ton fils unique sans prendre part à l'événement, sans t'étonner, sans frémir ? Tu as trop d'esprit pour cela ! Racine n'a pas voulu que Thésée articulât un mot dans cette circonstance, et son récit n'en est pas moins le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ; il faut nous conformer aux idées du poëte. Seulement, rien n'empêche que tu ne témoignes une sensibilité muette. Il faut même que tes gestes l'indiquent. Tiens, veux-tu bien faire ? Pendant ma tirade, je te conseille de prononcer à voix basse, en toi-même, sans que le public entende, là, de toi à moi, mais pour donner du naturel à tes attitudes, quelques mots significatifs ; comme par exemple : « O mon fils ! — Suis-je assez malheureux ! — Déplorable prince ! » Enfin ce qui te viendra. Mais tu comprends, cela animera ta pose et te donnera une pantomime plus juste.

» — Très-bien.

» Le soir arriva. Nous étions là tous et à l'orchestre, nous autres vieux enfants de ce temps-là, écoliers alors avides de poésie et de spectacles. C'étaient à côté de moi deux frères, deux amis inséparables, MM. Moreau, aujourd'hui hélas! éligibles, mais dont l'un du moins est devenu l'esprit le plus éclairé de sa ville natale, et l'autre un habile architecte; c'était le docte avocat Ligier, c'était le baron Charles Dupin, c'était Cornemin-Delahaye, un des flambeaux de la législature actuelle, un des ministres de la France à venir.

» Mais le drame s'achevait. Déjà mademoiselle Raucourt avait déclamé le naturel et hurlé la passion au gré des connaisseurs de l'endroit ; sa figure assez vivement couperosée, donnait toute vraisemblance à la chasteté de son beau-fils. Enfin Florence apparut : il vint couronner cette œuvre par l'épique narration où intervient, comme vous savez, un taureau indomptable qui n'est qu'un dragon impétueux. Nous entendions les plaintes du personnage avant qu'il entrât en scène ; il vint les bras en avant et les jambes chancelantes, comme un homme ivre. Il semblait que, sous des pas inégaux et précipités, il voulût déclouer les planches du théâtre. Quand il commença l'immortel monologue, messieurs, il s'improvisa le plus religieux silence, il s'opéra la plus respectueuse réticence de toute respiration humaine où j'aie jamais vu s'enga-

ger un parterre à ses risques et périls. Thésée fut admirable. Il ne fit usage de son manteau royal qu'avec sagesse et discrétion ; il écouta en conscience, il s'attendrit et s'émut à l'unisson de tous ces lugubres détails ; mais, quand Théramène arriva à ces vers, où il dit, en parlant d'Hippolyte :

Pousse au monstre ; et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure...

Thésée, messieurs, avec un sentiment de pitié très-noble aussi, Thésée se prit à dire :

» — Oh!... pauvre monstre!

IV

ÉTUDE DE PAYSAGE

— J'ai fixé ma demeure en ce hameau, me dit-elle, non par les motifs assez romanesques que vous me supposez, mais à cause de sa profonde solitude et de la riante disposition de toutes ses collines. C'est ici une nature d'exception. C'est, au milieu des horizons plats et des paysages calcaires qui environnent Paris, une espèce d'oasis. Tenez, montons, si vous voulez, jusqu'à la crête de cette châtaigneraie. On découvre de là plus d'une riche perspective. C'est vous qui jugerez si ma prédilection est explicable.

Je savais que cette jeune femme, éprise de liberté et de peinture, avait accepté la médiocrité de la fortune et peut-être sa rigueur, pour se conserver les deux premiers biens d'une vie d'artiste. Je savais

qu'elle avait refusé la main d'un homme qu'elle estimait sincèrement, dans la seule appréhension de ne pas le rendre assez heureux. La fortune eût été favorable à la culture de son art ; mais elle préférait à des regrets possibles son mauvais sort, et le devoir qu'elle s'était imposé de venir en aide à une pauvre famille. Je la suivis avec respect.

Les châtaigniers, disposés en amphithéâtre, nous servirent comme d'une rampe naturelle pour atteindre le sommet de la colline ; leurs pieds moussus, crevassés par la pluie des siècles, se cachaient dans la bruyère à fleurs roses. Arrivés sur une plate-forme où Colbert fit autrefois établir une terrasse qui termine encore le vieux parc du Plessis-Picquet, je demeurai frappé de l'étendue des sites variés qui se déployèrent sous nos yeux. Quel vaste rideau de forêts ! quel doux et champêtre silence ! et que d'oiseaux élancés dans l'espace, les ailes dorées par un dernier rayon du soleil !

— Voyez donc à vos pieds, poursuivit mon guide, ce modeste et poétique hameau ! Les sept ou huit maisons qui le composent ne sont-elles pas abritées du sud au bas de cette côte, comme le seraient au pied d'une dune quelques bateaux de diverses grandeurs ? On dirait une flotille à l'ancre. Et ce moulin aux ailes ruinées qui domine toute la contrée, ne ressemble-t-il pas au pavillon d'un fort avancé qui la pro-

tégerait? Mais, dites-moi plutôt, vous qui avez voyagé, si le premier caractère de ce pays ne serait pas, monsieur, une ressemblance inattendue avec la Suisse italienne, où cette région de l'Apennin qui commence à la Spezzia? Ici, madame Récamier se croit en Toscane.

— Ce sont moins, dis-je, les deux châlets que voilà qui impriment à ce coin de terre cette similitude, que la nature même d'un sol sablonneux. Ici, comme en Toscane, les terrains sont ouverts en effet en crevasses fauves ou pourprées; les deux paysages sont riches également de plaines et de collines, de moissons, de cultures, d'arbres fruitiers et de landes couvertes d'ajoncs sauvages. Ici enfin et là-bas, le versant des châtaigneraies est velouté de mousses et de bruyères aux vives couleurs. Quelle sérénité dans cette solitude!

— Qui dirait, monsieur, que Paris, et le Louvre, et le champ de Mars sont là, à deux lieues, derrière ce côteau du nord qui porte à son sommet Châtillon, dont Rabelais desservit joyeusement la cure; Fontenay, qui peut-être cultiva autrefois des roses, et à ses pieds ce village du Plessis, avec son étang mélancolique. Là, Picard, le joyeux comédien, eut, après Colbert, sa maison de campagne et ses courtisans. Notre hameau, à nous, est bâti, comme vous voyez, entre une montagne et des prairies. Les prairies,

coupées de fontaines et bornées d'aulnes, vont finir sous le clocher de Chatenay ; clocher qui n'a pas moins de six cents ans, où venait prier la reine Blanche, et qui a vu baptiser Voltaire. La montagne, couronnée d'un tombeau, d'une croix et de quelques lauriers, est un calvaire : ce calvaire fut consacré par une femme au souvenir d'un officier mort à Waterloo.

» La colline où nous sommes et celle qui là-bas, en face, porte L'Hay, Rongis et Fresnes, dont le nom rappelle Daguesseau, forment le vaste bassin où coule la populeuse route de Toulouse. Le vent des pluies nous en apporte quelquefois, durant la veillée, les tumultueux roulements. Ils sont vagues comme les soupirs du vent dans une forêt, comme le choc des flots sur les grèves d'une mer éloignée : en général, tous les bruits humains perdent leur caractère en arrivant à nous. Ces inquiétudes voyages nous indiquent seulement les variations de l'atmosphère. Il n'est pas jusqu'au stérile canon de Vincennes que nous n'hésitions pas à reconnaître. Cette emphase de la foudre parodiée, dont les rois ont fait leur dernière raison, mais nous lui faisons quelquefois l'honneur de la prendre pour le travail du bûcheron dans la forêt.

» Voilà, avec le souvenir de ses parcs fastueux, de ses hardis jets d'eau, et des cours si brillantes du Maine et de Penthièvre, Sceaux, qui s'étale à votre

gauche avec la dignité un peu confuse d'une capitale d'arrondissement. De tant de pompes évanouies, il lui reste un bal et un sous-préfet. Effroi des grisettes et triomphe des roués de comptoir, ce bal est, dit-on, une réminiscence bourgeoise de la moralité des fêtes de la régence, tempérée par le sous-préfet.

» En face, ce sillon blanc qui coupe les champs sous un rayon du soleil, est la route de Choisy, fatiguée autrefois de tant d'équipages et de courtisans dorés, qui convoyaient au boudoir Pompadour et Louis XV, après la *media noche* de Versailles. Que les nuits et les étoiles de cette solitude devaient être choquées d'une telle cohue! Maintenant, silencieuse et dépavée comme une voie romaine, la route est si déserte que l'herbe croît dans l'inutile grandeur de ses marges. Le plus souvent ce sont les loups seuls qui vont à Versailles par là. Toutefois, ce fut sur ce pâturage pavé que, dans une nuit de 1815, la reine de Westphalie fut heureuse de ne se voir ravir que les diamants de sa couronne.

» Ici, voilà Antony, avec la célébrité de ses bougies de bal, le sépulcre de Molé, comédien habile dans un siècle où l'archevêque de Beaumont florissait, et ces carrières de plâtre où Cuvier retrouva un monde qui paraît avoir voyagé jusque-là par l'occasion du déluge. Plus loin, le vieux donjon de Montlhéry, penché au bord de la grande route comme un mur cyclopéen,

borne au midi l'horizon bleuâtre. Cette féodale Bastille menace encore les vilains, mais, cette fois, c'est de sa ruine. Enfin, à l'ouest, s'enfoncent les vallées de Bièvre et de Chevreuse, les près de Jouy si richement bigarrés d'étoffes populaires; et derrière nos grands bois, le soleil se couche sur Meudon, Versailles, les ruines de Port-Royal et Vélisy illustré par nos armes.

» De tous les environs de Paris, Luciennes est un plus beau paysage que le nôtre. Là, on a sous les yeux la Seine, qui se replie vingt fois sur elle-même, et l'aspect grandiose d'un acqueduc qui, tout percé le soir de rayons lumineux, imprime à la contrée une majesté piquante, une physionomie italique. Mais, à Luciennes, le voisinage des garnisons, Courbevoie, Ruel, Saint-Germain, fournissent aux promenades d'assez singuliers amateurs de la nature champêtre; tandis qu'ici nous n'avons de promeneurs étrangers que des écoliers et des rois. Les écoliers sont ces joyeux enfants du collége de Fontenay, élevés par les bons soins d'un digne instituteur; et les rois (qui sont déjà passés) étaient Charles X et particulièrement Louis XVIII.

» Pour quelques fleurs, des fraises, des nids, des noisettes, qu'ils emportent de nos taillis, les écoliers laissent ici après eux l'image de la joie, le prestige des illusions, l'ivresse de l'espérance, et les rois une

pensée plus philosophique encore et plus précieuse : celle de ne jamais envier leur sort. Écoliers et rois se rencontraient sur cette allée de ceinture qui domine les taillis de Bièvre, au lieu que les chasseurs appellent *le Gonard*. Le pédant Louis XVIII s'efforçait toujours d'être gracieux pour les interprètes de Juvénal et de Suétone ; et les rhétoriciens de contenir la curiosité qui les portait sans cesse à regarder le monarque aux guêtres. Du reste, ils se séparaient infailliblement, ceux-ci avides de prolonger leur loisir, de s'attacher à toutes les flâneries d'une course des champs : cerf-volant, papillon, roi ou insecte ; celui-là dans l'éternelle inquiétude d'avoir à subir quelque retard. « Obtenez, obtenez !... » disait sans cesse le cul-de-jatte à son cocher, pour exprimer son éternel vœu de précipiter sa course ; et, quelque foudroyante qu'elle eût été la veille, il avait coutume de répéter chaque jour en montant en carrosse :

» — Un peu plus vite qu'hier.

» Il faut que les rois viennent ici, monsieur, pour qu'on se souvienne qu'ils existent. Tout ce qui, sous le nom de politique et d'affaires, n'est qu'avarice ou tripotage d'intérêts d'autrui, émotions de faits puérils, avenir de vingt-quatre heures, agitation vaine où s'use la vie des hommes de places, si vous saviez combien cela s'estime peu ici ! si vous saviez ce que c'est que Paris du fond d'un bois, la lecture d'une

gazette au pied d'un chêne, devant l'éclat du matin et l'ampleur du ciel ! Ici, oisiveté intellectuelle ou labeurs utiles, cultiver la terre ou la pensée, son jardin ou les arts. C'est un lieu entouré d'une si généreuse nature et si fier avec raison de quelques souvenirs historiques !

— Comment ! dis-je, aurait-on fait de l'histoire dans ce hameau ?

— Depuis l'aumônier Gaillard jusqu'à M. de Chateaubriand, jusqu'au général Exelmans.

— Ces huit maisons auraient chacune leurs annales ?

— Et pourquoi pas quelques-unes ?

— Celle-ci, par exemple, la plus modeste de toutes, et qui, coiffée d'un petit belvédère, a l'air assez libéral d'un champignon, son chapeau sur la tête ?

— Elle fut bâtie durant la Révolution par un pauvre prêtre. Il y trouva longtemps la sécurité et l'oubli. Il avait, comme tant d'autres, espéré que les courtisans de Louis XVI, ses amis peut-être, ses frères du moins, arracheraient la victime à son sort, ne fût-ce que sur le chemin de l'échafaud. Mais, enfin, le 21 janvier arriva ; et, au point du jour, n'ayant plus gardé de confiance qu'en Dieu seul, il alla se prosterner devant l'autel alors dévasté de la petite église de Sceaux. Le commandant de la garde nationale l'aperçut.

» — Que venez-vous faire ici, malheureux? lui dit-il.

» — Prier Dieu pour votre roi, que vous assassinez.

» — Ce vieillard est un fou, dit bien vite le commandant à ceux qui survenaient. Je m'étonne qu'on l'ait laissé sortir de la maison de santé où je le sais détenu. Que quatre fusiliers le reconduisent et l'enferment chez lui.

» Sans ce généreux mensonge, c'en était fait de l'abbé de Lanoue.

— J'espère qu'on eût respecté son fanatisme!

— Ce que je dis est si vraisemblable, monsieur, qu'à peu de temps de là, et à peu de distance du même lieu, un philosophe fut moins heureux que le prêtre.

— Quel était-il, ce philosophe?

— Un savant sceptique, un marquis à idées progressives, un assidu visiteur de l'habitation que voilà à gauche, laquelle appartenait alors à M. Lenoir-Laroche. Le proscrit méritait bien de partager le sort de Bailly et des Girondins ses collègues : c'était un de ces républicains défenseurs de toute justice et de toute humanité, qui préfèreront à jamais le rôle de victime à celui d'assassin. Après le 31 mai, il essaya de se cacher dans les carrières de Montrouge. On dit que, toute hospitalité lui ayant été refusée par un habitant de Clamart, son confrère à l'Académie, il avait

résolu de se traîner jusqu'ici. Et certes, il était bien inspiré. Lenoir-Laroche était un si honnête homme, qu'il ne put jamais rester que vingt jours ministre. La maison qui eût servi d'asile au banni, n'était pas alors tout ce qu'en a fait l'habileté d'un digne héritier du génie paysagiste qui créa les parcs d'Ermenonville. Voyez d'ici comme les mouvements de ses terrains nouveaux se sont, à force de bon goût, disciplinés aux dispositions de la nature. Vous aimerez, sous des festons de lierre, cette colonnade en bois grume. Tout cet ensemble d'architecture agreste, prairies, grands arbres et fleurs, vous rappellera les grâces mêlées de la Suisse et de l'Angleterre. C'est là qu'en 1803 mourut LE PHILOSOPHE INCONNU, Saint-Martin le spiritualiste, précurseur sans ambition de vos Platons de la chambre des pairs.

» Mais le proscrit, dans son court voyage, avait été contraint de s'arrêter sur la route. Depuis deux jours sans nourriture, il entra dans une auberge à la nuit tombante, et, pendant qu'on lui préparait quelques aliments, il tira de sa poche un mince volume : c'était l'*Horace* de Brindley. Ses hôtes conçurent des soupçons malgré le déguisement du voyageur. On crut s'apercevoir que le livre était écrit dans une langue étrangère. Suspect et interrogé, l'inconnu s'embarrassa dans ses réponses et fut traîné immédiatement dans l'humide prison d'un village. Ce village, à demi-

lieue du nôtre, s'appelait alors *Bourg-Libre*, comme on disait du plus voisin Sceaux-*l'Unité*, et Chatenay-*la-Montagne* de celui où, pour se mettre en quelque renom de civisme, le vieux maréchal de Ségur conduisait lui-même la charrue à travers ses grands jardins.

» Le prisonnier devait être emmené au point du jour au tribunal révolutionnaire; mais, résigné depuis longtemps à subir les conséquences de son caractère, il avait avec lui un compagnon sûr : c'était ce terrible extrait de la noix vomique, appelé *strychnine*, poison enfermé dans le chaton d'une bague d'argent, par l'amitié de Cabanis.

» Quand, le matin, on pénétra dans son cachot, il n'y restait qu'un immobile cadavre.

— Oui, dis-je, et *Horace* était ouvert au passage où le noble trépas de Caton est vanté. Ce proscrit avait été l'élève de d'Alembert et de Clairault. Il laissait pour l'honneur de sa mémoire de nombreux articles à l'Encyclopédie, et un livre intitulé : *Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

» Un agent municipal de Bourg-la-Reine, qui par hasard savait lire, se saisit de l'exemplaire d'*Horace*, et parvint à découvrir sur le *verso* du frontispice ce peu de mots qu'on avait essayé d'effacer : *Ex libris J.-M. Condorcet.*

» L'homme qui m'a conté, comme à vous, cette

histoire, est un habitant du voisinage. Il a vu de ses yeux le déplorable spectacle; et lui-même, pour un court épisode de sa propre vie, mériterait peut-être de trouver place dans vos souvenirs de localité.

» Lorsqu'on commença dans votre commune la vente des biens nationaux, le cimetière de Sceaux y fut compris. Là étaient les restes de plusieurs membres de la famille de Penthièvre : un comte d'Eu, par exemple, un prince de Dombes, et quelques femmes. A leurs côtés reposaient des amis, des serviteurs ou officiers fidèles, et entre autres le chevalier de Florian. Ce lieu pouvait être livré à une destination profane. M. M..., aussi pauvre qu'il était pieux et reconnaissant d'un service autrefois rendu, sacrifia une moitié de son patrimoine pour conserver cette enceinte aux héritiers naturels de la maison de Penthièvre : la maison d'Orléans. De 94 à 1815, M. M... vécut à peu près dans la misère pour garder cet héritage à des exilés. Il n'eut, pendant ce long intervalle de temps, qu'une seule occasion d'ouvrir à la piété d'un voyageur ce cimetière qu'il avait décoré simplement de gazon et de peupliers.

» Le promeneur mélancolique était Mercier, Sébastien Mercier de l'Institut, auteur du *Tableau de Paris,* écrivain plus anciennement et beaucoup plus éloquemment romantique que tout autre. Mercier s'était étonné d'apprendre que là, sans une pierre et un nom

qui fit respecter sa mémoire, gisait l'auteur de *Gonsalve, Numa, Bliombéris*, et tant d'autres ouvrages qui ont enchanté l'enfance de deux générations pour le moins. Il reconnut la place de Florian, et ne voulut s'éloigner qu'après avoir fit accepter tout l'argent qu'il possédait pour qu'on la décorât d'un monument modeste.

» A la Restauration, l'honnte conservateur se hâta d'offrir son enclos au chef e la branche dernière des Bourbons. Mais, déjà gogé de richesses et sûr des prochaines indemnités, quelqu'un répondit qu'il ne pouvait faire cette dépens.

» — Eh bien, répliqua M M..., que Son Altesse royale fasse enlever du moin ces vénérables restes pour les réunir dans un caveu de famille.

» — Ils sont bien là, dit l'émigré, qu'ils y restent.

» Il n'y a de beau, monsiar, je vous le dis, et de consolant, poursuivit l'artise, que le spectacle des champs. Il n'y a de sympatiquement en harmonie avec le cœur, que les objes qu'ils osent appeler la nature morte. Comprenez, sil se peut, au premier aspect de mon village, tout c qu'il enferme de trésors pittoresques. L'été, de largs rayons de soleil, échappés entre les nuées brillanes qne forment les pitons de nos bois, tombent surla cime des ormes et des peupliers, illuminent le valon, glissent du chaume sur l'ardoise, de la collin à la prairie, et viennent

réaliser pour nous ces piquants aspects affectionnés spécialement par les pinceaux de Ruisdael. Vers l'automne, c'est une autre magie. Alors, il s'interpose entre les points diversement reculés de la perspective, des vapeurs bleues, transparentes et mobiles, qui en séparent les plans et en établissent les rapports avec plus de prestige. Le violet, la pourpre et l'orangé se mêlent à des verdures sévères ; tel clocher forme, d'ici, un heureux repoussoir, et tel coteau se détache sur un fond de nuages qui passent successivement des tons gris au ton lilas et aux teintes pourprées. Nos arbres, au front chauve, ou, comme on dit, couronnés, attirent la première corneille qui vient prophétiser l'hiver. Le fruit qui tombe, sans interrompre votre rêverie, vous donne à la fois un sentiment de mélancolie et de durée ; car nous nous sentons plus vieux que le printemps et plus jeune que l'automne. C'est là un secret de notre sympathie pour la saison qui précède l'hiver. L'hiver ! autre sujet d'admirer, autres mystérieux plaisirs. D'abord, les oisifs ont déserté votre monde et le hameau vous appartient. Connaissez-vous le spectacle imposant de novembre ? soit la lune réfléchie dans les eaux débordées, soit les linceuls de la neige, soit ces jours de cristal où les frimas ont durci et confondu tous les sols, effacé la borne de tous les héritages et jusqu'à la trace des eaux pétrifiées ? Venez voir dans nos bois étinceler les dia-

mants du givre, entendre la majestueuse colère de l'équinoxe à travers les champs dépouillés. A la ville, tout est uniforme et prévu ; l'hiver est un long ennui : c'est l'agonie de l'année. La ville, sous la bise ou la neige ou la pluie, est fastidieusement boueuse et triste. Ici, les aspects varient incessamment ; un rayon de soleil est une fète. Les événements ne sont plus misérablement dans les hommes, mais dans les choses, ils ressortent de la nature. « Quel temps fait-il ? » est une émotion du réveil, un fait plus intéressant à connaître que les conjectures de vos gazettes. Et puis la revue de votre domaine après une nuit d'orage, votre pauvre jardin qui sommeille, et qui peut-être va s'émouvoir demain. Dans les bois, que vous croyiez déshérités de toute végétation, le lierre fait verdoyer ses colonnes, le sol s'émaille de mousses variées, l'ajonc s'élance entouré d'épines : il écarte les glaçons pour fleurir, comme la pensée d'une autre vie écarte les chagrins de ce monde. Enfin, admirez sur vos têtes une végétation aérienne et pleine de mystère, un parasite encore inexpliqué : c'est le gui druidique avec ses fruits sans fleurs, ses fruits qui composent un bouquet, bouquet divisé par trois perles aussi transparentes et blanches que celles des sultanes. A votre retour, la veillée, le charme des lectures, le récit des antiques histoires. C'est l'heure où le petit fagot devient le soleil du foyer, le pauvre grillon le rossignol

des nuits d'hiver. Écoutez la bise qui parle à votre porte de mélancolie et de sommeil.

» Pour moi, je ne descends guère cette colline, j'aperçois rarement de loin cette humble retraite, sans me demander comme il se fait que tant de bonheur se puisse enfermer là ; car vous passeriez sans le voir à côté de ce hameau, qui doit ressembler à celui où Pétrarque acheva de si heureux jours. C'était, je crois, dans les monts Euganéens. N'est-ce pas de là qu'il écrivait à un ami :

« Vous me demandez ce que je fais ? Je suis homme
» et je travaille. A quoi je pense ? Au repos. Ce que
» j'espère le moins en ce monde ? Le repos. Où je
» tends ? A la mort. Dans quel sentiment ? Sans l'ap-
» peler ni la craindre. »

» Mais voici là-bas un manoir qui semble étonner vos yeux. La porte neuve est en ogive ; le plâtre d'hier imite les meurtrières et les créneaux du XVIe siècle ; il s'enveloppe d'arbres exotiques ; il est placé comme à l'écart au milieu même de la solitude : c'est la maison de Chateaubriand. Vers 1807, M. de Chateaubriand découvrit, pour ainsi dire, cette terre, révélée seulement avant lui à deux hommes de talent que la mort seule pouvait séparer : l'un était le spirituel chimiste qui eut l'entreprise impériale d'embaumer les sénateurs, l'autre est ce député de Paris dont vous parle-

ront longtemps, j'espère, la reconnaissance et la tribune nationales : Eusèbe Salverte.

» C'est sous ce toit si récemment gothique qu'ont été composés *les Martyrs*. Lorsque l'auteur vint, cherchant une Thébaïde et adoptant celle-ci avec enthousiasme, il arrivait de l'Orient : c'était le voyageur de l'Égypte et de la Grèce, le pèlerin de Jérusalem et de Constantinople, et aussi l'exilé des anciens jours aux rives du Meschacebé. Ce lieu renferma toutes les richesses de cette imagination, toute la poésie de ces souvenirs. Cette enceinte pouvait lui rappeler encore quelques clairières de l'Abruzze, ou quelques coins cénobitiques de la Vallombreuse.

» Là, son temps se partagea entre deux passions. Il avait un parc et un poëme à créer. Là s'envolèrent les deux années les plus laborieuses et, partant, les plus douces de sa vie. Il animait à la fois les personnages de sa création et le paysage dont il voulait vivre entouré. Là, il mit à contribution, pour orner sa demeure, le Liban et l'Alhambra ; il fit venir des arbustes et des fenêtres des lieux mêmes où il avait été chercher des comparaisons et des images. Pendant qu'on restaurait la principale demeure, retiré dans une chapelle étroite consacrée aujourd'hui sous le nom de *Tour de Velléda*, il resta deux hivers séparé du monde. On m'a dit qu'il commençait à six heures sa double journée de poëte et de jardinier. Il quittait

l'étude pour aller tenir de ses mains le jeune cèdre dans la place qu'il avait fait ouvrir; et, après avoir exactement, autour des racines, appuyé la terre avec son sabot de paysan, il revenait ranimer son âtre, et reprendre cette plume qui donnait la vie à Eudore et la grâce à Cymodocée. Quelquefois, bravant la colère de décembre, l'opération s'accomplissait sous un parapluie. C'était Le Nôtre, Ovide et Robinson.

» Le poëme et le jardin sont deux chefs-d'œuvre. L'auteur pensait peut-être ne jamais quitter la retraite qu'il avait décorée lui-même, et mourir sous les arbres qu'il avait plantés. Ses arbres ! dans une sollicitude presque maternelle, il les faisait attacher à de hauts tuteurs par des cordages de jonc, tant il craignait pour eux l'effort des vents, tant les racines étrangères hésitent à reprendre la vie dans nos chemins glacés. Mais l'imagination du poëte trompa les calculs du propriétaire. Et, d'ailleurs, l'ermitage et le livre achevés, les critiques et les ronces allaient venir, il fallait bien porter sa fantaisie ailleurs. Il s'éloigna. Mathieu de Montmorency, et après lui sa gracieuse fille, furent des successeurs dignes des soins qui avaient immortalisé ce désert. Mais comment, ministre du roi et pair de France, rédacteur en chef du *Moniteur de Gand*, trop longtemps collègue de M. de Villèle, et enfin ambassadeur, ne pas profiter des faveurs que la fortune replaçait dans vos mains pour

reconquérir ce domaine? Vous l'eussiez dû, ne fût-ce que pour y recueillir, en 1824, une honorable disgrâce. Un de nos amis le conseilla avec une franchise et un dévouement qui méritaient un meilleur succès :

Fils du ciel, inhabile aux crimes de la terre,
Viens, reviens habiter ton hameau solitaire :
Assez, dans les ennuis d'un trop stérile honneur,
Ton nom s'est obscurci du nom de « monseigneur ».
. . . .

» Vœux perdus! Il n'est resté de Chateaubriand, ici, qu'un héritage commun à toute la France : son nom. Ce nom aurait dû nous protéger en toute occurrence; comme celui de Pindare à Thèbes, ou du Tasse à Sorrente, être notre égide contre toute invasion ennemie. Il n'en fut pas ainsi, pour le triomphe des muses françaises : il fallut que le général Exelmans battît une bonne et dernière fois les Alliés, là, sous les pommiers de Velisy, pour leur inspirer quelque retenue dans l'occupation de ce point militaire. Il fallut la présence et le désintéressement du bibliophile à qui appartient le château formant l'aile droite de notre position. Expérience de la guerre et habileté diplomatique, tous ses avantages lui furent utiles pour apaiser à la fois la rapacité étrangère et la valeur même de nos paysans. En voici un, par exemple, qui passe là-bas au bout de la voie Verte, qui s'était déjà

retranché derrière cette haie pour culbuter toute la Sainte-Alliance.

» Depuis 1815, notre vallée est du moins demeurée en paix. C'est le premier des biens d'un village. Oh! qu'on le défende contre l'envahissement de l'aristocratie métallique, l'importance, la trivalité, le fléau de la mode et le bruit. Notre recueillement ami des arts, maintenons-le contre la conquête des parvenus qui viendraient demain changer le caractère de ce hameau, trouver trop étroits nos chemins de violettes et de marguerites, labourer, pour deux carosses, ce terrain solidifié par les gazons. Nos sentiers suffisent aux travaux de l'agriculteur : faut-il rogner la terre du pauvre pour laisser passer l'ennui en calèche? Défendez-nous des importuns, des campagnards du dimanche, niais bénévoles qui s'en viennent tomber dans votre solitude comme un hanneton dans une jatte de lait. Ceux-là ont l'esprit jovial et remuant. Ils savent, pour vivifier un désert, corner dans les bois, torturer nos échos, ameuter les croquants à coups de pétards qui font envoler les fauvettes. Ils vont vous proposer de vous divertir par souscription, soit à voir casser la tête d'une oie, soit des jambes de paysan enveloppées dans un sac, soit tout autre délassement ingénieux. Eh! propriétaires d'un jour, le patriarcal repos de ce coin de terre est-il le vôtre? ce silence vous appartient-il? Ce village est avant vous aux laborieuses

familles qui le cultivent et à ceux qui l'ont défendu dans l'invasion contre l'incendie et le pillage. Loin de nous la joie qui vocifère, et le turbulent ennui de tout ce qui cherche la vie hors de soi. Il y a Romainville et Pantin pour vos vocations pastorales. Ne punissez pas ce hameau d'avoir autrefois reçu Chateaubriand, comme on a flétri et vulgarisé l'exil où Rousseau se sauvait à Montmorency. Innocent ermitage! pour un jour d'illustration, que d'étranges pèlerins, d'orgies bruyantes et d'ignobles plaisirs! Il semble que, là où l'homme de génie pose le pied, il y a émulation des sots pour en effacer la trace.

» Mais la nuit tombe; il est temps qu'avant d'abandonner ce panorama champêtre, j'attire vos yeux sur un dernier objet de réflexion. Voyez cette maison de jardinier : elle vous demande un souvenir, un tribut et peut-être une larme. C'est là que, la veille encore de sa fin, dormait ce combattant de juillet dont le cénotaphe décore le royal Carrousel.

— Georges Farcy?

— C'était, je vous assure, un jeune homme assez faible et valétudinaire. Habituellement, il était pâle et d'une grande douceur de caractère. Il cachait son génie et son courage sous un air bien bon enfant.

» A sa taille mince, à des favoris d'un blond vif, on l'eût pris pour un Écossais. Depuis six mois, il habitait ce village, où il préparait son avenir. Le matin

du 29, il s'était réveillé au milieu des fleurs de ce petit enclos. Étonné d'être seul ici, frappé du bruit des cloches de Paris, il accourut pour mourir. Il n'y avait pas une heure qu'il avait franchi la barrière, quand le dernier coup tiré par les Suisses l'atteignit au coin de la rue de Chartres. Frappé à un demi-pouce au-dessus de l'aorte, il fut porté dans la maison prochaine. Là, il écrivit encore, au crayon, le nom d'un ami, et, quand cet ami arriva, le jeune homme était mort. Dans un cadavre abandonné, mal recouvert d'une toile sale, dont l'aspect indiquait une mort laide, sans consolation, sans espoir, sans main pressée, sans regard qui console, on reconnut un étudiant de haute espérance et un des plus généreux rédacteurs de l'ancien *Globe*.

» S'il fut informé du triomphe de sa cause, il ne regretta, monsieur, ni son existence à peine commencée, ni ses rêves, ni sa maison nouvelle où monte ce grand rosier du Bengale qui la couvre encore presque tout entière.

— Oh! oui, dis-je; mourir en un pareil jour, se dévouer pour tous, venir, ignoré, dans le temple et sacrifier sur l'autel de la patrie un cœur de vingt ans, quelle moisson d'orgueil pur cette âme dut emporter au ciel! J'ai vu aussi les amis qui le regrettent, je connais le foyer où il était attendu, je comprends la puissance et la grâce de cette Hortense qui l'eût payé de retour... Mais mourir libre, laisser aux autres la

liberté! Que Dieu nous pardonne si l'émotion que nous causa cette perte ne vint pas uniquement d'abord du sentiment de la pitié. Sa gloire était plus désirable que le bonheur, sa mort plus belle que sa maîtresse. Aujourd'hui, oserions-nous lui raconter l'histoire qu'il a vue commencer sous d'autres auspices? oserions-nous avouer à cette ombre que les élus du peuple ne représentent plus la patrie; que la France, abandonnant la Pologne, courbe un front plus humilié que jamais devant les rois? Il nous demanderait compte du sacrifice de son avenir.

— Ah! faut-il, termina mon guide avec un sourire plein de larmes, qu'il n'ait pas vu mûrir la modeste récolte de 1830, lui qui avait si soigneusement ôté les feuilles de ses raisins pour les laisser dorer au soleil! Nous avons vu ses fenêtres rester longtemps fermées, un facteur apporter ses lettres venues d'Alger et même de Paris, écrites longtemps après sa dernière heure. C'était là une poignante amertume. Oui, monsieur, oui, son dévouement paraît aujourd'hui une duperie, je le conçois; et cette mort qu'on a enviée, il faut qu'on la pleure.

V

JOSÉPHINE-CLAIRE

La pauvre enfant! l'avez-vous vue, avec son regard qui cache un secret politique, de longs cheveux blonds, un pâle visage, et, malgré ses grâces de cinq ans, le singulier ennui qui domine déjà toute l'expression de son maintien?

Que voulez-vous! c'est un phénomène. Et le sentiment de l'ennui s'empreint sur tout ce que l'admiration du vulgaire vient toucher; que le héros soit un être qui respire, ou un immobile monument. Voyez Saint-Pierre de Rome : il est triste comme l'était Byron; et Byron, au milieu du désert des hommes, s'ennuyait comme une pyramide d'Égypte.

Le phénomène que j'ai vu hier ne se produit point devant la foule pour quelque argent, comme la verve désintéressée de nos poëtes de théâtre, ou le talent de nos hommes politiques, toujours prêts à sauver la patrie après leurs portefeuilles, ou enfin l'industrie

de quelques collaborateurs de *Magazines*, alongeant en cent cinquante pages in-8° la moitié d'une idée empruntée ailleurs.

Joséphine porte écrit dans la cornée transparente de chacun de ses yeux bleus, et circulairement dessinés comme l'exergue d'une monnaie française, des mots qu'une autre Joséphine portait dans son cœur de reine : Napoléon empereur.

Sur le doux émail de ses yeux d'enfant la terrible sentence éclate en caractères blancs durant le jour. A la clarté des flambeaux, les lettres se dorent.

On ne vous racontera pas ce que vous avez pu savoir ailleurs touchant la fille d'un pauvre soldat de Saulne, en Lorraine ; et la persécution qu'elle a subie par les autorités de l'ancienne police royale, et les secrètes visites que lui rendaient en 1829 de fort grandes dames, et les ducs de Raguse, de Dalmatie, de Trévise et de Bassano. M. Franchet l'obligea charitablement à chercher fortune loin d'un pays où un seul de ses regards faisait pâlir la légitimité.

Les gazettes britanniques vous ont appris aussi quel accueil reçut à Londres la petite fille : des bonbons, des guinées, des gageures, des parodies sur le théâtre de Drury-Lane. Puis M. Hamlet, premier bijoutier du roi, la veut acheter cinquante mille livres sterling ; puis le général Mina, réfugié comme elle, lui baise la main, et dit :

— Mon enfant, tu seras heureuse avec le nom que tu portes.

Enfin une reine, une reine errante, doña Maria da Gloria, s'entretint avec elle *gaiement;* c'est la remarque du *Morning Chronicle*, essentiellement gai de sa nature. Le duc de Reichstadt traversa, dit-on, en secret la mer pour voir une fille qui porte écrit dans ses yeux la gloire de son père! Si lui-même, le grand et superstitieux capitaine, avait vu ce caprice de la nature, quelle fortune attendait l'enfant!

Mais, au lieu de ces vaines conjectures, ce qu'on voudrait vous faire comprendre ici, un malheur sur lequel on voudrait éveiller votre sympathie, c'est la fatalité qui a marqué cette créature : elle est vouée à l'admiration sur la terre. C'est là une profonde disgrâce ; c'est l'énormité d'une peine infligée pour une faute qu'elle n'a point commise. Devant quelle justice a-t-elle pu mériter un pareil châtiment! Voilà qu'au premier jour de sa naissance elle atteint le but que mille vanités malheureuses chercheront toujours. La célébrité lui est venue malgré elle, comme tant d'autres la prétendent conquérir malgré nous.

Ce ne peut être la mère de Joséphine que poursuit la colère de Dieu par ce glorieux stigmate; car cette mère, loin d'être coupable, n'imprima cet étrange caractère à son fruit que par l'extatique influence d'un bon sentiment : l'amour fraternel. Son jeune frère

partait pour l'armée. Il lui donna une pièce d'un franc nouvellement frappée ; et, lorsque, deux ans après, étant grosse de six semaines, il fallut, dans un moment d'indigente nécessité, se séparer d'une si chère relique, elle la contempla longtemps et ardemment avec des larmes. Voilà le secret de la mère.

Mais Joséphine, devenue presque une divinité pour des populations qu'anime un bizarre fanatisme ; Joséphine, qui serait brûlée demain à Lisbonne comme sorcière, ou qu'on y adorerait si les lettres qui vivent en elle venaient à composer les noms de Dominique ou de Loyola, pressentez-vous quel sera son sort en grandissant? En vain l'enfant deviendra jeune fille, et la jeune fille femme, quel bonheur peut s'établir pour le prodige? D'abord, le premier de tous les biens du monde, sa liberté, est perdue. La curiosité de tous conspire à la lui ravir. Il faudra, quelque attrait qui puisse jamais s'attacher à sa personne, et, malgré la grâce naturelle de son âge et de son sexe, il faudra qu'elle traîne partout son existence de drapeau, sa condition de monstre. Qui sait même si la dernière ressource contre l'ennui, le refuge et l'abri de tous les malheurs de l'humanité, l'arrachera au puéril et fatigant empressement des hommes? On va peut-être spéculer sur sa mort. Déjà quelque effort de la science d'un vieux chimiste convoite peut-être l'enfant comme une proie, et s'est promis de conserver les yeux du

miracle dans l'alcool. Son panthéon sera peut-être un musée d'histoire naturelle, et son tombeau un bocal; un bocal devant lequel vingt siècles badauds viendront tendre le cou et s'ébahir, comme vous le voyez faire au XIXe siècle devant les vitraux de Martinet ou d'Aubert.

On perd son ombre comme Pierre Schlemil, son reflet comme un héros d'Hoffmann, son nom comme le Vénitien Corsini, dont le poétique malheur a été tracé avec tant d'énergie et de grâce; mais qu'y a-t-il là qui soit comparable au désespoir réel d'être suivi en tous lieux d'une parole flamboyante, d'une inscription arrachée à l'histoire? Et cependant, cet intarissable sujet de questions oiseuses, de curiosités stupides et d'obsessions académiques, il te faudra, jeune fille, le conserver comme la prunelle de tes yeux.

« Napoléon empereur! » voilà donc ce que ce regard répondra sans cesse aux questions que lui adresseront tous les sentiments humains. Point de mystère, point de recueillement à espérer dans ces yeux. Ces yeux, comme tel monotone refrain qui s'applique quelquefois si mal aux couplets variés de la même chanson, ne répondront qu'une seule chose à toutes les interrogations mobiles faites par les existences qui viendront toucher la sienne. On lui demandera de s'intéresser à la liberté du pays; elle répondra : « Napoléon empereur! » des larmes pour la destinée de Pichegru,

ou pour la jeune mort du royal martyr des fossés de Vincennes : « Napoléon empereur ! » Elle opposera aux agitations de la vie la froideur d'une médaille ; hélas ! et aux aveux de l'amour une déclaration impériale.

Plaignez-la surtout, vous, Juliette, qui savez tout ce qu'il y a de consolations contre les disgrâces de la vie à pleurer devant un miroir. Car elle aura en horreur cet ami nécessaire de toutes les femmes et leur courtisan ; ce confident à qui vous adressez de si doux regards, à qui vous demandez des conseils, contre qui vous vous exercez fatalement à séduire, et devant qui, enfin, vous êtes si heureuse d'être vous-même ! Ce que vous avez craint si souvent, je veux dire que quelque rivalité ne vous arrachât les yeux, ne lui paraîtrait pas même un malheur. Elle est peut-être destinée à réduire le plus romantique de ses futurs admirateurs à ne comprendre l'amour que comme les classiques : Cupidon avec un bandeau.

Ainsi, enfant grave, ou vieillissante, elle sera la même ! c'est une contradiction de sa nature de femme, c'est un démenti que le Créateur s'est donné à lui-même, c'est une désespérante anomalie dans la chaîne des êtres. Elle seule est condamnée à l'impression qu'elle aura produite une fois. La figure humaine se débarrasse de la tristesse ou de la joie, le hêtre se dépouille des serments qu'on a gravés sous son écorce ;

et Joséphine, entre tous les êtres qui végètent, est condamnée à voir se pétrifier l'idée qu'elle aura spontanément fait naître. Encore, si elle avait la ressource des larmes pour voiler quelquefois cette infortune! Mais, à travers les larmes, les lettres sont visibles; et, si même quelque chose de plus merveilleux pouvait frapper dans ce phénomène, ce serait au moment où l'enfant pleure, la lucidité plus vive encore de la miraculeuse inscription.

Le poëte Monti raconte que les anges du soir, traversant les airs au-dessus de la sainte montagne, aperçurent le cadavre de Judas qui se balançait au rameau redressé de l'olivier où il s'était pendu. Celui d'entre eux qui représentait la justice du ciel trempa son doigt dans le sang du Dieu crucifié, et traça sur le front du maudit une sentence. Jetée à l'enfer, cette ombre épouvanta de son aspect toute la race perdue. On la fuyait. Judas, lui-même, cherchait les plus épaisses ténèbres, plongeait son front sur les roseaux du fleuve infernal; mais une sentence de Dieu est immortelle; et plus il voulait l'effacer, plus ses ongles sanglants faisaient rayonner la sentence.

Ainsi l'innocence est punie comme le crime! L'Académie des inscriptions va venir! et vous verrez qu'à force de torturer la patience de l'enfant et de nettoyer ses savantes lunettes, elle finira par déchiffrer, épeler, et peut-être traduire ce qui illumine tout le monde au

premier coup d'œil. Depuis la mort de Champollion, MM. R... et Z... ont enfin une chance pour deviner un hiéroglyphe, en se cotisant.

Mais cette gloire, objet d'ennui, prétexte de visites, elle ne restera pas moins un fardeau à supporter pour la frêle créature : une créature d'exception ; admirée, jamais aimée! Peut-être même n'aura-t-elle ni envieux ni ennemis, dédommagement si nécessaire de la gloire, compensation de cette infirmité dont ni moi ni le vainqueur de Benjamin Constant à l'Académie n'aurons jamais à nous faire guérir.

L'empressement si banal qui substitue un engouement pour l'individu à une admiration des choses, qui vous fait préférer l'ouvrier à l'œuvre, courir presque aussi vite à la fenêtre pour voir passer ou l'artiste ou le singe, le maréchal de France ou le chameau, Byron était humilié si profondément d'en être l'objet, qu'en maintes circonstances il immola sa vanité sur un autre point au soupçon d'être pris pour un phénomène. Vous vous souvenez qu'un jour il assistait aux courses de New-Market : un enfant du peuple vint lui offrir une chaise, en le saluant par son nom.

— Vous voyez! dit Schelley, vous êtes déjà célèbre, et tous les enfants vous connaissent.

— Oui, répondit l'illustre boiteux, ils me connaissent parce que je suis infirme.

VI

SUR LES OUVRAGES INÉDITS

D'ANDRE CHÉNIER

Quelques personnes se rappellent peut-être quel fut, en 1819, le premier éditeur des poésies d'André Chénier. Le soin qui me fut confié de cette publication sera mon meilleur titre littéraire. Je ne me croirai jamais, si j'ai apporté un dévouement presque fraternel à remplir ce devoir, étranger tout à fait au mouvement d'une école poétique dont Chénier est le régénérateur. A voir les progrès que son exemple a fait faire, j'ai senti quelquefois un grand plaisir à l'entendre louer; orgueilleux comme ce marguillier qui avait sonné le beau sermon d'un prince de son église.

Lorsqu'il y a plus de douze ans ces poésies furent imprimées pour la première fois, il arriva ce qui était arrivé sans doute à beaucoup d'éditeurs. On n'a, pour présenter un premier travail au public, que des renseignements assez imparfaits ; puis les renseignements surabondent dès que le livre a vu le jour. Ce sera longtemps l'histoire de ce fameux siége dont je ne sais plus quel abbé de cour a fait, pour les successeurs de Salluste, une mésaventure proverbiale.

Ce n'est pas que, depuis ce long temps, nous ayons recueilli sur la vie intime du poëte aucune de ces révélations précieuses dont les âmes artistes sont si avides ; car, pour avoir été quelques mois avant vous, mais vingt-six ans après sa mort, dans la confidence de quelques papiers muets, nous ne pouvons mieux connaître cette partie de l'existence de l'homme qui ne laisse point de traces matérielles. Mais ce que nous savons aujourd'hui de plus, ce sont quelques faits positifs, et, par exemple, ceux-ci : André Chénier, peu de jours avant d'avoir été jeté dans les prisons de Saint-Lazare, avait classé ses manuscrits en trois portefeuilles, et les avait numérotés de sa main. Le premier contenait ceux de ses ouvrages qu'il jugeait terminés, du moins selon la portée de son talent ; et, dans son respect pour le public, il ne destinait que ceux-là à une prochaine publication. Le portefeuille n° 2 enfermait des ébauches très-avancées, lesquelles

pourtant paraissaient à l'auteur manquer des profits d'une méditation plus longue, d'un plus assidu travail, ou de quelque inspiration fortuite d'une de ces matinées qui viennent illuminer votre esprit. Ce que la vie est à l'argile, le poëte l'attendait encore de l'approbation d'un ami sans complaisance, ou de cette émulation plus mystérieuse qu'il avait coutume de puiser dans le sourire de Fanny ou de Néère. Enfin, le dernier portefeuille n'était qu'un recueil d'esquisses indécises et de vagues projets. C'est celui-là, et celui-là seul qui a été conservé, et que le public connaît.

Les deux autres, que sont-ils devenus? Cette question a trop d'intérêt pour n'être pas naturellement faite par nos lecteurs; nous souhaitons qu'elle soit résolue pour quelqu'un d'eux d'une manière plus heureuse qu'elle ne l'a été pour nous jusqu'ici. Cette sorte d'enquête publique, nous l'avons commencée dans la *Revue de Paris*. On dira peut-être que les éditions successives des poésies connues étaient une occasion de révéler ces détails, ne fût-ce que pour protester ainsi contre la sévérité de certains Aristarques, reprochant à Chénier l'impropriété de quelques termes et la hardiesse peu châtiée de quelques tours; mais ces éditions, entreprises dans un intérêt de commerce, se copiant les unes les autres, et apparaissant à l'improviste, ont fait échouer jusqu'ici cette volonté d'une réparation légitime.

Les manuscrits qui, en 1819, nous furent confiés par les libraires, étaient dans un désordre à confirmer pleinement ces faits. Nous pourrions attester, sur l'incohérence des matières et sur ce que chacun des morceaux présentait d'incomplet, des autorités qui se disent aujourd'hui imposantes. Si on veut savoir par quels événements les écrits du poëte ont été livrés à l'impression pour la première fois, qu'on nous pardonne quelques détails dont l'intérêt excusera peut-être le prosaïsme. Il nous fut dit par les libraires Baudouin qu'après avoir récemment publié en trois volumes le théâtre de Marie-Joseph Chénier, on leur avait, par convenance et comme assortiment de magasin, proposé d'acheter un volume *de vers* composés par un frère inconnu. Dès qu'on nous eût prié de parcourir les papiers de toute forme qui composaient cette acquisition, acquisition jugée hasardeuse, bien qu'elle eût été faite pour une modique somme dont aucun journal n'avait exagéré le taux, nous reconnûmes combien il serait difficile d'y rien réunir de complet. Le peu d'ouvrages même de ce jeune ami de M. de Chateaubriand, dont les titres seuls s'étaient conservés dans les notes du *Génie du Christianisme*, dans le *Mercure de France* ou dans le *Journal de Paris* auquel André Chénier avait confié plusieurs articles, ne se retrouvaient plus dans ce misérable dossier. Ainsi nulle trace de son poëme sur *l'Art d'aimer*, d'un

autre intitulé *Hermès*, d'un autre intitulé *Sazane*.

— Est-ce là tout ce que vous possédez, messieurs ?

— Tout.

— La famille n'a retenu aucun autre manuscrit ?

— M. Daunou, qui a fait l'office d'ami, d'exécuteur testamentaire, nous a appelés en présence des deux frères, MM. Sauveur et Constantin. Il a été apporté là deux liasses : une destinée à notre édition ; et l'autre, n'enfermant, a-t-on dit, que des brouillons indignes de voir le jour, a été mise dans la possession de M. Sauveur.

On conçoit toute ma sollicitude. J'allai chez le dépositaire, dans un religieux désir de rendre au poëte tout le reste d'honneurs que la mort ne lui avait pas ravis. D'abord on opposa, à la demande de consulter les papiers rejetés, les droits d'une propriété réservée, et l'on établit que, pour user des manuscrits nouveaux, MM. Baudouin devaient les acheter. Ce n'était pas le sentiment des libraires : ils prétendaient avoir le droit de publier leur édition le plus complétement possible. Mais, à travers la rivalité des intérêts, je fis comprendre aisément à un frère de Chénier que, désintéressé dans ces questions, je ne sollicitais une telle confidence que pour accomplir ce que je nommais mon devoir, et obtenir l'unique récompense que je voulusse de mon travail. Il se

rendit à des considérations ainsi liées à la gloire de son frère, et consentit enfin, non à se dessaisir des originaux, mais à me permettre de les lire avec lui. Plus tard, j'obtins de sa complaisance qu'il me donnerait, de sa main, une copie des morceaux qui nous avaient paru remarquables. Il y en avait plusieurs ; et on serait étonné d'apprendre aujourd'hui que ce fut là qu'ont été retrouvés l'élégie du *Jeune Malade*, l'ydille des *Deux Bergers*, et ces *Fragments* rassemblés à la fin du volume, que les connaisseurs nous ont su gré d'avoir recueillis, malgré le peu d'étendue des morceaux, et tout ce qu'il y avait d'inusité dans une pareille publication.

Dans l'ardeur de nos investigations, dans la crainte d'omettre une pièce utile, nous avions réuni copie de plus de notes, en prose, en vers, qu'il n'en a été employé ensuite. Je ne saurais, pour les raisons que je dirai tout à l'heure, me repentir de cette discrétion d'alors. C'est donc ainsi que sont demeurés dans mes mains les fragments qu'on va lire ; ils sont tous de l'écriture de M. Sauveur Chénier, et je les conserve à côté des autographes plus précieux encore qui servirent à la première édition, afin que, si jamais les portefeuilles n° 1 et n° 2 se retrouvent, l'identité des caractères puisse s'établir, après moi, par cette confrontation.

J'ai dit que j'étais tenté de m'absoudre de ma pre-

mière réserve : la réputation du poëte était toute à faire, et pouvait être compromise longtemps par tant d'imparfaites ébauches ; le volume paraissait énorme aux libraires, et je savais la critique de 1819 plus sensible aux défauts qu'aux qualités d'un ouvrage. Comme pour nous justifier aujourd'hui, la feuille le plus en crédit de cette époque m'accusa d'indulgence :

« Il est fâcheux que l'éditeur n'ait pas fait justice d'une grande moitié de ces essais ; il eût mieux servi les intérêts de *son* auteur, et il eût rendu le succès du livre moins problématique. »

Le public pense autrement, et on peut compter aujourd'hui qu'on ne suivra pas sans intérêt ces traces indécises où les pas de la poésie ne sont encore empreints qu'une fois. On aimera peut-être à étudier un langage où l'économie des mots et des signes atteste l'impérieuse hâte de l'improvisation. Ce sont les plus elliptiques indices de la pensée du poëte, l'argument de sa composition. Ici une précaution pour soulager sa mémoire, là une promesse qu'il se fait à lui-même d'exécuter sa pensée. Deux coups de se crayon annoncent quelquefois un tableau ; deux lignes incohérentes, une foule de sentiments et d'images. C'est ainsi, par exemple, que, pour l'intérêt de son art ou de son cœur, ce qui est une même chose en lui, Chénier se rend compte d'une impression

déjà ancienne. Nous trouvons sur une feuille volante ces mots :

« En me rappelant les beaux pays, les eaux, les fontaines, les sources de toute espèce que j'ai vus dans un âge où je ne savais guère voir, il m'est revenu un souvenir de mon enfance que je ne veux pas perdre. Je ne pouvais guère avoir que huit ans, ainsi il y a quinze ans (comme je suis devenu vieux !) qu'un jour de fête, on me mena monter une montagne. Il y avait beaucoup de peuple en dévotion. Dans la montagne, à côté du chemin à droite, il y avait une fontaine dans une espèce de voûte creusée dans le roc ; l'eau en était superbe et fraîche, et il y avait sous la petite voûte une ou deux madones. Autant que je puis croire, c'était près d'une ville nommée Limoux, au bas Languedoc. Après avoir marché longtemps, nous arrivâmes à une église bien fraîche, et dans laquelle je me souviens bien qu'il y avait un grand puits. Je ne m'informerai à personne de ce lieu-là, car j'aurai un grand plaisir à le retrouver, lorsque mes voyages me ramèneront dans ce pays. Si jamais j'ai, dans un pays qui me plaise, un asile à ma fantaisie, je veux y arranger, s'il est possible, une fontaine de la même manière, avec une statue aux nymphes, et imiter ces inscriptions antiques : *De fontibus sacris*, etc. »

Plus loin :

« Je suis en Italie, en Grèce... O terres favorables aux arts, aux vertus !... Beaux-arts..., de ceux qui vous aiment délicieux tourments! Seul au milieu d'un cercle nombreux, tantôt

De vivantes couleurs une toile enflammée

s'offre tout à coup à mon esprit :

Et ma main veut fixer ces rapides tableaux,
Et frémit et s'élance et vole à ses pinceaux.
Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraine;
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein;
Ou bien, dans mon oreille, un fils de Polymnie,
A qui Naple enseigna la sublime harmonie,
A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur,
Et son chant retentit dans le fond de mon cœur.

» Mais des choses bien plus importantes : je parcours le forum, le sénat ; j'y suis entouré d'ombres sublimes. J'entends la voix des Gracchus, etc., Cincinnatus, Caton, Brutus... Je vois les pays qu'ont habités Germanicus et sa femme... Thraséas, Soranus, Sénécion, Rusticus.

» En Grèce, tous les peuples différents, chacun avec son front, son visage, sa physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est conduit par

ses héros, qu'il faut nommer (comme l'énumération d'Homère). Périssent ceux qui traitent de préjugés l'admiration pour tous ces modèles antiques, et aussi ceux qui ne veulent point savoir que les grandes vertus, constantes et solides, ne sont qu'aux lieux où vit la liberté. *Hos utinam inter heroas tellus me prima tulisset !*

» Si j'avais vécu dans ces temps, je n'aurais point fait des *Art d'aimer*, des poésies molles, amoureuses; ma muse courtisane n'aurait point... J'aurais mené la vie d'un jeune Romain, au barreau, dans le sénat. J'aurais défendu la liberté, ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard?

» Mais, mes deux amis, mes compagnons, je ne veux point souhaiter un mode meilleur où vous ne seriez pas ! Plût au ciel que nous y eussions été ensemble. Nous aurions formé un triumvirat plus vertueux que celui... mais vivons comme ces grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il lui plaira, nous sommes trois contre elle. »

Ce que le poëte eût fait de verve, et avec une grâce qui n'appartient encore qu'à la Fontaine et à lui, c'est le naïf récit dont on va voir le projet à peine exposé pour lui seul :

» Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant... le caressent...

» — On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine?...

» — Oui, je l'aime, Pannychis... Elle est belle ; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi ce berceau en buissons de roses... Nous nous promenons sous cet ombrage... On ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... Et moi aussi, j'en ai fait une pour elle...

» — Eh bien, chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses...

» — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter...

» Il tend ses deux mains... on lui donne... et puis, d'une voix douce et claire, il se met à chanter :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes;
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier, je me suis mis auprès de mon chevreau,
Par Pollux et Minerve! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr,
Pour un beau scarabée étincelant d'azur ;
Il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin, j'ai trouvé parmi l'algue marine

Une vaste coquille aux brillantes couleurs;
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
Le chien de la maison est si doux! chaque soir,
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir;
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
Je guiderai les pas de ce coursier docile.

» ..... Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par-dessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former avec des buissons de myrte un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient et leur disent de s'en aller. On les embrasse... et, en s'en allant, la jeune Myrtho dit :

» — Heureux âge !... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... Une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure... C'est là que je vivais avec Clinias; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux. Nous n'étions pas plus hauts que telle plante... Nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait

donné une cigale et une sauterelle, elles moururent; je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs... La belle Anyté passa sa lyre à la main :

» — Qu'as-tu? me demanda-t-elle.

» — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes...

» — Ah! dit-elle, nous devons tous mourir... (Cinq ou six vers de morale.)

» Puis elle écrivit sur la pierre : (L'épitaphe d'Anyté.) »

Citons un fragment d'élégie qui rappellera le caractère et tous les tourments du poëte à ceux qui sont familiers avec son génie. Ce tableau fournira aussi peut-être un pendant singulier et un piquant contraste aux amours de Pannychis.

« O délices d'amours! et toi, molle paresse,
Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse!
Les belles sont partout. Pour chercher les beaux-arts,
Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts :
Rome, d'amours en foule assiége mon asile.
Sage vieillesse, accours! O déesse tranquille,
De ma jeune saison éteints ces feux brûlants,
Sage vieillesse! Heureux qui, dès ses premiers ans,
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,
Couler d'un pas égal les ondes languissantes;
Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison;
Pour qui les yeux n'ont point de suave poison;
. . . .
Qui, s'il regarde et loue un front si gracieux,

Ne le voit plus sitôt qu'il a fermé les yeux!
Doux et cruels tyrans, brillantes héroïnes,
Femmes, de ma mémoire habitantes divines,
Fantômes enchanteurs, cessez de m'égarer.
O mon cœur! ô mes sens! laissez-moi respirer;
Laissez-moi dans la paix et l'ombre solitaire
Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière
Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,
Me recommande aux yeux des âges à venir.
Mais non, j'implore en vain un repos favorable,
Je t'appartiens, Amour, Amour inexorable!

» Eh bien, conduis-moi aux pieds de... je ne refuse aucun esclavage... Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle que tu me rappelles toujours... Allons, suivons les fureurs de l'âge, mais puisse-t-il passer vite!... puisse venir la vieillesse!... La vieillesse est seule heureuse. (Contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse.)

» Le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocents, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... Les soins de la propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage; s'il devient amoureux d'une jeune belle,

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines;
Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

» Elle y consent; tout le monde le sait; elle le permet,

. . . . et n'en fait pas mystère,
Et ne le reçoit point avec un œil sévère,
N'affecte point de rire en le voyant pleurer,
Ne met point son étude à le désespérer.
Non. Il entre, elle accourt. Une aimable indulgence
Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance.
Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs,
Dont son âge paisible ignore les désirs...

» Mais il est assis près d'elle, il la voit; elle livre ses bras à ses baisers;

A ses débiles mains laisse presser ses flancs
Et le caresse, et joue avec ses cheveux blancs.

» Les petits garçons et les petites filles qui jouent, sautent de joie en l'entendant venir. Il se mêle avec eux, il fait la paix, il est l'arbitre de leurs jeux. Quand il y a une belle partie à la promenade, à l'ombre, on lui garde la meilleure place,

Au sein de ses amis il éteint son flambeau,
Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau. »

Quels amis de ce beau talent n'ont pleuré aussi sur un tombeau fermé sanglant sur tant d'espérances! De génération en génération de poëte, il sera voué à cette âme si digne d'amitié, à ce génie si naïf et si tendre, un culte de regrets, immortel comme lui. N'est-il pas remarquable qu'André Chénier n'avait

rien publié encore à trente et un ans? Ne semble-t-il pas que ce pudique talent craignît de commencer avec le monde un contact pénible, un hymen sans sympathie? Fier et heureux de l'avenir qu'il espérait, il avait peur de cette publicité qui désenchante, comme d'une sorte de prostitution. Il désirait sans doute et ardemment la gloire : on retrouve les traces de l'admiration même dont il honorait le courage de ceux qui descendaient dans le cirque pour se livrer aux juges ; mais il voulait peut-être que l'âge usât ses plus belles illusions avant d'en abandonner les rêves aux froids examens de la critique. Libre, se croyait-il, de demeurer longtemps jeune dans l'univers de ses créations, il se refusa à vieillir dans les inquiétudes de la vanité.

Poursuivons.

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et nymphe du Bosphore et nymphe Propontide,
Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmalin
Le croissant oppresseur toucher à son déclin ;
Hèbre, Pangée, Hæmus, et Rodope et Riphée,
Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps ;
Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

La plupart des précieux restes qui se conservent à

côté de ce fragment verront-ils jamais le jour? Ils appartiennent aux intérêts si compliqués d'une succession tombée, pour une part, en des mains étrangères, que ce serait merveille s'il sortait de là une gloire de plus pour le poëte, et une jouissance nouvelle pour les amis des arts. La législation qui régit parmi nous la propriété littéraire est telle, qu'elle peut voler et dépouiller l'auteur sans enrichir le domaine public. Toutes les protections de la loi sont assurées, comme on sait, et à perpétuité, à l'héritage d'un bien, même frauduleusement acquis; mais, dix ans après la mort d'un auteur, il est permis à tout quidam de courir sus à sa succession. Les produits du talent sont chez nous hors du droit commun. Toutes dispositions qui règlent les héritages ordinaires sont interverties pour les enfants de ces philosophes, poëtes, peintres, musiciens, artistes ou savants, qui déjà pour la plupart, et avant leur famille réprouvée, sont morts de faim ou de misère chez les peuples civilisés.

Jusqu'ici, vous n'apercevez aucun tort fait à ce que vous appelez effrontément le domaine public; votre droit d'aubaine est à couvert; vous ne voyez de sacrifiés que les *parias* de la littérature? Si la succession des Turcarets est déclarée imprescriptible, celle de Corneille vous est acquise depuis cent cinquante ans: les comédiens en ont le profit, et les hôpitaux les

charges. Attendez! Qui publie un œuvre posthume est substitué aux droits de l'auteur, et la jouissance des dix ans après la mort est prorogée pour lui à vingt ans. Ainsi, que le hasard fasse trouver à quelque épicier innocent un de ces manuscrits de Montesquieu, ou de Maine de Biran, si singulièrement et récemment disparus, il sera mieux traité que l'auteur de l'*Esprit des Lois*, plus richement récompensé pour la sagacité d'une telle découverte, que le grand homme ne l'eût été pour l'œuvre de son génie. La durée du privilége est doublée en sa faveur.

Et ce mot de *privilége* est peut-être la cause originaire d'une grande partie de ces règlements qui font outrage à l'équité publique. Quand on songe qu'il fallut longtemps, dans ce pays-ci, solliciter un privilége que n'accordait pas toujours *le roi*, pour exercer la propriété de son œuvre et disposer du fruit de sa pensée, de quoi s'étonner encore? Le voici : c'est de ce que l'Assemblée constituante, pleine d'un beau zèle pour la liberté de la presse et affamée de justice pour tant de droits méconnus avant elle, ait anéanti la propriété littéraire; et cela parce qu'elle avait le tort de s'appeler un *privilége*.

Un monarque absolu cependant, un de ces souverains *dépositaires uniques de tous les droits*, comme disaient les vieux protocoles, s'était montré, en 1761, plus près de la justice que les collègues de Mirabeau

et de Target. Il existe un monument curieux : c'est un arrêt du 14 septembre, déclarant nulle l'opposition des libraires de Paris au privilége accordé par Sa Majesté aux demoiselles de la Fontaine, petites-filles de l'illustre bonhomme. Soixante-dix ans après la mort de son aïeul, un roi, sur les observations de *son* Académie française, n'avait point hésité à rendre aux enfants le droit exclusif de la réimpression de ces ouvrages dont ils se regardaient ingénument comme propriétaires.

L'Assemblée constituante revint sur son erreur : elle octroya libéralement cinq années aux familles pour jouir des travaux paternels; puis la Convention étendit cette concession jusqu'à dix ans; puis un décret de germinal an XIV favorisa, comme nous l'avons déjà dit, l'éditeur plus que l'auteur lui-même, mais à la charge bizarre par le nouveau propriétaire d'imprimer séparément les œuvres posthumes et sans les joindre à aucune nouvelle édition des ouvrages déjà publiés. Enfin, une ordonnance impériale de février 1810 recula jusqu'à vingt ans après la mort de l'auteur l'extinction des droits naturels et l'époque de sa deuxième mort civile. Voilà, messieurs, la législation qui nous gouverne.

A Dieu ne plaise que nous regrettions cette prorogation de la propriété légitime, au préjudice de l'absurde domaine public. Notre opinion, au contraire,

est que cette sorte d'héritage doit être placée hors de toute prescription, et nous n'aurions pas besoin, pour nous ranger de ce parti, de l'intérêt particulier qu'inspire M. Gabriel de Chénier, jeune avocat qui porte si honorablement un nom deux fois cher aux lettres.

Pour nous qu'un droit légitime aussi, un don de M. Sauveur Chénier a rendu maître de quelques fragments laissés à notre discrétion avec la liberté de les publier, nous allons user de ce droit. Ce sera autant de pris sur les ennemis de nos plaisirs. Et puis il nous restera, quand nous aurons donné, dans le peu que nous possédons, tout ce qui forme un sens complet, à nous vanter peut-être d'avoir ramassé jusqu'à la moindre parcelle de cet or poétique. J'ai, comme fait le joaillier pour conserver une étincelle de diamant sur une monture de grossier alliage, recueilli dans trois morceaux, soigneusement marqués ici d'une étoile, jusqu'à un vers isolé, un hémistiche, un mouvement de phrase, indiqué par deux lignes de prose. Je ne sais si c'est là une religion qu'on taxera de puérilité ; mais, à l'âge des études et du complet désintéressement de l'amour propre, j'aurais poussé la superstition jusqu'à composer un poëme pour que « telle rime » du maître y pût trouver place. Ainsi on assemble les vaines paroles d'une ariette afin d'enchaîner un motif musical. Si je n'ai pas osé placer le

nom d'un poëte au bas de ces pastiches, c'est par un sentiment de respect pour lui; mais ce sont des esquisses d'après ses cartons. J'espère qu'on y reconnaîtra quelques efforts pour reproduire sa manière. On se fait, ailleurs, un mérite d'imiter le style des peintres anciens; on restaure les vieux tableaux, on essaye même le *repeint* sur des fresques prêtes à disparaître, il ne peut y avoir qu'un moindre sacrilége à intervenir là où rien ne liait les parties entre elles. Toutefois, ces essais n'eussent point été offerts au lecteur sans cette spéciale recommandation. Indiquer à présent le passage ou le mot qui constitue le pastiche, serait faire à la critique une bien gratuite injure. On ne peut douter de sa perspicacité à le découvrir, bien qu'elle ait dédaigné quelquefois de reconnaître des traces que j'appellerais *inverses* dans certaines restaurations d'éditeur, rendues indispensables. Et, d'ailleurs, si l'emprunt était peu considérable, ne serait-ce pas s'exposer au reproche d'avoir mis du faste à la déclaration et de la vanité à ce métier d'enfant. Laissons donc à ces fragments indiqués, à défaut de tout autre mérite, l'intérêt du logogriphe. Chénier disait à son détracteur :

Que ne vient-il à moi? Je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible, et qui va serpentant,

Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.

. . . .

Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Tantôt je ne retiens que les mots seulement.

Moi, je dirai simplement aux hommes de loyauté : Lisez; et dans ces trois morceaux si quelque chose vous semble bon, il est du maître; le médiocre et le pire sont de l'écolier.

Tous les partis ont voulu compter dans leurs rangs André Chénier; la politique et les beaux-arts ont interrogé curieusement ses œuvres pour y chercher le prétexte de s'approprier l'auteur. Le manteau du chaste poëte a été tiré de toutes mains. Démagogues, fauteurs du pouvoir absolu, scolastiques, ultra-romantiques, que de prétentions contradictoires ne lui avez-vous déjà pas fait subir? Il a répondu à chacun, de manière à montrer qu'il était supérieur à toute association de parti, et que, seul et libre dans le domaine de sa pensée, la raison ne se séparait jamais en lui de la rêverie la plus excentrique.

Ici, pour ne chercher de nouvelles réponses à toutes ces prétentions que dans les morceaux inédits, ne vous semble-t-il pas qu'il ait composé prophétiquement ce fragment d'ode pour certains contemplateurs des gloires du passé?

Voyez rajeunir d'âge en âge
L'antique et naïve beauté

De ces muses dont le langage
Est brillant comme leur visage,
De force, de douceur, de grâce et de fierté?
De ce cortége de la Grèce
Suivez les banquets séducteurs;
Mais fuyez la pesante ivresse
De ce faux et bruyant Permesse
Que du Nord nébuleux boivent les ducs chanteurs.

Aux hommes qui ont voulu faire de sa mort si déplorable un argument contre la générosité des principes politiques qu'il avait professés, et retrouver leur fanatisme royal dans les ïambes dont il a flétri des *bourreaux, barbouilleurs de lois,* il adresse ces observations bien remarquables à l'époque où elles ont été écrites — 1788 :

« Ils étaient façonnés tellement à la servitude, qu'ils semblaient incorporés avec elle, ne vivre que dans elle, ne pas concevoir un autre état. Ils s'en estimaient heureux ; ils étaients féconds en beaux raisonnements, en excellentes plaisanteries contre les peuples qui avaient eu le malheur de n'être pas, comme eux, asservis sous un joug bien tyrannique. Ils regardaient comme un scélérat ou comme un fou tout homme convaincu de n'être pas un vil esclave. Plus l'esclavage était muet et rampant, plus ils en faisaient cas. Ce n'est pas une exagération : cela est vrai à la lettre, et les expressions familières à leur langue en font foi ; car les manières de parler proverbiales étant toujours le

fruit des usages d'une nation, de ses habitudes, de ses mœurs publiques et de sa façon de parler et de sentir, ne sont pas des témoins récusables. Il est bon que la postérité sache donc que jusqu'aujourd'hui la liberté n'était pas chez nous, comme chez les anciens, une vertu sans laquelle il n'est point de vertu; elle était un vice ; le désir de la posséder un crime, son nom seul une injure : si bien que, lorsqu'un homme était accusé de *penser librement* (c'est l'expression qu'on employait, et non pas une autre), on l'évitait, on recommandait aux jeunes gens de le fuir, on déplorait pathétiquement le sort des malheureux qui suçaient le poison d'une société si dangereuse; et, lorsqu'un Montaigne, un Bayle, un Rousseau, un Montesquieu, réclamaient contre l'excès des tyrannies royales ou ecclésiastiques, ou seulement en indiquaient la véritable source qu'on avait tant d'intérêt à cacher, la plupart des lecteurs anathématisaient l'ouvrage, en disant qu'il était plein de *pensées libres*; honorable reproche, que trop peu d'auteurs ont mérité. »

Les mêmes postulants de conformités entre eux et l'auteur en matière d'opinions politiques, et aussi quelques novateurs littéraires, trouveront dans le passage suivant un nouveau désaveu de toute fraternité :

« J'ai habité parmi les Anglais... Français, votre jeunesse n'apprend rien de bon chez eux... faire

courir des chevaux, des paris ruineux... un jeu!... Ils ont une bonne constitution, il faut l'imiter... pourvu que nous n'imitions pas leur indifférence à la chose publique... Quand tous les membres sont vendus, les citoyens se partagent en factions; l'un est pour celui-ci, pour celui-là, nul n'est pour la patrie... l'argent effronté, la corruption ouverte et avouée...

Nation toute à vendre à qui peut la payer,
. . . . laissons là les Anglais,
Laissons leur jeunesse. . . . . mélancolique,
Au sortir du gymnase ignorante et rustique,
De contrée en contrée aller au monde entier
Offrir sa joie ignoble et son faste grossier,
Promener son ennui, ses travers, ses caprices,
A ses vices partout ajouter d'autres vices,
Et présenter au ris du public indulgent
Son insolent orgueil fondé sur quelque argent.
. . . .

Les poëtes anglais, trop fiers pour être esclaves.
Ont même du bon sens rejeté les entraves.
Dans leur ton uniforme, en leur vaine splendeur,
Haletants pour atteindre une fausse grandeur;
Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,
Enflés comme la mer qui blanchit leurs rivages,
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
Que leur île farouche épaissit autour d'eux;
Du génie étranger détracteurs ridicules,

D'eux-mêmes et d'eux seuls admirateurs crédules,
Et pourtant quelquefois, dans leurs écrits nombreux,
Dignes d'être admirés par d'autres que par eux.

Ces vers ne sont-ils pas à la fois bien énergiques et bien spirituels ? Ce dernier éloge serait aujourd'hui une sorte d'injure pour quelques professeurs du genre frénétique, et il y aurait en effet injustice à le leur adresser. Mais, si André Chénier eût connu Byron, combien n'eût-il pas réformé son jugement sur l'inspiration britannique ! Au reste, cette boutade française, arrachée peut-être à l'ennui d'un jour sans soleil ou à quelque marque d'inhospitalité sur la terre étrangère, n'a point empêché le poëte de rendre ailleurs pleine justice aux muses anglaises. Il dit quelque part de Milton : « Homme sublime, qui a des taches comme le soleil. »

Maintenant, voici, sans transitions languissantes, quelques morceaux qui forment un éloquent démenti contre l'idée émise quelquefois, que la hardiesse des tours d'André Chénier était un tâtonnement et une impuissance de sa manière, et qu'il n'était point frappé de l'insupportable monotonie de nos rhythmes. Il traduit ainsi les soupirs d'une *ombre* ; cette première pièce est, je crois, une réminiscence de la quatre-vingt-dix-huitième épigramme de Léonidas de Tarante :

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde,
Au front de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Innaïs rendez, rendez, hélas!
Par Cybèle et Cérès et sa fille adorée,
Une grâce légère, une grâce sacrée.
Naguère auprès de vous elle avait son berceau,
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux au moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.
Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie;
Puis d'une brebis mère et docile à sa main
En un vase d'argile il pressera le sein,
Et sera chaque jour *d'un lait pur arrosée*
La pierre, en ce tombeau sur mes mânes *posée.*
Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

—

A compter nos brebis je remplace ma mère,
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père;
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
Au retour de l'été, fait résonner l'airain
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée,
Avec ses jeunes rois, la jeunesse envolée.
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
Est ouverte; et l'essaim, conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

Mes manes a Clytie. — Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce-toi dont les pas ont visité ce lieu?
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore?
Ah! si tu ne viens pas seule ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où j'ai vécu pour toi.
Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,
D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,
Et la terre à mes os ne sera plus légère.
Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
Pleure, pleure, c'est moi; pleure, fille adorée;
C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
Et sur ta bouche encore aime à se reposer.
Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser.

On aura remarqué quelques vers, blâmés en passant par l'emploi de certain caractère typographique; ces vers renferment à notre avis le genre de défaut qui a été plus imité que les beautés du même modèle par les zélateurs de son *école*. Mais puis-je m'y arrêter longtemps, et m'empêcher de sourire de ma propre critique, en retrouvant, sur une petite feuille volante et presque imperceptible, ces vers dont une bonne moitié me devient applicable au moment même?

Or, venez maintenant, graves compilateurs,
Déployez pour mes vers vos balances critiques,
Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques*.

. . . .

Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire;
Je l'ai bien fait exprès; votre chagrin m'est doux,
Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.
Mon Dieu! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élégie,
Faut-il que nul démon, ami du genre humain,
Jamais à votre front ne porte votre main!
Vous sauriez une fois combien les doctes veilles
Sur votre tête auguste allongent les oreilles.

Encore deux courtes citations des fragments inconnus. Nous avons résolu d'épuiser en une fois tout ce qui nous en reste, et de tenir à ces trésors de poésie les mains aussi ouvertes que le Normand Fontenelle les tenait serrées aux vérités qui, de son temps, étaient encore secrètes.

Chez toi, dans cet asile où le soir me ramène,
Seul, je mourais d'attendre et tu ne venais pas.
Ces glaces, tant de fois belles de ta présence,
. . . .
Ces coussins odorants, d'aromates remplis,
Sous tes membres divins tant de fois amollis;
Ces franges en festons que tes mains ont touchées;
Ces fleurs dans les cristaux par toi-même attachées;
L'air du soir si suave à la fin d'un beau jour,
Tout embrasait mon sang : tout mon sang est amour.
Non, plus de jeux jamais, non, jamais plus d'ivresses
N'ont chatouillé ce cœur affamé de caresses.

Mes chants savent tout peindre; accours, viens les entendre.
Ma voix plaît, ô Camille, elle est flexible et tendre.
Philomèle, les bois, les eaux, les pampres verts,
Les muses, le printemps habitent dans mes vers.
Le baiser dans mes vers étincelle et respire.
La source au pied d'argent, qui m'arrête et respire,
Y roule en murmurant son flot léger et pur.
Souvent avec les cieux ils se parent d'azur.
Le souffle insinuant qui frémit sous l'ombrage,
Voltige dans mes vers comme dans le feuillage.
Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs;
Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs,
Soit celles que seize ans, été plus doux encore,
Sur ta joue innocente ont l'art de faire éclore.

Si, après les douces émotions d'une telle poésie, nous pouvions revenir aux résultats positifs de notre littérature légale, nous essayerions, en peu de mots, d'en compléter l'histoire. Il serait injuste de ne pas rappeler les derniers efforts qui ont été tentés pour obtenir une loi moins choquante et moins vandale. C'est à M. le vicomte de Larochefoucauld qu'on doit, vers la fin du règne de Louis XVIII, la pensée de réunir une nombreuse commission d'hommes de lettres et d'hommes d'État, pour discuter à la fois l'intérêt privé des auteurs et l'intérêt qu'a toujours le public dans une facile propagation des lumières. Mais, dans le projet de loi arrêté par cette commission, pourquoi hésiter à le dire? le principe de

l'équité absolue fut violé. On n'y reconnut point comme propriété semblable aux autres et respectable comme elles, le plus sacré, le plus personnel des biens de l'homme, celui qu'il désire assurer à ceux qui lui doivent le jour, comme étant plus à lui que la vie qu'il leur a donnée.

La commission sacrifia les droits positifs des individus aux droits fictifs de l'*égoïsme public*. Pour être populaire, on se fit injuste ; pour épargner à qui profite des sciences et des arts une certaine dépense d'argent, on immola une fois encore à la société la fortune de ceux qui l'éclairent ou la charment. Avait-on oublié que les confiscations sont abolies dans nos codes ? L'unique progrès moral, attesté par ce congrès de puissances philosophiques, réuni pour modifier la *traite* des auteurs, fut une certaine extension du privilége de posséder son bien. On élargit, il est vrai, de trente ans les bornes d'une injustice ; mais il n'en resta pas moins établi, par un acte de plus, que, si vous descendez de quelque maltôtier, vous pouvez jouir avec sécurité d'une fortune originairement honteuse, et que, si vous avez le malheur d'être le fils d'un grand homme, l'hôpital et la mendicité vous attendent.

Deux choses sont singulières : la première, que, dans un pays où certaines familles conservent à travers les siècles leurs titres de noblesse, on ne laisse

pas aux héritiers du talent des droits qui ne sont ni onéreux ni ridicules ; et la seconde, c'est qu'on n'ait pas voulu résoudre ce problème de l'intérêt public (alors que la postérité d'un auteur est éteinte), en faisant entrer dans un fonds littéraire, administré publiquement, les rétributions perpétuelles de l'exploitation des œuvres. Avec ce fonds, encouragez les arts par des récompenses particulières ou des monuments publics ; mais rendez d'abord à Corneille ce qui appartient à Corneille. Et qui sait si un jour le rival que l'avenir lui réserve, venu pauvre au monde, comme après lui il laissera les siens, ne consentira pas à accepter une fois le secours que lui tendra son maître du fond de la tombe. Tel écrivain ferme la main à vos pensions ministérielles, qui ne rougirait peut-être pas de recevoir le denier du poëte sur les droits de *Britannicus* ou des *Horaces*.

VII

LE FRÈRE QUÊTEUR

HISTOIRE DE 1826

Vous connaissez Clémence, n'est-ce pas ? une jeune dévote. Hier, elle m'a conté en secret une histoire étrange. Je voudrais vous la confier à mon tour ; mais ferai-je passer dans votre âme les émotions que me communiquait la victime, à mesure que les faits se représentaient à sa mémoire ? Où retrouver la grâce de sa peur récente, la colère de sa perte d'argent, et toutes les subites rougeurs de sa chasteté ? Où chercher même cette portion d'éloquence que lui prêtait mon attention ? car, n'en doutez pas, l'éloquence se compose de bien parler et de bien écouter. Elle est dans les yeux de l'auditeur comme sur la

bouche de l'orateur. Nous connaissons des gens qui doivent leur réputation d'esprit à leur unique talent de prêter l'oreille. Vous dont la réputation est faite, vous m'écouterez peut-être mal ; tant pis pour vous : car je vais rendre la parole à ma dévote. C'est elle qui parlera ici, et cette imitation, bien qu'infidèle, vaudra mieux qu'un récit nouveau. Un écho, quelque affaibli qu'il puisse être, a toujours quelque chose de l'accent qui l'a d'abord frappé ?

***

— Imaginez, monsieur, dit-elle, qu'il était onze heures et demie du soir ; et, bien que j'eusse un roman nouveau sur mon oreiller, je ne dormais pas. Je ne lisais pas non plus : j'étais dans un de ces moments insaisissables où l'âme qui veille va se séparer du corps qui veut dormir. Je m'amusais, je crois, les yeux demi-fermés, à voir la lumière de ma lampe passer à travers l'albâtre pour se refléter sur ces rideaux bleus. Ma porte s'ouvrit doucement. J'ai l'habitude de me faire enfermer par ma femme de chambre, et je soulevai à peine la paupière au bruit de la clef qui tournait.

— Agathe, que voulez-vous ?

Point de réponse.

Des pas légers s'approchent ; et, ne doutant nullement de la présence de cette fille, je levai les yeux...

Un homme, monsieur ! un homme inconnu devant moi ! Je veux crier : l'étranger, avec une adresse ee une vivacité incroyables, pose sa main sur ma bouche, et, de l'air le plus poli, à peine démenti par un léger sourire :

— Point de bruit, madame, je vous en supplie. N'essayez ni d'appeler, ni de toucher vos sonnettes. Si quelque insolent se présentait, ce serait fait de vous et de moi. Je ne viens ni vous faire violence, ni vous causer le moindre tort.

Il tira des ciseaux dorés de son gousset, coupa les cordons que je regardais encore, et me fit, comme par distraction, apercevoir l'extrémité de deux pistolets cachés sous un gilet de cachemire.

— Rassurez-vous, répéta-t-il, et donnez-moi, à moi-même un instant pour me remettre ; car on n'approche pas tant de beautés sans émotion.

Il vit que j'étais muette, glacée, résignée ; il attira un fauteuil qui se trouvait assez près, s'assit, posa son chapeau devant la lampe qui éclairait trop son visage, et s'apprêta à m'exposer l'objet de sa visite avec cette simplicité qui ferait honneur à un diplomate.

C'était un homme de vingt-huit ans. Sa taille était haute et bien prise, sa figure pâle, ses yeux faux, mais doux, et toute l'habitude de son maintien avait quelque chose de factice ou de monacal.

— Madame, j'ai des engagements à remplir; l'objet vous en paraîtrait sacré si je pouvais vous l'exposer. Des souscriptions sur lesquelles je comptais n'ont pas été remplies, et, connaissant votre charité, je suis venu vous emprunter... quatorze mille francs.

— Je ne les ai pas, monsieur! fut tout ce que je pus répondre.

— Pardonnez-moi, vous les avez. Vous possédez même davantage; mais je ne veux que cette modique somme. Elle est là, dans votre secrétaire, sous deux volumes qui cachent un petit portefeuille, dans la case la plus élevée, à droite.

— Mais, monsieur...

— Prêtez-moi la clef : vous m'obligerez beaucoup. Je pourrais à la rigueur ouvrir sans vous ce joli meuble évidemment sorti des ateliers de Jacob; mais ne serait-il pas fâcheux de l'endommager? et puis vous ne voulez pas me désobliger, n'est-ce pas?

Je montrai du doigt une coupe de cristal où je pose le soir toutes mes clefs, et j'articulai à peine :

— La plus petite.

L'inconnu entendit très-bien, se leva; et, sans perdre de vue aucun de mes mouvements, il ouvrit le secrétaire et chercha un peu; car tout n'était pas précisément dans l'ordre qu'on lui avait indiqué.

— Ceci, dit-il en avançant un tiroir à demi plein

de pièces de cinq francs et de menue monnaie, ceci est destiné aux dépenses du ménage. A Dieu ne plaise que je retranche rien du luxe de votre table et de la subsistance de vos gens !

» Ceci, en montrant une légère bourse de perles qui contenait trente pièces d'or, est réservé pour la toilette de madame. C'est son budget particulier ; c'est le fonds destiné à payer des dettes d'honneur et à faire face aux chances du jeu : je le respecte encore. Et cependant, il serait plus conforme à la satisfaction de votre conscience, madame, d'employer en aumônes ce que vous dissipez à l'écarté.

» Mais voici ce que je cherche. Vous remarquerez que je prends ce dont j'ai besoin absolument. Je laisse à la même place le surplus des billets de banque.

Disant cela, et sans recourir au moyen grossier de mouiller son doigt, il les comptait en les séparant d'un léger soufle avec l'exactitude d'un payeur de rentes.

— Je vous prie de ne point douter, ajouta-t-il, que je ne m'empresse d'acquitter cette dette aussitôt que les temps seront devenus meilleurs.

Il se rapprocha de moi, posa sur le somno deux clefs dont l'une était celle du secrétaire, et ajouta :

— Je vous rends la fausse clef qui m'a servi à pénétrer jusqu'à vous. Je vous exhorte à vous défier de

celui de vos domestiques qui a le plus votre confiance. Maintenant, madame, il serait juste que je me retirasse. Je sens que vous seriez charmée d'être délivrée de ma présence, mais je ne le puis pas encore.

— Comment donc, monsieur ? que voulez-vous ?

— Ne vous alarmez pas. Je n'ai jamais eu le mauvais goût de croire qu'on pût fonder sur la crainte aucune espérance de succès auprès des dames. Par état, je les respecte, si je ne les recherche point. Mais il me faut le temps de rendre vraisemblable le motif que prête votre concierge à la visite que je vous fais.

— Que dites-vous, mon Dieu !

— Oui, je suis forcé, poursuivit-il d'un air contrit, en consultant une fort belle montre d'or, de rester encore ici vingt minutes. Comment supposer que l'homme assez heureux pour vous entretenir à l'heure qu'il est, serait indigne de son bonheur, au point de ne pas prolonger un peu cet entretien.

— Quoi ! monsieur, vous me voleriez aussi ma réputation ?...

— Le terme est un peu vif. Ce que je dois à votre charité vous fera une réputation meilleure encore. Car c'est en votre nom que nous soulagerons quelquefois la veuve et l'orphelin. Mais, madame, service pour service ; il faut que je vous le confesse : votre

portier est un misérable. Il m'a demandé où j'allais; j'ai répondu chez vous; et l'explication s'est continuée ainsi :

» — Mais, monsieur, madame est seule; M. le comte est absent.

» — Je le sais bien.

» — Madame est peut-être couchée.

» — Tant mieux.

» — Elle dort.

» — J'espère que non.

» — On ne vous ouvrira point l'appartement.

» Alors, j'ai montré ma clef à ce valet sans mœurs ; je lui ai glissé une pièce d'or dans la main, il m'a répondu par un clignement d'yeux, et en ce moment il veille dans sa loge, attendant discrètement ma sortie pour fermer la grande porte. A votre place, je le chasserais demain.

Je restai comme anéantie au récit de ce double malheur.

— Si ma conversation vous est importune, madame, j'attendrai sur ce canapé, au fond de la chambre.

— Point du tout, monsieur! dis-je vivement, troublée apparemment par tant d'émotions diverses, ou peut-être fascinée par le ton de civilité parfaite qu'employait toujours cet homme affreux.

— En ce cas, reprit-il en rapprochant son siége

avec courtoisie, voulez-vous me permettre de voir ce que vous lisiez si tard? Heureux l'auteur qui empêche de si beaux yeux de se fermer! — *Histoire de la Régénération de la Grèce?* déclamation anti-monarchique et antisociale!... — *Poésies de Lamartine?* Il y a du bon dans l'ouvrage; mais l'auteur sacrifie trop à la mode du vague et de l'obscur. Il n'est pas classique; et nous ne sommes pas certains qu'il soit un jour de l'Académie... — *Gertrude?* un roman, un roman de femme encore, et il est à sa troisième édition, à ce que je puis voir! Comment expliquer qu'un esprit aussi sain et aussi élevé que le vôtre, ne préfère pas la prose de nos vieux auteurs à la poésie du jour; et la lecture de quelque sainte gazette, de quelque pieux mémorial, au fatras romanesque et au style passionné de toutes nos contemporaines? On a beau dire, madame, il faudra revenir au grand siècle. On n'a rien fait de lisible depuis la fin du règne de Louis XIV. Les réimpressions qu'on essaye des œuvres révolutionnaires de Voltaire et de Rousseau, ne serviront qu'à ruiner les libraires, déconsidérer notre commerce à la foire de Leipsick, et entretenir dans quelques têtes une résistance coupable au retour complet de l'ancien régime.

Vous sentez qu'il ne me vint pas l'esprit les raisons que j'aurais pu opposer à une diatribe entamée

dans un tel moment. Un adversaire qui commence la discussion comme celui-là avait fait en entrant, m'eût paru, quand même j'aurais pu réfléchir, mettre trop de suite et de préméditation dans ses idées pour qu'on essayât de les modifier. Aussi ne répondis-je pas, même par un soupir, à son éloquence.

Il regarda de nouveau sa belle montre, et reprit, pour faire heure, sa digression sur la littérature et les arts. Si je n'ai pas trahi le sens de ses paroles, et ce serait bien une faute, car il les exposait avec une grande netteté, il voulait que la peinture représentât exclusivement des sujets sacrés, et que toute l'éloquence française fût enfermée dans les deux Chambres.

Ensuite, il m'offrit des livres choisis pour diriger ce qu'il appelait mon éducation politique, et revint à m'assurer que j'aurais bientôt de sa part des nouvelles qui effaceraient l'impression, peut-être bizarre, qu'aurait pu me laisser sa visite.

Il se leva : prit congé avec la politesse du faubourg Saint-Germain; je dirai plus, avec ces manières qui n'appartiennent qu'à une société unique. J'étais confondue de voir ce missionnaire d'espèce nouvelle parodier des hommes saints, et se couvrir d'une apparence respectable.

Je n'eus ni la volonté ni surtout la force de m'élancer sur ses traces, et j'entendis, deux minutes

après sa dernière révérence, la porte cochère se refermer doucement sur lui.

Ce matin, il a été remis, je ne sais comment, à mon adresse, un paquet de volumes soigneusement reliés, qui contenait, entre autres ouvrages : *Des Crimes de la Presse*, et *De l'indifférence en matière de Religion.*

VIII

LE CŒUR DU POETE

I

Vers la fin de septembre 1797, un soir qu'on avait donné je ne sais quelle fête à la populace de Paris, la foule tout entière, et au même moment, désertait les Champs-Élysées. Le feu d'artifice était mort ; et les lampions tarissaient doucement le long des ifs pyramidalement symétriques. Le suif brûlant est, comme on sait, une manifestation de joie ou de triomphe chez les peuples civilisés. L'usage d'envoyer à la tête des plus affamés citoyens quelques dindons étiques n'était pas établi encore. C'est là une institution qui fut réservée à des inspirations monarchiques, une pensée digne d'être à la fois impériale et royale.

Personne, ce soir-là, n'eut le regret que la dépense qui venait d'être faite n'eût pas été réservée pour secourir deux mille familles. La devise romaine : « Du pain et des spectacles, » se traduisait encore en français par des spectacles et du pain.

La foule, satisfaite et hurlante, s'avançait donc vers les Tuileries comme une mer qui commence son reflux. Ses flots venaient battre les anciens parapets du pont Tournant avec tant de violence, que deux promeneurs arrivant en sens contraire avaient été obligés de prendre les bas côtés de l'immense place. Ils remontaient avec peine les bords de cette foule, comme un paisible remous la pente des eaux furieuses. Les deux amis paraissaient seuls au milieu de ce désert d'hommes. L'un deux murmurait à demi-voix des paroles cadencées à l'oreille de son compagnon ; et, aux yeux animés, aux tressaillements de l'auditeur, on pouvait juger qu'il portait à la confidence une attention mêlée d'enthousiasme. Arrivés à la hauteur de la rue Matignon, à peu près, c'est-à-dire de ce côté si solitaire des Champs-Élysées qui avoisine le faubourg du Roule, ils ralentirent tout à coup le pas; puis l'auditeur en s'arrêtant :

— Ces vers sont beaux, dit-il ; mais ferez-vous ainsi votre cour au Directoire exécutif? Hoche, dont vous célébrez la mémoire, a été victime évidemment de cette politique qui, pour se débarrasser des généraux

d'un caractère ou d'un talent supérieur, envoie Bernadotte en mission, Moreau en retraite et Bonaparte en Égypte. On sait trop dans quel dessein l'infortuné Hoche fut expédié pour la baie de Bautry. Pauvre jeune héros, monsieur ! mourir à vingt-neuf ans !

— Citoyen, vous êtes gentilhomme, répondit le poëte. Ne pouvant pardonner à la République ses victoires, vous lui contestez ses vertus.

— Ce que je lui pardonne le moins, mon cher ami, ce sont ses banqueroutes. En voilà, de bon compte, six en France depuis deux siècles ; si bien que chaque génération a pu en voir une. Votre tiers consolidé achèvera ma ruine de fond en comble.

— Vous ne nous rendez peut-être pas responsables, pendant ces deux siècles, des *réductions* de Sully, des opérations de Desmarets, de celles du duc de Noailles sous la Régence, et enfin des mauvaises plaisanteries d'un certain abbé Terray?

— Non assurément. Mais l'émulation vous a terriblement gagnés, illustres citoyens ; et, depuis les quarante milliards de vos assignats jusqu'à votre décret du tiers, consolidé ou non, il s'est passé quelques mois à peine.

Le comte de B... remarqua une légère contraction de muscles sur le visage de son compagnon, appartenant essentiellement au genre irritable ; et, comme

il avait un secret intérêt à ménager sa bonne humeur, il se hâta d'ajouter :

— Qu'importent ces prosaïques désagréments ? Pitt et les Anglais sont la véritable cause des malheurs de la France ; et, comme vous le disiez éloquemment tout à l'heure :

Quels rochers, quels déserts leur serviront d'asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats ?
Tous ces jeunes guerriers vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la grande armée ?

De tous les éloges qu'on puisse adresser à un auteur, il n'en est pas d'aussi vif et de plus complet que de lui réciter ses œuvres. En avoir retenu un fragment, et le reproduire sans maladroite variante, surpasse le plus pompeux superlatif. La mémoire est près de lui le premier des flatteurs ; et redire ses vers à un poète, c'est mettre à une coquette un miroir sous les yeux.

— Ils ne sont peut-être pas mal, ceux-là, dit le futur membre de l'Institut.

— Si bien, que je ne serais nullement étonné qu'un jour le jeune capitaine auquel ils font allusion, et qui ne manquera point de vous asservir, s'il le peut, ne prit de là l'idée de donner à ses troupes le nom de

grande armée. Mais il est temps, mon cher, d'arriver où nous avons promis de nous rendre.

— Je vous suis, dit l'auteur, plus heureux du succès de ces vers récents que de tous ses triomphes passés à la tribune du conseil des Cinq-Cents.

— Et d'autant mieux, poursuivit le comte, qu'il me semble de cette foule avoir vu se détacher un homme qui nous observe.

— Qui? ce muscadin en habit vert? vous le prenez pour un mouchard? Vous le calomniez, mon cher, c'est un voleur. C'est Dargelle, un ancien fournisseur de l'armée du Rhin.

— Lui! reprit l'émigré avec un mouvement de surprise que remarqua peu son ami.

Le comte de B... feignit de rattacher alors une des boucles d'or de sa chaussure pour donner au suspect le temps de disparaître; puis, s'approchant de la petite porte d'un parc à moitié cachée dans des hautes herbes, il choisit pour l'ouvrir, parmi les breloques d'une de ses deux montres, une clef en miniature d'un acier très-luisant, et dit à demi-voix :

— C'est-là.

— Comment, là? Mais savez-vous bien où vous êtes? Je crois reconnaître un ci-devant palais.

— L'Élysée Bourbon, par exemple. Ignorez-vous que notre ami Laboucharderie est si despotiquement

dominé, ensorcelé par Stéphanie, qu'il n'a pu se refuser au caprice de cette enfant qui a voulu occuper un logement de reine? Il a loué pour elle ce magnifique séjour. C'est dans ces jardins de fée, dans les boudoirs de la comtesse d'Évreux, puis de la Pompadour, au pied de l'alcôve peut-être où Beaujon se faisait endormir par des berceuses capables de réveiller les morts, que nous allons retrouver la maîtresse de notre ancien commissaire ordonnateur. Ce n'est pas par la beauté que dérogera ici sa déesse! ce lieu n'a certainement jamais vu d'Armide plus séduisante. Quel sourire, mon cher poëte! une taille si riche et si souple! des yeux couronnés par deux arcs noirs si purement dessinés qu'on dirait deux traits de fusin indiqués par David lui-même! des pieds à rendre folle de jalousie la plus chinoise des danseuses de Gardel!

— Je l'ai vue il y a quelque temps, dit l'autre, et n'en ai pas gardé de pareils souvenirs.

— Oh! vous êtes si distraits, vous autres poëtes! Et puis vous étiez peut-être occupé d'une nouvelle héroïne, de quelque femme que vous aviez dans la tête. Quelle réalité peut valoir vos rêves! Mais elle vous connaît, elle; on vous a vu... que sais-je? à la tribune, au théâtre. Si vous saviez quel empressement elle a mis à vous faire inviter, que d'instances elle m'a faites pour vous amener, quand j'ai dit que vous

étiez sauvage, habituellement triste et peu courtisan du monde !

— Moi, j'estime Laboucharderie, et je le plaindrais de tout mon cœur s'il perdait ainsi une grande et honorable fortune. Je n'ai pu refuser, vous ayant surtout pour introducteur, de me rendre à sa fête ; mais que le diable m'emporte si les beaux yeux de mademoiselle Stéphanie sont pour quelque chose dans mon exactitude à venir. Ah çà ! mais, dites-moi, ne suis-je pas dans une étrange toilette pour un cercle de l'Élysée ci-devant Bourbon ?

La porte secrète s'était déjà refermée sur les deux amis, et l'imagination du poëte s'ouvrit électriquement aux séductions de ces beaux lieux.

Il fut frappé du reflet des étoiles dans un lac, et dn mystérieux parfum des tubéreuses. Il pressentait ce luxe dans lequel il avait été élevé, élégance de la vie, bien-être de l'imagination plus encore que des sens, trésor dont il était sevré depuis si longtemps. Du reste, aucune apparence de fête ne se trahissait dans ces bosquets sombres ni le long des ondoyantes allées. Nul éclat des bougies à travers les cent croisées de l'hôtel n'illuminait les tissus de pourpre ou d'azur, ou les mousselines fleuries. Des volets recouvraient au contraire toutes les vitres, et à peine les passants des rues prochaines pouvaient-ils, à l'aide d'un rayon de lumière surpris entre quelques interstices de la

boiserie, soupçonner que le palais n'était pas désert. On eût dit un de ces châteaux abandonnés au fond desquels il s'accomplit de mystérieux prodiges.

Arrivé sur un perron par des étages de fleurs, le comte de B... frappa aux vitres d'une façon à peu près maçonnique, et une double porte de glace s'ouvrit derrière une portière de tapisserie turque.

Au premier aspect de la splendide antichambre, le républicain s'aperçut qu'il avait fait un grand mécompte de toilette, et qu'il tombait dans le guet-apens d'une invitation aristocratique. En 1797, le luxe, exilé de France depuis la Terreur, hésitait encore à reparaître. L'élégance des mœurs et des habits demeurait prohibée ; on cachait sa richesse de peur d'être dénoncé, comme naguère son catholicisme dans la crainte d'une déportation : le bal et la messe n'osaient se produire encore qu'à huis-clos. Ainsi, devant des laquais en bas de soie, vêtus d'habits magnifiques avec des galons d'or, le jabot épanoui, la bourse de l'ancien régime et la poudre odoriférante, parut le montagnard aux cheveux noirs, aux larges revers de gilet et aux souliers à cordons. Il fut toisé avec insolence, et peut-être allait-il le remarquer, quand son compagnon ordonna avec dignité qu'on annonçât avant lui, comte de Brazais, le citoyen Marie-Joseph Chénier.

A ce nom proclamé à voix haute, quelques conviés

se regardèrent. Laboucharderie s'avança avec empressement, remercia d'un coup d'œil le comte de B..., et, prenant le bras de l'ex-conventionnel, il le conduisit à travers de nombreux salons jusqu'à un boudoir reculé, devant un divan d'étoffe écarlate où reposait, couchée plutôt qu'assise, une femme demi-nue à la manière des courtisanes grecques.

Stéphanie était née orpheline au milieu de parents que l'émigration avait dispersés. Demeurée seule en Vendée avec un vieux garde-chasse qui flattait ses goûts, elle avait pris à quatorze ans l'habitude de s'abandonner sans contradiction aux inspirations premières d'un caractère aventureux et passionné. A quatorze ans, elle s'était rappelé un de ses jeunes cousins que, suivant une coutume assez peu réfléchie dans les grandes familles, on lui donnait pour mari dans leur double enfance. Il servait dans l'armée de d'Elbée. Stéphanie n'imagina rien de plus naturel et de plus simple que de monter, par une belle nuit de mai, sur un cheval de laboureur, et, suivie de son goutteux écuyer, d'aller rejoindre le chevalier qui lui était destiné pour époux. L'armée catholique et royale parut enchantée de la nouvelle recrue. La bonne grâce de l'amazone fut cependant bientôt cachée sous l'uniforme vert, l'écharpe blanche; et puis la timidité naturelle de son sexe, son goût pour la mollesse et la délicatesse de ses membres l'écartèrent successive-

ment de toutes rencontres périlleuses ou bruyantes. Au bout de quinze jours, elle ne parut que dans les fêtes assez rares qui se célébraient au camp royal. Mais, fidèle au dévouement qu'elle avait dédié à son fiancé, elle le suivait dans ses courses les plus lointaines, l'accompagnait dans les contre-marches nocturnes, s'abritait avec lui sous les haies du Bocage; et là ils parlaient, sous les genêts en fleurs, du jour où ils se marieraient à la chapelle du château. On souriait à les rencontrer ensemble ; et de jour en jour les yeux de Stéphanie se veloutaient de langueur : sa démarche s'embellissait par plus d'assurance et de grâce.

Vint la déroute du Mans. Les bleus restèrent maîtres du champ de bataille; et Labouchardérie, en s'occupant du campement de l'armée victorieuse, trouva sous une misérable chaumière une jeune fille à genoux près d'un Vendéen percé au cœur de trois coups de baïonnette. Il eût soin de la pauvre Stéphanie. Il avait passé l'âge ordinaire des passions ; ses cheveux, déjà blancs, donnaient un caractère de paternité à toute sa personne, et sa fortune immense, son dévouement à l'État, les services privés qu'il avait rendus, commandaient autour de lui le dévouement et le respect.

Stéphanie s'accoutuma vite à la bonté de son nouveau mentor. La facilité du caractère de l'ordonnateur et le luxe qui l'environnait la séduisirent. Elle eut pour lui, dès l'abord, tantôt la déférence d'une fille

respectueuse, tantôt l'agaçante espièglerie d'une jeune épouse.

Laboucharderie, parfaitement honnête homme et désintéressé, pensa à marier la pupille que le hasard et la guerre lui avaient confiée. Muni de renseignements certains sur la famille de Stéphanie, et offrant de constituer pour elle une dot honorable, il proposa indirectement mais franchement à plusieurs officiers distingués de se charger du bonheur de l'orpheline. Il s'aperçut bientôt avec étonnement que ses paroles étaient écoutées avec un certain sourire, ou que ses propositions n'eussent été agréées avec complaisance que par une classe d'épouseurs dont la délicatesse et l'économie n'étaient pas les vertus premières. Stéphanie s'étonna de ses démarches si elle en eut connaissance, ou devint tellement obsédée du désir de voir Paris, qu'à force d'instances près de son protecteur, elle le décida à demander sa retraite, à quitter la Vendée avant même la pacification, et à revenir habiter cette capitale qui, disait la flatteuse, était le seul séjour digne des grands talents d'un administrateur.

Là, les goûts et le caractère de la jeune fille se déployèrent avec une incroyable soudaineté. Ce caractère même, et sa beauté, et, si l'on peut parler ainsi, l'intrépidité de son luxe, établirent en peu de mois sa réputation : équivoque trésor quelquefois si facile à

acquérir pour une femme qui a toujours à sa disposition deux moyens pour y parvenir : un peu son mérite et beaucoup ses travers.

Laboucharderie, informé par d'impertinents compliments de tout ce qu'on supposait de ses rapports avec Stéphanie, commença par être choqué des propos du monde; son amour-propre s'en accoutuma plus tard. Sollicité chaque jour à des dépenses nouvelles, à des sacrifices presque insensés, il s'aperçut avec défiance qu'il fallait que la raison l'eût quitté pour satisfaire à tant de caprices. D'abord, il se défendit mal d'un sentiment nouveau pour lui : cet égoïsme de tête ou de cœur qui demande une récompense pour tous les sacrifices. La vanité lui vint dire ensuite qu'il jouait peut-être un rôle assez niais, qu'il faisait un métier de dupe, et enfin l'amour, plus dangereux à lui seul et plus aveugle que toutes les faiblesses humaines, envahit tellement sa raison que le pauvre vieillard tomba un jour aux genoux d'une enfant souriante, et devint le plus ridicule comme le plus heureux des esclaves.

Stéphanie produisit sur Chénier, au premier coup d'œil, le sentiment d'admiration qu'elle avait droit d'inspirer : mais il ne sentit auprès d'elle aucun instinct de sympathie, aucune de ces attractions indéfinissables que notre langage indique si imparfaitement par le mot charme. Bien plus, la pureté de son goût poétique

fut blessé de la candeur exagérée du costume de l'odalisque. Tout mystère semblait en être exclu; l'unique vêtement qui parût la couvrir caressait les contours de cette jeune fille comme les draperies mouillées d'une baigneuse. Les épaules étaient dévoilées, et à chaque doigt des pieds nus, enlacés seulement d'un cothurne, étincelait une émeraude.

Le boudoir où Stéphanie était comme retirée au fond du palais, n'était éclairé en ce moment que par le demi-jour d'une flamme bleuâtre élancée de quatre vases de vermeil richement ciselés, et posés sur des consoles de porphyre aux quatre angles du boudoir. Le reflet de ces sortes de flambeaux était moins voluptueux que bizarre. Il donnait à la figure des assistants une teinte sinistre ou fantasque que pouvait seule braver l'exquise beauté de Stéphanie. La folle jeune fille semblait préoccupée alors de je ne sais quel capricieux ennui.

— Singulière idée! dit Laboucharderie après lui avoir présenté le nouvel arrivant ; qu'est-ce que c'est donc, ma chère amie. que ces foyers nouveaux de clarté mystérieuse?

— Un souvenir de ma vie militaire, dit l'étourdie avec cet enivrant sourire qui était le premier caractère de sa séduction : quatre bols de punch que je prétends faire épuiser ici par la galanterie de mes admirateurs.

— De sorte, dit l'ordonnateur, que, quand ils auront éteint les flambeaux...

— Je me sauverai près de vous, répondit Stéphanie caressante. Mais demandez donc pour moi à monsieur qui fait des épigrammes célèbres, dit-elle en regardant Chénier, quatre vers sanglants contre l'impertinent qui vient de m'adresser ce cadeau. Je suppose que c'est Pons de Verdun.

La séduisante sirène roulait entre ses doigts, en parlant ainsi, un petit coffre de bois de sandal d'une forme très-élégante, et sur lequel, entre des fleurs et des oiseaux richement peints, il était écrit sur une plaque d'or : UNE ROBE POUR MADAME.

— N'ai-je pas espéré, poursuivit-elle, qu'on était parvenu à enfermer dans cet étroit espace toute une pièce de mousseline de l'Inde ; tissu qui réalise aujourd'hui l'expression d'admiration proverbiale : « à passer à travers le chas d'une aiguille ? » Du tout. Je n'ai trouvé que ceci au fond du coffret.

Laboucharderie s'approcha, curieux de savoir ce qu'on envoyait pour vêtir son idole, et reconnut, en rougissant un peu, une feuille de vigne. Il s'éloigna avec un air qui semblait dire à Stéphanie : « C'est bien fait. »

Pour Chénier, il n'avait rien entendu de ce petit colloque où il avait feint d'être sourd. Il était d'ailleurs

absorbé déjà dans la contemplation de ce magique palais. Il aimait, nous l'avons dit, les arts et la magnificence ; et devant ce faste tout à fait oriental il se souvenait peut-être de Constantinople, où il était né. Il s'éloigna à pas discrets et lents, s'assit dans l'angle étroit d'une causeuse, et il était peut-être déjà au delà des mers, dans une autre région du monde, à moins qu'il ne se demandât ce qu'il était venu faire à l'Élysée-Bourbon, quand il fut réveillé de sa rêverie à la fois comme par le vague parfum d'une fleur, et la pression légère d'un oiseau qui se serait posé à ses côtés.

— Vous êtes, monsieur, rapporteur de la commission du contentieux? dit une voix douce et voilée. N'avez-vous jamais usé de votre influence au conseil en faveur de quelque infortune ?

— Je me flatte que si, madame, répondit le député un peu ému. J'ai fait rentrer Lanjuinais au sein de l'Assemblée ; accorder, je crois, une pension à La Harpe, mon plus absurde ennemi, et c'est peut-être sur ma motion que Dupont de Nemours et Talleyrand ont été rappelés de l'exil.

— Oh! ce n'est point pour des causes aussi solennelles que je viens solliciter votre protection ! dit-elle. Il s'agirait tout simplement de quelques conclusions qui nous seraient favorables, et de faire hâter la liquidation d'un pauvre diable de fournisseur de l'État, M. Dargelle.

— Dargelle est un fripon ! s'écria un peu trop spontanément le représentant du peuple.

— Chut ! dit la bouche souriante sur laquelle se posa un doigt effilé, à l'ongle rose et menaçant. Dargelle est notre ami. Je sais qu'il court quelques bruits sur son compte ; mais quel homme d'honneur n'est pas un peu calomnié, monsieur ?

Chénier frissonna.

— C'est notre ami, je le répète. J'aurais été inconsolable que votre exclamation eût été entendue, surtout par le maître de cette maison, qui ne se doute pas même que son associé puisse être l'objet d'un soupçon.

— Associé ? interrompit encore le rapporteur du contentieux.

— Oui, monsieur. J'abrège ; car je m'aperçois que votre maintien, peu conforme aux habitudes de déférence et de galanterie dont on veut bien m'entourer quelquefois, éveille la curiosité autour de nous. Souffrez un dernier mot, mais sans m'interrompre : après quoi, nous changerons, si vous voulez, d'entretien. L'ordonnateur est, depuis près d'un an, nominativement étranger à toute espèce d'entreprise ; mais il a l'expérience et le génie des affaires, il a éu foi en l'activité de Dargelle, et s'est intéressé pour deux millions six cent mille francs dans une fourniture dont le comité de la guerre voudrait contester

aujourd'hui le payement. L'ordonnateur ignore ces tracasseries, tant, je le répète, sa bonne fois lui donne de sécurité. De toutes parts on ne vole que trop la République, je le sais ; mais je croyais qu'il suffirait, pour éclairer votre religion, de vous confier que Laboucharderie était l'ami et le bailleur de fonds de Dargelle.

— Et savez-vous quel emploi Dargelle a fait de ces fonds?

— Vous tenez mal votre parole, pourrais-je vous dire comme Auguste à Cinna ; vous m'interrompez, monsieur. Mais vous ne voulez peut-être pas m'assassiner : je vous pardonne.

Une telle citation dramatique sur un pareil propos fit sourire malgré lui l'auteur de *Charles IX*.

Stéphanie reprit gravement :

— Le temps me manque pour disculper un innocent ; mais votre équité ne peut plus refuser de l'entendre justifier, puisque vous avez accueilli l'accusation. Je me charge d'être son avocat; revenez samedi, nous serons presque seuls, et c'est à présent votre devoir de juge. — A propos de juge, dit-elle d'un ton de voix subitement changé, en élevant les inflexions, et avec un regard plus animé ; savez-vous que vous avez fait un rôle admirable de votre archevêque de Cantorbéry, Crammer, un juge aussi, qui s'interpose entre l'accusée Anne de Boulen et votre

sanguinaire Henri VIII ? —Dieu ! que madame Talma représente bien le personnage de la victime ! — L'actrice qui joue lady Seymours, comment la nommez-vous ? Savez-vous qu'elle est très-jolie ?

Cette incohérence de discours, ce papillotage de conversation remit Chénier fort à son aise. Il ne vit pas derrière lui le motif de ce changement soudain, c'est-à-dire Dargelle que Stéphanie venait d'apercevoir dans une glace, et auquel elle avait fait l'imperceptible signe de disparaître.

— C'est mademoiselle Desgarcins, dit-il.

— Elle a un bien brillant costume ! mais trop lourd, trop étoffé, il déguise toutes les formes et s'affranchit trop dédaigneusement de la légèreté antique de nos modes.

— Seymours est une Anglaise du xvie siècle, madame. L'actrice tient moins apparemment à la nudité contemporoine qu'à la fidélité historique, et peut-être aussi à la fidélité d'un amant ; car il faut n'aimer personne, pour offrir à tous la moitié de sa possession.

Stéphanie se leva sans répondre. Chénier, en la voyant debout, puis marcher avec la grâce et la majesté d'un si beau corps, pareille à l'*Hébé* de Canova qui descendait de son piédestal, se reprocha le mot qu'il venait de dire et jusqu'à la pensée qui le lui avait arraché involontairement.

II

Le rapporteur de la commission du contentieux s'était bien promis de ne point retourner à l'Elysée-Bourbon. Cependant, quand le comte de B..., tout engoué des grâces de Stéphanie, mais qui n'était nullement dans la confidence de l'intrigue financière qu'on essayait de tramer, revint le voir, il n'osa déclarer que telle était sa résolution. Il se dit plusieurs fois, pendant la longue semaine qui suivit sa première visite, qu'il devait une réparation de politesse à la prestigieuse beauté que sa franchise inutile avait pu blesser. Enfin, il repoussa au fond d'un dossier les pièces relatives à l'affaire Dargelle, sans s'apercevoir que ces retards volontaires à prononcer sur le sort du fournisseur, étaient peut-être de sa part un commencement de complicité.

Chénier, depuis l'enfance, était poursuivi par cette continuité de malheurs qu'on appelle Fatalité. Atta-

chée particulièrement au talent, elle peut, cette obstination des chagrins de la vie, s'expliquer par deux causes : c'est la compensation d'en haut contre la libéralité d'un don précieux, ou c'est la disposition maladive du caractère même de ceux que cette supériorité a frappés. Il était le second des enfants d'une nombreuse famille. Sa mère, une Grecque d'esprit et de beauté rares, avait chéri ses quatre fils (dont, hélas ! il ne lui restait plus que trois) avec une tendresse également infinie. Mais Marie-Joseph n'avait pu fermer les yeux à l'affection partiale que son père portait à l'aîné. Cet aîné était Marie de Saint-André, ou, comme dit déjà la postérité républicaine, André Chénier, que la mort conservera éternellement jeune dans le souvenir des hommes, parce qu'il fut frappé à l'aurore de la vie. La mort est comme le Vésuve : elle conserve sa conquête dans l'état où elle l'a surprise. L'éternité affranchit des injures du temps.

André avait abusé un peu de l'autorité de son âge sur un frère en qui se révélait une aptitude pour les arts en émulation de la sienne. André avait accueilli par des leçons un peu sévères et quelques moqueries, les premiers essais de son timide rival. Il changea en humilité chagrine la déférence que le talent avait sentie pour le génie. Joseph chercha dans son propre orgueil une sorte d'équilibre propre à rétablir l'estime qu'il croyait mériter, et de là cette

opinion un peu vaniteuse de lui-même qu'on lui a reprochée plus d'une fois avec justice dans le cours de sa vie, qui fut un combat. Mais que son âme était grande et belle ! La rudesse de son caractère, déjà prononcé à l'entrée de sa carrière politique, venait des déceptions qu'il avait vu subir à la cause de la vertu. Il en voulait moins aux hommes pour le mal qu'ils lui avaient déjà fait, que pour le lâche abandon où il les avait vus laisser tomber cette cause de la justice et de la vérité. Et cependant, que de rudes coups, que d'atteintes mortelles, il en avait personnellement reçus. Il pensait sincèrement qu'un homme arrivé à vingt-cinq ans sans être misanthrope était venu au monde sans cœur.

Les deux frères, nourris des mêmes principes de liberté et de philosophie, puisés à l'école de leur père, un ancien consul en Orient, où le despotisme l'avait frappé dans toute sa hideur, étaient partis d'un même point vers la révolution de 89. Mais, par une modification double de leurs idées progressives, il s'établit entre eux une distance d'autant plus funeste, que chacun d'eux marcha en sens contraire. André, effrayé de la tyrannie des masses, revint à cette monarchie qu'il avait d'abord ébranlée ; et Joseph, plein de mépris pour une aristocratie réfugiée derrière l'étranger, embrassa toutes les théories démocratiques. Nous disons les théories, car il eut constamment

l'honneur, député ou poëte, de mériter la haine de ces hommes de sang qui auront retardé d'un demi-siècle, en matière de gouvernement, les progrès de la raison publique. Billaud-Varenne avait déclaré à la tribune que la tragédie de *Caïus Gracchus* ne pouvait être que l'œuvre d'un mauvais citoyen, et, en plein théâtre, interrompant l'acteur à cet hémistiche :

Des lois et non du sang!

un législateur de ce temps-là avait crié :

— Du sang et non des lois ; Chénier à la guillotine!

Quand Marie-Joseph était allé, près des accusateurs de son frère, essayer par des larmes et par le sacrifice de ses ouvrages, et par des hymnes nouveaux, à faire tomber la hache de leurs mains, il lui avait été répondu, dans un ignoble et naïf langage de bourreaux, par ces prétendus républicains dont la Restauration pensionna depuis les familles :

— Songe à défendre ta propre peau!

L'ouvrage sacrifié était *Timoléon* : la haine professée là contre la tyrannie blessait Robespierre ; et l'hymne nouveau, *le Chant du Départ*, que rajeunit aujourd'hui l'enthousiasme de nos jeunes parterres. Écoutez ses prophétiques refrains ! N'est-ce pas armer déjà une protestation contre ceux qui laissent égorger

nos frères et qui n'iront jamais à l'étranger, du moins en conquérants?

Mais laissons à l'auteur de *Tibère* et de *Fénelon*, le temps d'expliquer lui-même, un peu plus tard, les secrets que son cœur enferme. Au jour où nous sommes, il n'a que vingt-neuf ans, la nuit tombe, il se rend à pied à l'Élysée-Bourbon, et la cause de sa rêverie profonde n'est ni la sûreté de l'État, ni la préoccupation des arts. Toutefois, il attend avec espérance la prochaine représentation d'un de ses drames, et, pour l'avenir de la France, il se repose sur le patriotisme du général Bonaparte. Hélas! ce ne sont pas là ses deux dernières illusions.

Il marchait donc le front méditatif, et les idées embrouillées de chiffres et de calculs par un premier travail qu'il avait fait sur les comptes du fournisseur.

Marie-Joseph Chénier était un homme de taille moyenne, la démarche un peu grave et le regard assuré, mais n'affectant rien de l'allure militaire. Le souvenir de deux ans qu'il avait passés en garnison à Niort, lui était au contraire odieux. A le voir dans les relations indifférentes et surtout dans le choc des discussions, c'était un homme impétueux et brusque ; à le suivre dans les intimités de la famille ou de l'amitié, c'était un caractère plein d'affectueuse mélancolie. Ses yeux ordinairement sévères, son front plissé, l'habi-

tude soucieuse de ses traits cédaient la place, quand l'inspiration des lettres ou d'un sentiment tendre venait à l'enflammer, à une expression attractive de candeur et de franchise. Il était beau dans ces rares instants.

Stéphanie, entourée d'une cour plus brillante encore que la première, le reçut avec une froide faveur; mais, pendant qu'il avait apporté lui-même quelques recherches dans les détails de son simple costume, quelle métamorphose s'était opérée dans les vêtements de l'odalisque ! La laine brune qui l'enveloppait toute entière dissimulait jusqu'à ses pieds d'enfant. Un châle noir à larges palmes, dont la rareté même ne laissait pas encore soupçonner l'énorme prix, tenait si exactement captifs et la taille et les bras et le col lui-même, que la belle tête semblait seule vivante au-dessus de ces froides draperies. Stéphanie était vêtue à faire rougir toutes les femmes assises autour d'elle, et particulièrement madame Tal..., dont la courte tunique, bordée de laine rouge dessinant les lettres d'une devise républicaine, laissait lire, précisément à la hauteur des genoux : *Indivisibilité*.

— Madame, dit Chénier à la solliciteuse devenue prude, dès qu'il put lui parler non pas sans témoins, mais sans écouteurs trop indiscrets, je me rends à votre citation de *comparoir* à huitaine. Mais il sera inutile, je crois, de dépenser votre éloquence en fa-

veur de Dargelle. J'ai pris une connaissance étudiée, si elle n'est complète encore, des pièces de son procès, et franchement je n'entrevois rien qui le condamne.

Stéphanie se prit à sourire orgueilleusement.

— Je dirai plus, ajouta le député, je ne vois, pour m'empêcher de conclure en sa faveur, qu'une seule raison, mais elle est grave : c'est la recommandation d'une si belle bouche, c'est le vif intérêt que vous lui portez. Ne froncez pas ces beaux sourcils, dessinés comme l'arc de réconciliation entre le ciel et la terre ; et laissez-moi plutôt essayer la paix entre vous et moi. Oui, madame, j'ai peur que l'envie de vous complaire ne fascine ma conscience ; je me défie de mon jugement depuis que je connais vos vœux, et, en un mot, je viens vous proposer de me récuser dans cette affaire pour la laisser rapporter à un autre membre du conseil.

— Gardez-vous en bien ! dit Stéphanie avec un mouvement de vivacité qu'elle réprima sur-le-champ. Non, monsieur, c'est à vos lumières que je me confie : il se pourrait que j'eusse été abusée moi-même ; j'attends votre avis pour l'adopter sans réserve. Je veux penser comme vous. Mais rien ne presse dans cette décision-là. Il est des affaires plus urgentes, des intérêts plus nobles ; et c'est de ceux-là que je veux m'entretenir avec vous.

Chénier releva la tête sans avoir compris.

— Est-il vrai, monsieur, poursuivit-elle en laissant remarquer dans sa voix une émotion un peu craintive, est-il vrai qu'une tragédie de *Calas* dont vous seriez l'auteur se répète en ce moment au Théâtre de la République, et qu'elle doit être représentée dans trois jours ?

— Mais je crois que oui, dit le coupable, qui avait oublié un moment son habituel cauchemar, et que l'imminence de son danger, rappelé ainsi, troubla évidemment.

— Eh bien, j'y veux aller ; je veux être la première à jouir des sentiments nobles que vous aurez su exprimer dans cette cause de l'humanité contre le fanatisme.

Il faut savoir ce qu'il y a de bonheur et d'appréhension à la fois dans les louanges anticipées d'une personne qui touche, pour se faire une idée juste de la situation d'âme où entra Chénier. Ce périlleux escompte de la réussite auprès de la certitude d'avoir, pour sonder la profondeur d'un abîme, des yeux plus intéressés et nouvellement amis, changèrent totalement sa disposition d'esprit à l'endroit de la pièce. Il en était arrivé alors, au milieu des interminables répétitions où les comédiens apprennent leurs rôles, hémistiche par hémistiche, à ce désintéressement de son œuvre, à cette fatigue de la même idée, à ce

dégoût de s'entendre ânonner, ou trahir, qui rend insensible comme le malade qu'on assoupit d'opium avant de lui faire une dangereuse opération. On n'a plus qu'un sentiment, le désir d'arriver à la fin de la maladie dramatique, dût-il en coûter l'amour-propre : heureux d'entrer en convalescence par le sacrifice d'un de ses membres.

Il faudrait, pour résister à cette somnolence de l'ennui, à cette saturation d'une même pensée qui se décolore, avoir la frénésie de l'amour-propre, et cette rage de soi qui fait se complaire un orateur ministériel dans l'air vicié par ses propres poumons.

Cependant, le lendemain, Chénier parut un homme tout nouveau aux comédiens électrisés. Il prêta l'oreille à la psalmodie des moindres rôles, donna de précieux conseils à tous, voulut voir les décorations marcher, ainsi que les comparses ; monta jusqu'aux combles de l'édifice théâtral visiter les tailleurs qui habillaient ses marionnettes, et s'occupa enfin du semainier, du chef d'emploi, et autres accessoires. Après la répétition générale, les assistants sortirent enchantés, surtout deux ennemis de l'auteur, introduits furtivement dans la salle ténébreuse, et une trentaine de connaisseurs industriels, rétribués un pen plus chèrement par quelques-uns pour attaquer la pièce, que par la débonnaire administration pour la

soutenir. Le plus intéressé dans le combat fut seul à demeurer neutre.

Le jour décisif, l'auteur pensa beaucoup à Stéphanie. Il ne fut rassuré ni par son talent, ni par des succès déjà obtenus au théâtre. Il erra dans la ville pour tromper son impatience et le temps, s'étonna de voir que les plaisirs et les spéculations n'étaient nullement ralentis. La Bourse était affairée, les diligences partaient comme si rien de solennel n'avait dû s'accomplir le 19 octobre, à la nuit tombante. Il s'arrêta à contempler d'un œil philosophique le soleil se coucher tranquillement sur le dôme étincelant des Invalides, et un bateau se charger de sable au milieu de la rivière transparente. Puis il vint sous le péristyle du théâtre s'adosser dans l'ombre d'une colonne pour attendre Stéphanie, et voir son pied tremblant se poser sur le marchepied du carrosse. Ensuite il regagna les coulisses, afin d'encourager de sa présence les personnages de son drame hardi.

Pour lui, la toile levée, *Calas* devint l'œuvre d'un autre. Il y assista plein d'un courageux sang-froid et avec une rare justesse de coup d'œil. Ainsi tout homme de cœur peut s'émouvoir dans les apprêts d'un duel : l'épée tirée, le courage seul s'empare de son âme.

La pièce tomba. Du moins fut-elle reçue d'une manière si équivoque par un parterre plein d'ennemis

politiques, que l'auteur la jugea perdue. Des mœurs domestiques franchement exprimées dans une tragédie en vers de douze syllabes, avaient fait câbrer les connaisseurs, et le mot *monsieur*, employé par des personnages habitant la ville de Toulouse au XVIII[e] siècle, avait révolté les hypercritiques, qui ne trouvaient, pour cette locution barbare, aucune autorité dans les écrits d'Aristote,

Chénier faillit être plus orgueilleux qu'abattu de l'issue de cette lutte ; mais il fit spirituellement le sacrifice de sa sécurité secrète aux préjugés d'un arrêt de premier jour, et il s'éloigna du théâtre par la porte des acteurs, emportant l'idée qu'il ne travaillerait jamais pour la scène. Son crédit d'homme d'esprit lui parut mort, et surtout auprès de Stéphanie. Comment, en effet, une femme pour qui tout est mode, apparence, éclat, prestige de vanité, pourrait-elle s'associer à une humiliation d'amour-propre, et supposer qu'il restât un homme d'un mérite supérieur derrière le poëte disgracié ? L'injustice même de cette conséquence aida Chénier à triompher assez brusquement de son déplaisir. L'aïr qu'il respira au dehors lui donna subitement quelque chose des deux vertus qu'il contenait : il devint libre et froid.

Il traversa Paris, résigné à des études nouvelles. Mais, arrivé à la maison qu'habitait sa mère, il fut surpris de voir arrêté non loin de là un splendide équi-

page. Il hésita, craignit quelque fastueux compliment de condoléance; puis, après avoir remarqué que la voiture était vide, il allait frapper, quand il sentit un bras léger se passer sous le sien, et Stéphanie, d'un air qui n'avait rien d'un enjouement déplacé ni d'une intempestive étourderie :

— Ces gens-là sont des sots, dit-elle très-gravement.

Chénier le pensait un peu, et il sourit.

— J'avais préparé, ajouta-t-elle, une petite fête pour célébrer la justice et le bon goût de vos juges, y manqueriez-vous parce que nous n'avons à rendre hommage qu'au talent ?

Le poëte hésita.

— Allons, reprit la jeune fille, ne faites pas ce déplaisir à l'ordonnateur : point de faiblesse ou d'orgueil que nous ne comprendrions pas dans un caractère tel que le vôtre. Vous ! vous affliger d'un mécompte de l'esprit, et porter le deuil de vos vers ! Laissez cela à de prétendus rivaux, à Souriguière, à Saint-Ange ; mais Chénier ! Venez plutôt, martyr que vous êtes, assister à un repas libre, car vous serez encore livré aux bêtes : je gagerais bien que les comédiens rejoueront *Calas*.

Chénier contemplait l'enchanteresse avec un sentiment de surprise, de gaieté inattendue et de tendre reconnaissance; mais il ne répondait pas.

— Je vous en prie! dit-elle avec un suppliant sourire qui aurait décidé un vieux juge à aller aux Madelonnettes à sa place.

La voiture arrêtée à quelque distance avança. Chénier, après y avoir déposé la séductrice :

— Je reviens, dit-il.

Et, montant, au pas de course, les trois étages de l'appartement de sa mère :

— Ma pauvre maman, *Calas* est tombé ; je vais me réjouir avec quelques amis.

La mère le bénit, sans oser lui montrer sa peine.

A l'Élysée, on eut le très-bon goût de parler peu de la pièce nouvelle; et on s'abstint surtout de faire à l'auteur, à bout portant, de ces compliments exagérés sur son mérite en général, lesquels sentent de deux lieues le topique maladroitement appliqué sur une saignante blessure.

Un seul des assistants, *un confrère en Apollon,* comme on disait dans le dernier siècle, se prit à se plaindre avec un faste affecté.

— Heureux qui peut tomber, monsieur Murville! interrompit Stéphanie ; heureux surtout qui tombe de haut!

Et bientôt d'harmonieux concerts, ou se mêlait la voix de Stéphanie, et quelques promenades sous les ombreux dédales du parc, transportèrent le poëte dans un monde inoffensif et nouveau.

— Qui m'aurait annoncé, disait-il à sa protectrice, qu'un jour comme celui-ci serait le plus doux de ma vie! j'ai l'orgueil de me croire des envieux. Je ne suis pas de ces hommes si misérables et médiocres qu'ils n'ont pas fait un ingrat en leur vie, et ne peuvent se vanter d'avoir un ennemi au soleil. Ma franchise seule m'a attiré d'assez profondes haines; mais l'infortune me réconciliera peut-être avec tant d'adversaires. Je n'ai pas souhaité le malheur, j'aurai à le remercier.

— Ne vous y fiez pas, dit Stéphanie; on se rue volontiers sur toute fortune un moment ébranlée : il y a d'honnêtes gens qui n'attendent, pour pousser un voyageur, que de l'avoir vu trébucher.

— Et je parle de malheur, dit-il, ingrat que je suis, quand c'est à vos pieds que je tombe! Vous changez en ovation le désastre, vous êtes plus puissante que l'amère fatalité de mon destin; laissez-moi triompher de l'intérêt que je vous inspire, et m'enivrer ici de ma disgrâce.

— Enivrons-nous, dit Stéphanie; mais point d'ivresse qui mène à l'attendrissement sentimental et à la mélancolie des bourgeois.

Esclave, apportez-nous d'autres vins et des fleurs.

— Venez, venez, ajouta-t-elle; car (prosaïquement parlant) le vin d'Aï est frappé de glace; aidez-moi à

le distribuer à tant d'observateurs impertinents. Que la curiosité et la raison, froides comme le bain où il repose, s'envolent avec les bouchons aériens.

— Oui, vivons de la vie des ombres, dit le poëte ; nous sommes déjà dans un Élysée !

Sobre et valétudinaire convive, Chénier n'avait de ces dispositions bachiques qu'une fatuité passagère. Il n'estimait l'orgie que comme un abandon digne d'être retracé, et ne comprenait de la débauche que la poésie. Du reste, faible tête et impressionnable convive, il était aussi propre à s'enivrer de rires, de crème à la vanille et de mots spirituels, qu'un autre en sablant le champagne ou les flammes dansantes du punch aromatisé. Il résista longtemps aux douces agaceries de l'Hébé qui provoquait par l'exemple sa bravoure. Mais le moyen de refuser le poison quand Stéphanie, par un échange involontaire ou l'insidieuse coquetterie d'un piége, posait près de lui le long cône de cristal étincelant de perles, après que ses lèvres en avaient effleuré les bords. Il y but l'oubli ; et peut-être au fond du verre aperçut-il l'espérance.

Le souper achevé, on retourna dans les jardins du palais ; les conversations étaient hautes, et toutes bigarrées de politique et d'amour. Mais il ne vint à personne l'idée de troubler la demi-solitude que s'étaient faite au milieu de ce monde Stéphanie et son protégé.

On comprit que c'était à la disgrâce qu'étaient dédiés les honneurs de la fête, et le rôle de consolatrice semblait trop beau à Laboucharderie lui-même pour être interrompu.

La lune d'automne vint éclairer vaguement ces beaux lieux, l'étoile du silence se leva. Les arbres à demi effeuillés frissonnaient sous une brise déjà sévère, et, au pâle éclat de cette lueur, le sinueux sentier que suivaient les convives parut à Chénier blanchir comme un drap étendu pour ensevelir les morts.

Quoi de plus rapidement mobile que l'imagination du poëte! Les fumées de l'aï généreux ne durent aussi que peu d'instants; et il n'est pas rare qu'à la gaieté factice qu'elles donnent, succèdent un attendrissement subit et une tristesse dont l'exagération n'est pas sans charme.

— Je voudrais mourir ici! dit Chénier. Je crois avoir épuisé à peu près tous les chagrins que Dieu impose à l'homme sur cette terre d'épreuve : je me crois épuré par la souffrance et digne de rentrer dans le sein du Créateur, ou du néant.

— Vous avez donc aussi, dit Stéphanie avec amertume, épuisé tous les biens de la vie? Rien ne vous reste à désirer au monde?

— Ce que je désire est d'un insensé, madame : l'espérance est ma plus fidèle ennemie, et j'aime mieux, plutôt qu'à elle, me confier à cette divinité blanche et

voilée qui conduit à l'inconnu à travers les ombres. Je ne veux point vieillir, moi qui ne suis point aimé d'une femme. Je ne veux pas arriver à cet état de misère si lugubrement défini par je ne sais quel philosophe du Nord.

Les pas du poëte commençaient à divaguer comme ses paroles. Il croyait faire le tour du parc, et revenait incessamment au même peuplier. Il continua, comme s'il se parlait à lui-même :

— Tant que la mémoire dure, plusieurs hommes travaillent dans le même individu : l'homme de vingt ans, de trente ans. Mais, quand le souvenir vient à manquer, on commence à se sentir de plus en plus isolé. Toute cette génération successive de *moi* s'éloigne peu à peu, et sourit de l'impuissance du vieux délaissé. Décidément, je ne veux pas vieillir.

— Pour moi, dit Stéphanie, je ne voudrais pas descendre dans leurs cercueils étroits, dans leurs cimetières humides, avant d'avoir compris un sentiment que vous vantez tous, et qui n'existe peut-être pas.

— Il existe, ange exilé du ciel ! dit l'exalté poëte en osant entouter de son bras la taille voluptueuse de sa compagne ; mais non pas hors de l'égalité des fortunes et des conditions fraternellement obscures. Les transports de l'amour sont les feuilles de la même fleur, et les couleurs du même rayon.

Stéphanie se prit à rire franchement.

— Que Dieu ne me pardonne jamais mes fautes, dit-elle, si j'entends rien à ce galimatias d'un philosophe après souper. Voilà une méthaphysique qui m'aidera peu à compendre ce que mon pauvre cœur appelle encore à vingt ans un logogriphe.

— Laissez-moi essayer d'autres enseignements ; devenez mon disciple, soyez mon Héloïse ! Il est plus d'un chemin pour conduire vos pas, et le plaisir aussi peut mener à l'amour.

— Je n'en crois rien, dit la jeune fille avec un vif sentiment de dépit.

Cet accent vrai au milieu de paroles fardées eût frappé Chénier s'il avait conservé son habituelle faculté d'observation. Lui-même, s'il eût écouté l'inflexion de sa propre voix, l'eût trouvée un peu fausse. Le fond de l'entretien lui eût été révélé : avaricieuse intrigue et désir de sens.

— Mais je ne veux pas que vous mouriez, monsieur, reprit Stéphanie ; votre existence est glorieuse ; elle peut être encore utile, et je ne connais guère de sacrifice qu'un véritable dévouement ne pût faire pour vous conserver à la France.

— Eh bien, accordez-moi, hors de ce lieu, un entretien, où, sans blesser l'hospitalité, je puisse, dit Chénier, exprimer tout ce que m'inspire votre amitié courageuse ! Si j'étais à votre place, Stéphanie, je

voudrais savoir ce que j'ai de puissance, pour faire d'un pauvre diable un heureux esclave et un dieu.

— Esclave qui repousse la première prière que je lui fais !

— Qu'exigez-vous de moi ?

— Il le demande !

— Dites, souveraine de ma raison.

— Eh ! mais... un équitable rapport en faveur de M. Dargelle.

— Et, si mon devoir...

— Que serait donc cette puissance que vous voulez me faire connaître, si elle ne pouvait renverser le moindre scrupule ? quelle idée m'allez-vous donner de sa force magique et de la mienne ? Voilà deux mystères que je ne me soucie déjà plus de pénétrer. Mais votre probité, monsieur, tout égoïste qu'elle est, ne répugnait pas, disiez-vous, à rendre ce service ? Vous me l'avez assuré vous-même ?

— Eh bien, dit le philosophe éperdu, si je m'engageais...

— Je m'engagerais moi-même. Jeudi est un jour de rapport au conseil, voulez-vous que j'aille me placer dans une tribune pour vous entendre ?

Chénier contemplait la tentatrice avec idôlatrie et terreur.

— Nous allons à l'Opéra le soir même, poursuivit-

elle ; vous y viendrez convenir de ce que peut imposer la reconnaissance. Je m'en rapporterai à votre désintéressement, monsieur ; vous êtes généreux, n'est-ce pas ?

En disant ces paroles, Stéphanie tendit la main au poëte.

— Adieu!

Et, comme involontairement, elle approcha des lèvres de Joseph un cou d'une blancheur satinée; puis elle disparut avec la légèreté d'une ombre, rappelant encore une fois à l'enthousiaste le nom du lieu où le double parjure venait d'être projeté.

Chénier, rendu à sa silencieuse retraite, n'eut de refuge contre les chagrins positifs qui revinrent l'assaillir, que l'espérance de trouver Dargelle honnête homme, et les illusions que lui présentait l'avenir sous les traits de Stéphanie. Ne pouvant dormir, il reprit l'énorme fatras des comptes ; mais, avant de les avoir vérifiés tous, avant d'avoir mis fin, une sérieuse fois, à ce fastidieux travail, ses yeux s'étaient fermés de langueur.

Il rêva qu'il vendait son âme au démon.

III

— Je vous avais défendu de laisser entrer qui que ce soit, Rosalie.

— Mais, madame, M. Dargelle! dit la femme de chambre, qui suivait ce personnage, et semblait exprimer par l'inflexion de sa voix : « Un homme sans conséquence ! »

— M. Dargelle comme un autre, répondit Stéphanie, tout en faisant signe à celui-ci de prendre un siége auprès d'elle. — Je vous aurais écrit ce matin.

La reine de l'Élysée était encore dans son lit à dorures, façon d'Herculanum, bien qu'il fût plus de midi. Mais, loin d'être assoupie ou languissante, elle paraissait avoir l'esprit occupé ; ses yeux étaient fixes, ses joues animées de brillantes couleurs.

— Eh bien, s'écria le fournisseur dès que Rosalie eut refermé doucement la porte, c'est affaire à vous, madame! Vous l'avez donc séduit, vaincu, enchaîné, ce terrible juge ? Je suivais tous les progrès de votre

conquête. Il nous appartient corps et âme! Je gagerais bien que la lettre qui se cache là à moitié sous les dentelles de votre oreiller est de lui. Et il a pu la signer, sans hasarder une fiction : « Votre serviteur très-obéissant et très-humble. »

— Fait-il cher vivre en Angleterre, Dargelle?

— Qu'importe! — Madame aurait-elle le projet d'y faire un voyage d'agrément?

— Vous me croyez toute personnelle, monsieur; c'est à mes amis que je songe, c'est à eux que je m'intéresse avant toute chose. Enfin, vit-on à Londres... agréablement?

— Mais, pourvu qu'on sache se passer de bonne humeur et de soleil...

— Ce sont là deux choses assez précieuses.

— Moins que votre sollicitude. Heureux qui l'excite, madame! Et qui donc a ce bonheur-là ce matin?

— Vous.

— Moi?

— Tenez, lisez un peu le dernier paragraphe de ce billet, le post-scriptum seulement. Vous avez été fort habile à en deviner l'auteur. Vous déciderez vous-même si j'ai raison de m'occuper de vous.

Dargelle pâlit, chercha vainement à se rassurer après la lecture du billet; puis, reprenant son chapeau qu'il froissa avec violence :

— Au moins, dit-il, je ne suis pas le seul à plaindre. Labouchardcrie aura besoin de régler désormais ses dépenses et de ménager sa fortune.

— J'ai déjà pour lui, dit Stéphanie, l'idée d'une économie considérable.

— Puisse-t-il s'enrichir de vos tardifs conseils, madame : c'est toujours à leurs bons conseils qu'on reconnaît ses amis dans le malheur.

— Je viens de vous en donner une preuve.

Stéphanie sonna, puis ajouta en souriant :

— Que voulez-vous, mon cher ! nous n'avions pas compté sur un obstacle que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre.

— La vertu, n'est-ce pas ? dit le fournisseur, et la vertu d'un député !

— Non pas ; mais d'un illustre écrivain.— Rosalie, dites qu'on fasse à l'instant avancer la voiture de monsieur.

Et, une heure après, un voyageur courait la poste sur la route de Flandre, qui, à force d'or, faisait trouver entre lui-même et le signalement de son passe-port une analogie difficile à saisir à la première vue.

Cependant, les bras fortement croisés sur sa poitrine, Chénier errait dans son modeste appartement sans pouvoir trouver la tranquillité du corps ni le repos de l'esprit. Il ne se repentait pas de la décision

qu'il avait prise ; mais il murmurait contre la capricieuse malice du sort qui semblait ne lui sourire que pour lui préparer d'amers regrets. Il lui vint à la pensée qu'il avait pu même être assez chanceux pour blesser une femme par quelques expressions de sa lettre ; et il en chercha à terre l'original, car l'agitation de sa tête et de sa main l'avaient obligé de recopier le billet. Il relut.

« Quand j'étais faible et malheureux auprès de vous, madame, quand mon cœur n'avait d'appui que le vôtre, et ma raison de volonté que celle d'accomplir vos vœux, pourquoi m'auriez-vous trahi volontairement ? pourquoi m'auriez-vous tendu un piége ? Ce serait bien mal ! S'il n'eût fallu que mon sang, j'aurais béni la condition imposée ; mais l'honneur ! Nous n'avons qu'un honneur ; je n'ajouterai pas avec Corneille : Il est tant de maîtresses ! Depuis que je vous ai vue, il n'existe qu'une femme pour moi dans la création tout entière ; mais je serais indigne à jamais du sort que j'ai osé rêver, si je pouvais offrir ma probité en échange.

» Adieu. Nous ne nous reverrons plus. Oubliez un homme réduit à la condition des damnés pour avoir entrevu le ciel. Ah ! Stéphanie, que n'étiez-vous plus généreuse ! pourquoi n'est-ce pas ma vie seulement que vous avez demandée ?

» *P.-S.* — Dispensez-moi, madame, d'inutiles détails. A six heures du matin, j'étais dans les bureaux de la guerre, j'espérais trouver là quelque réfutation de mon propre jugement sur l'affaire : erreur ! Opinion du ministre, renseignements réunis à la commission, pièces officielles et accablantes, j'ai tout interrogé, et, jeudi, je l'accuserai moi-même à la tribune. Qu'il parte ! avertissez-le qu'on pense à l'arrêter. Il suffira peut-être, pour le décider à fuir, de lui confier qu'il existe contre lui une déposition signée Ruquetti. Il connaît, je crois, cet homme. »

— Non, je ne me reproche rien, se dit-il ; mais quelle dérision du sort ! M'offrir pour compensation de mes peines la possession d'un ange, et placer entre nous plus qu'un crime, une lâcheté ! — J'ai refusé sans adresse et sans me ménager une espérance. — Je suis bien dur pour moi ! — Qu'est-ce donc que je veux ? le bonheur ? il se remplace par les plaisirs. La paix ? elle n'existe que sous les ombrages du mont Louis. — Comme elle rira de ma stoïque bêtise ! — Quel méprisant souvenir il va lui rester de ma vertu. — *Vertu!* je n'oserais chercher ce mot dans un dictionnaire de synonymes, tant je craindrais de trouver *duperie* à côté.

Toutefois, la conscience du solitaire le soutenait à son insu. Mais la nuit qui enveloppait déjà les monu-

ments, entra peu à peu dans sa retraite : le fond de sa chambre, devenu noir, commença à se peupler de tristes images. Il ouvrit la fenêtre et alla s'appuyer sur le balcon, comme pour chercher à ses pieds une autre vie et le mouvement. Le front penché vers ce fossé étroit, sinueuse ornière qu'on appelait alors la rue Le Peletier, il vit successivement quelques clartés se suspendre aux ormes du boulevard ; puis se croiser les carrosses au travers de la fourmilière des piétons ; puis le dôme soyeux des parapluies se déployer, sans avoir compris que le soir était venu, que les théâtres s'ouvraient, et qu'un orage menaçait la ville. Il regardait sans voir, entendait des sons sans en percevoir le sens ; une main se fût appuyée sur son épaule qu'il n'eût pas été averti de ce signe d'une existence qui se rapportait à la sienne.

Un moment, il crut, aux rapides lueurs d'un carrosse, voir passer une ombre, une forme, un châle bigarré qui le fit tressaillir. Cette ombre leva la tête, parut le considérer un moment, puis revenir sur ses pas... Mais il ferma la croisée de rage, et comme pour se punir de sa crédulité ou de sa démence. « Misérable visionnaire ! » se dit-il. Et il alla cacher sa tête sous les carreaux d'un divan, place ordinaire d'où tant de fois l'inspiration qui l'abandonne aujourd'hui l'avait fait lever avec orgueil pour aller confier au papier les vers qui venaient de jaillir armés de son

cerveau. Il était là, immobile et mort, quand la sonnette de l'appartement s'agita convulsivement, et troubla tout à coup le silence et l'ombre. Il tressaillit comme au toucher de la pile électrique, se leva plein de colère contre cette importunité ; et, avec d'atroces battements de cœur, il alla brusquement ouvrir sa porte dans toute sa largeur.

Stéphanie était devant lui.

A la vue de celui qu'elle cherchait, la jeune femme n'osa entrer, et s'appuya languissamment sur une partie latérale du chambranle de la porte. La force l'abandonna.

— Vous ! dit Chénier.

— Pourquoi ne pas répondre d'abord ?

Le poëte comprit qu'il avait été sourd à la première arrivée ; et, les genoux tremblants comme elle, les yeux ardemment fixes et suppliants, il l'enveloppa de ses bras, la guida avec respect sur un siége, où elle s'affaissa couverte de pâleur.

— Vous ! répéta le poëte avec un accent de joie délirante.

— Vous ne vouliez plus me voir : vous me l'écriviez sans pitié !... il fallait bien braver tous les intérêts de la terre et l'opinion du monde.

— Imprudente et adorable démarche !

— Je ne m'en serais jamais cru capable : je n'avais pas aimé.

— Quoi, Stéphanie ! à un malheureux tel que moi vous apportez le bonheur...

— Qu'il mérite pour l'avoir refusé.

— Mais songez que la fortune et la reconnaissance, cette considération même qui reste encore à la richesse, vous sacrifiez tout...

— A toi, dit-elle.

Et la nuit descendue avec tous ses mystères couvrit ces ineffables joies qu'on achèterait au prix de l'enfer. La vie pour un jour.

Au réveil de Stéphanie, au lieu de cette langueur rougissante et de ce craintif abattement d'une femme qui se repent ou qui doute, elle avait la gaieté d'un enfant. Le triomphe éclatait dans ses yeux, le sourire était sur sa bouche : on eût dit voir une auréole de bonheur autour de sa belle tête.

— Libre et aimée ! disait-elle ; donnée par l'instinct de mon cœur, j'honore et j'aime ; c'est mon amant ! Plus de découragement ni de tristesse, ami : l'avenir est à nous, l'égalité nous appartient, je veux commencer à vivre, à vivre de ta vie ! Laisse-moi courir ici comme ton enfant ! visiter tous les coins de ta studieuse retraite, éparpiller ta prose et tes vers. Ici, tout est moi, n'est-ce pas ? ta pensée est à moi ! Je serai maîtresse, par ton pouvoir même, de me chasser du seul asile que je veuille accepter au monde, si j'attire jamais sur toi un nuage de tristesse. Je régnerai par

le droit que je te donne de disposer de mon sang sur un soupçon.

Et, dès le jour suivant, la folâtre et rieuse jeune fille se trouva, comme un camarade, associée à toutes les actions de son amant. Sortait-il, elle s'attachait à son bras ainsi qu'une ombre amoureuse. Sous des habits d'homme, elle le suivait plus librement dans les musées, au parterre du théâtre, aux courses dans les bois. Elle cachait sans regret ses beaux cheveux sous un feutre incommode, immolait à l'économie obligée de leur pauvre fortune, jusqu'à sa beauté même. Lisait-il, elle saisissait l'autre volume de l'ouvrage commencé, pour le suivre encore jusqu'en ses impressions intimes. S'il composait, elle écrivait sous sa dictée, l'encourageait d'un regard ému, ou par les timides conseils de son goût si féminin et si pur. C'était mieux qu'un secrétaire, mieux qu'un collaborateur, car elle fécondait la pensée sans la faire dévier un moment, prolongeait les heures du travail, rattachait à l'intérêt du sujet entrepris par l'intérêt qu'elle y savait montrer, et souvent d'un sourire ranimait l'inspiration près de s'éteindre.

Peu de jours après sa disparition de l'Élysée, une espèce de domestique sans livrée déposa pour elle d'énormes paquets, de riches malles, des écrins de toute forme et de toute valeur. Elle y reconnut les richesses qu'elle venait d'abandonner. Jamais, dans

le désordre de son luxe passé, elle ne les avait vues autrement que dispersées dans les vastes appartements d'un palais; elle en fut éblouie, à les voir réunies dans la demeure du poëte. Elle chercha un moment à en supputer la valeur, mais y renonça dès qu'en ses appréciations, même inférieures, elle eut dépassé cent mille écus.

Absent au moment de cet envoi, Chénier n'arriva que pour trouver les malles refermées soigneusement, et près d'elles un billet laissé ouvert pour l'inviter à le lire.

« Reprenez, monsieur, ces biens qui ne m'ont jamais appartenu. Près de vous, je participais à votre luxe; hélas ! et j'en faisais partie. Loin de vous, ces étoffes et ces colliers ne sont pas plus à moi que votre hôtel et vos équipages. Mes richesses maintenant sont la pauvreté et l'amour. Le sort de celui que j'aime est mon sort. Je voudrais pouvoir ôter de ma vie ce qui me rend indigne de lui, comme je me dépouille de cette fortune dont votre amitié n'effaçait pas la honte. Je voudrais qu'il m'eût à lui aussi pure que je suis pauvre. Si cela est impossible, qu'au moins chaque battement de mon sein dépouillé de parures lui demande grâce; qu'un riche diamant, en froissant sa poitrine, ne l'avertisse jamais qu'il presse dans ses bras une courtisane. »

Chénier, ému, cacheta le billet, envoya le tout à son adresse, et sentit naître pour Stéphanie un premier sentiment d'estime ; mais leurs mains affectueusement pressées fut la seule marque d'intelligence que leur délicatesse mutuelle pût échanger sur ce sujet.

Cette opinion même de Chénier sur le caractère de sa maîtresse accéléra l'épanchement de sa franchise sur l'avenir dont il était préoccupé. Il avait trop d'expérience de la vie pour croire que leur délire pût se prolonger ; il était homme de trop de probité pour ne pas ouvrir, aux dépens mêmes de son propre bonheur, les yeux de sa belle compagne. Il vivait bien sous le charme de la possession et dans l'ivresse des sens, mais il n'était ni vaincu ni fasciné encore au point où Stéphanie le devançait. Stéphanie s'était attachée à lui par les sacrifices mêmes qu'elle lui faisait et l'incessant effroi de le perdre. Lui, n'était pas arrivé encore à ce délire qui devait montrer par un exemple de plus combien sont forts ces liens bizarres formés sans condition de durée apparente, en répulsion ouverte avec les convenances du monde et toute la sympathie des caractères. Ce sont des chaînes destinées à se resserrer par la lutte qui devrait les rompre. C'est l'irrésistible attrait de l'impossible; amour qui se fonde sur la déraison même de son existence, pareil à ces plantes qui attachent

leurs racines aux flancs d'un rocher stérile à mesure qu'elles sont battues de l'orage; fatalité enfin qui vous lie à la destinée d'un autre être, dès que vous êtes arrivé à ne pouvoir plus vivre avec lui ni sans lui, à ne pouvoir supporter ni ses défauts ni son absence.

— Stéphanie, lui dit-il un jour, puisque le sort t'a remise à moi, que c'est en moi que repose ta confiance, je dois t'avertir que je n'ai reçu du ciel le pouvoir de faire le bonheur de personne.

— Ah !... voulez-vous m'abandonner? cria-t-elle avec épouvante.

— Je veux sacrifier ma vie, s'il le faut, et le peu que je possède, au delà de l'existence de ma mère, pour te créer un sort, une fortune, une carrière où la félicité ne te soit pas impossible ; mais elle l'est à côté de moi. Je rends justice, à moi et à ma destinée. Me connais-tu bien pour oser espérer en moi ? Tu veux t'asseoir, imprudente, aux pieds d'une ruine qui tombe, t'attacher, pauvre lierre, aux flancs du chêne dont le cœur est mort. Tu parles quelquefois de talent ! Le sort du talent n'est supportable ni pour lui-même ni pour les autres. Il isole, il est trop souvent étranger au bien-être de ceux qui l'entourent ; propre seulement aux grandes occasions et aux sacrifices solennels, il est inhabile aux petits soins, aux assiduités minutieuses où triomphent les esprits

bornés et libres. Lui, il a sa mission à remplir. Il donne quelque pédantisme à l'esprit; lui-même est un calcul. Sa supériorité indispose, et, pendant qu'il se débat sous l'obsession de produire, la souffrance qui le distrait peut ressembler à l'ingratitude. Il sait trop à quoi s'en tenir des choses de la vie pour qu'on le puisse subjuguer. Il n'a rien d'indéfini, peu d'heures perdues, point de laisser aller, sa vocation le tue. Il faut pour l'aimer un grand dévouement, même quand il est heureux et entouré de succès; juge quand il lui faut lutter sans cesse contre l'injustice et la méchanceté des hommes!

— Oui, des inimitiés vous poursuivent, je le sais, mon ami ; mais songez que d'hommes aussi dont les noms n'arriveront jamais jusqu'à vous, vous ont voué pour vos écrits une amitié secrète qui enorgueillit et console. A votre insu, que de cœurs sont parents du vôtre, que d'émotions généreuses vous avez fait passer dans les âmes, que de douces larmes vous avez fait répandre, que d'infortunés vous bénissent!

— Oui, oui, reprit Chénier avec amertume, nos amis, pour la plupart, nous sont inconnus ; et les ennemis se multiplient et donnent à leur agression toutes les formes pour nous atteindre. Ce n'est pas du reste que je ne sache répondre aux affections équivalentes : je sais haïr, car je sais aimer. En fait de procédés hostiles, j'essaye à lutter quelquefois, si

en bons procédés je ne me suis jamais laissé vaincre. Qu'il y ait en eux probité ou talent, et soyez sûre que ceux qui me haïssent n'ont pas affaire à un ingrat. Pour les autres, croyez-vous que j'abaisse mon caractère à quelque ressentiment contre d'ignobles libelles qui ne diffament que leurs auteurs, calomnies presque risibles qui n'en veulent qu'à mon amour-propre? Je sais quels sentiments le public partage avec moi contre de faméliques insulteurs qui se font valets de la haine d'autrui. Ils vous attaquent sans vous connaître, et commencent, avant d'essayer à duper la lie de leurs lecteurs, par se laisser duper eux-mêmes par leurs maîtres. Ce sont pourvoyeurs de mensonges, échos d'absurdités, agents de passions basses, proxénètes un peu plus honteux que les autres, car ils ne se vouent qu'aux négatifs plaisirs de la haine, aux voluptés de la vengeance.

» Je sais, par la plume ou avec d'autres armes, répondre aux ennemis qui m'honorent, aux agressions qui me touchent; mais il est de si lâches et de si infâmes calomnies, qu'elles font un moment hésiter le courage, et mettraient la honte de s'en défendre au-dessus des tortures dont elles veulent frapper le cœur. O Stéphanie! si vous pouviez sonder la profondeur d'une plaie qu'ils creusent au fond du mien, et qu'ils empoisonnent chaque jour en la touchant de leurs mains! Dieu puissant! une telle ven-

geance en échange de quelques critiques adressées à des ouvrages! pour des épigrammes loyales et franches inspirées par le seul amour du progrès des arts!

» Tiens, ajouta-t-il en voyant entrer le seul domestique qu'il possédât, portant à la main une lettre qu'il avait déjà reconnue lui-même avant qu'elle lui fût présentée: tu vois bien ce billet, dont l'écriture uniforme a souvent excité ta jalousie d'enfant? je le reçois depuis deux ans tous les jours et à la même heure. Ouvre-le; et connais, par un seul exemple, jusqu'où peut aller l'abjection des vanités blessées, la scélératesse des rancunes dans une congrégation littéraire.

Stéphanie prit en tremblant la lettre, elle ne contenait que ces mots :

CAIN, QU'AS-TU FAIT DE TON FRÈRE?

— Je ne comprends pas, dit-elle, ce que cela veut dire.

— Cela veut dire, cria Chénier avec des pleurs de rage, que dix orateurs que j'ai combattus à la tribune, et trois auteurs dont j'ai blâmé les vers, m'accusent d'avoir égorgé mon frère!

— André Chénier?... Toi, mon Dieu!

— Oui, dit Joseph exaspéré par les souffrances et près de tomber dans un accès de délire, voilà leurs représailles! Je n'ai pu, en effet, sauver mon frère de

l'échafaud, et peut-être ont-ils raison, les bourreaux d'aujourd'hui, de me redemander sa tête. Je devais mourir avec lui ! Je doute de mon innocence puisque je n'ai pu le venger. Mon crime est de lui survivre : je demande chaque jour à Dieu si je n'ai pas mérité en effet ces exécrables tortures !

— Ah ! les monstres ! dit Stéphanie : ils se sont donc refusés à lire les vers admirables de candeur et d'indignation, ces vers trempés de tant de larmes, que renferme le *Discours sur la calomnie ?* Voilà donc comme la médiocrité se venge ! Toi, un fratricide ! Et comment leur stupide aveuglement peut-il ignorer que ta mère adore en toi le meilleur de ses fils ? Une mère pardonnerait-elle à un enfant la mort d'un autre ? Et tu es le consolateur de la tienne ! Appelle de leur absurdité au cœur de toutes les mères.

Chénier se sentit gagné par les larmes.

C'était la première fois que ce secret affreux lui échappait. La confiance et les larmes le soulagèrent. Il regarda Stéphanie, et tomba, le cœur plein de reconnaissance et d'amour, dans les bras de sa consolatrice.

IV

Si cette esquisse rapide avait un autre but que celui de montrer le talent aux prises avec la fatalité, il faudrait, avant que de passer à l'année 1810, où se traîna Chénier à travers mille vicissitudes, essayer d'analyser les événements politiques qui se pressèrent entre ces deux phases de sa vie. Mais, pour nous, le voilà courbé avant l'âge sous la main de fer du chagrin, et il a déjà atteint cette mémorable époque. Souffrez, jeune homme qui parcourez ces pages, que l'une d'elles, tournée légèrement, nous tienne lieu de ce magique rideau derrière lequel vieillissent en si peu d'instants les personnages de Shakspeare.

D'autres diront le retour, ou plutôt la fuite de Bonaparte, après les désastres du Caire, et comment le poëte républicain crut venir au secours de la France en aidant, le 18 brumaire, à substituer la main d'un

homme de guerre aux timides hésitations du pouvoir des cinq. Chénier, dans les oscillations du Directoire, méprisait un de ces gouvernements qui, placés entre les deux seuls principes virils de toute administration des peuples, sont trop monarchiques pour les républicains, trop républicains pour les monarchistes, et résolvent, assis dans le ruisseau du chemin politique, le risible problème de se faire conspuer par les passants de droite et de gauche. Ceux-là sont étrangers à l'association des princes comme à la famille populaire. Ce sont superfétations amphibies, monstres sans sexe politique, et sans avenir que la honte et la chute.

On dira que Chénier sut opposer ensuite de nobles résistances sur les bancs du Tribunat; essayer d'énergiques conseils à la puissance victorieuse, et tomber enfin dans la disgrâce et la pauvreté pour avoir énoncé toute sa pensée philosophique dans l'immortelle *Épître à Voltaire*. Ce fut dans cet ouvrage qu'il rétablit la particule nobiliaire de son nom; nullement pour revendiquer cette puérile distinction qui appartenait à sa famille, mais pour railler au contraire cette petitesse de gentilhommerie qu'essayait de recrépir un grand homme au XIXe siècle.

Pour nous, le voilà donc plein de défiances et de chagrins, frappé d'infirmités précoces, et bornant sa vie, plus studieuse que jamais, à deux affections

presque rivales : sa tendresse pour sa mère, son amour pour Stéphanie.

Stéphanie lui restera fidèle : l'assidue garde-malade, la tendre sœur de charité ont remplacé la brillante maîtresse. Ce n'est pas que la femme livrée aux écarts d'une fougueuse jeunesse soit arrivée à un grand progrès moral dans la généralité de son être ; mais elle aime, et tout ce qui se rapporte à ce sentiment exclusif élève son âme indépendamment des imperfections du reste de son caractère. Elle est aimée aussi : elle jouit de cette sorte d'exception parmi les femmes en rivalité de beauté avec elle. Les femmes les plus belles excitent en effet plus rarement que d'autres une passion profonde. Il semble que l'orgueil de la possession distrait du bonheur de la jouissance. Il n'en avait pas été ainsi pour Chénier. Stéphanie lui avait fait le sacrifice entier de ses goûts, de ses habitudes et même de ses défauts. Ainsi, dans le passé si fastueux pour elle, Stéphanie avait retenu des longs repas et des mœurs faciles une disposition qui n'était pas sans grâce, à chercher la gaieté dans ces liqueurs légères qu'affrontent impunément quelques belles à la fin des rassemblements joyeux. Mais la première impression de contrariété surprise dans les regards de son amant avait suffi pour faire briser à Stéphanie une habitude qui commençait à devenir impérieuse pour elle.

— Vous avez raison, ami, avait-elle répondu au premier pli du front mécontent : le pouvoir de ces nectars humains est bon peut-être à procurer l'oubli ; mais, près de toi, je veux me souvenir. Il se peut qu'ils recèlent quelque secret qui console ; je serais indulgente, peut-être, pour l'affligé ou le pauvre qui cherche à sortir un moment de sa vie ; mais moi, et auprès de toi, qu'ai-je à oublier, qu'ai-je à consoler dans mon sort ? Échapper un moment à la réalité serait une ingratitude. Oh ! si tu savais quelle sécurité douce et quelle paisible joie m'accompagne à notre table frugale ! Autrefois, aux banquets de l'Élysée, je me suis surprise à frémir : je croyais respirer là comme l'odeur d'une faillite, participer à un vol, boire dans les coupes d'or une moitié des larmes que ce luxe devait, tôt ou tard, coûter à des orphelins.

Ainsi charmait-elle le misanthrope. Du reste, hors de sa pensée unique et de son culte, Stéphanie était pétrie d'imperfections et de misérables et vulgaires caprices. La raison absolue et la vérité n'avaient aucun accès près d'elle. Dans son entêtement bizarre, c'était à la fois un enfant et un rocher. Elle prostituait sa bienveillance ; un engouement succédait à un autre. Sa faveur, comme une couronne banale, se posait sur tous les fronts. Elle oubliait les dévouements éprouvés et sincères pour le premier flatteur. Les absents lui passaient du cœur, les amitiés glis-

saient à travers cette âme comme l'eau si précieuse du fleuve d'oubli entre les mains des Danaïdes. Mais, tout entière à Chénier, elle le captivait par l'extravagance même d'une jalousie sans objet. Il est pénible mais attachant d'être le héros d'un soupçon vigilant et d'une incessante inquiétude. Quelquefois, au milieu des nuits paisibles, Stéphanie, en proie à l'insomnie, observait aux clartés de la lampe la figure endormie de son amant. Si les changeantes impressions d'un songe passaient sur ce front expressif, elle s'inquiétait, lui posait la main sur le cœur, et, alarmée de le sentir battre un peu plus vivement que de coutume :

— Joseph! criait-elle; ingrat! pour qui bat ton cœur en ce moment?... Ah! si ce n'était pas pour moi !

Elle l'éveillait pour répondre à des questions absurdes, et se tranquilliser ainsi au prix de la paix qu'elle lui ôtait.

Chénier, tourmenté par les scènes et les violences de cette vie intérieure, était de plus en plus attaqué au dehors. Ses adversaires, enhardis par la défaveur impériale, l'injuriaient pour leur compte dans d'ignobles pamphlets, et, pour plaire à la police, dans les colonnes salariées des journaux de Fouché. Harcelé de tant d'injustices, irrité par mille morsures envenimées, ce noble caractère s'aigrit. L'amitié même lui devint suspecte; il évitait de rencontrer ses plus

honorables rivaux : Lemercier, Arnault, Ducis, et son compagnon de tous les temps, le modeste et vénérable Daunou. Il eût craint de surprendre dans leurs regards un intérêt de commisération pour lui. Arrivé, à force d'injustices et de misanthropie trop explicables, à se sentir humilié, même par l'adversité de la fortune, il était devenu inabordable.

Un jour de l'été de 1810, il se présente à sa porte un vieillard de haute taille et de noble maintien, mais simplement vêtu, les souliers couverts de poussière, un bâton à la main, et couvrant à moitié ses longs cheveux blancs d'un large chapeau de paille. Le concierge lui avait disputé l'entrée de la maison; mais il pénétra jusqu'à l'appartement du poëte, et, là, il fut arrêté de nouveau par un domestique.

— Qu'est-ce donc, dit Chénier à Stéphanie, que ce bruit inaccoutumé?

Stéphanie s'élança dans l'antichambre; et, après un court colloque avec l'étranger, elle revint dire :

— Ce bonhomme, qui est connu de vous, dit-il, a refusé de décliner son nom, comme par modestie; mais la probité et la noblesse respirent dans toute sa personne.

— Je ne crois à la probité ni à la noblesse de qui que ce soit.

— Il arrive, dit-il, de Versailles.

— Quelque vieil émigré qui me croit stupidement

encore la puissance de lui faire rendre ses bois ou ses étangs non vendus. Qu'il aille se faire laquais à la cour de Bonaparte.

— Je doute que ce soit un aristocrate : il a déclaré en souriant qu'il ne s'était pas attendu à tant de difficultés pour pénétrer chez un républicain ; et, en me priant de lui faire obtenir quelques moments d'audience de M. *de* Chénier, il a appuyé en souriant encore sur la particule.

— Ce sera quelque insolent envoyé de Saint-Cloud. Qu'on lui dise que je ne veux pas le recevoir.

— Ah ! madame, insistez, je vous en prie, dit la voix du postulant lui-même, qui s'était glissé à la suite de son introducteur, et parlait à travers une légère ouverture de la porte. Ajoutez, s'il vous plait, que c'est un sénateur impérial.

— Un sénateur ! s'écria Chénier se levant de son fauteuil, et oubliant les douloureuses varices qui gonflaient ses pauvres jambes ; un de ces valets dorés qui votent la conscription, livrent notre jeunesse en coupe réglée, font des Français, au profit de l'ambitieux, une espèce de chair à canon ? J'aurai l'honneur de le renvoyer d'ici moi-même. Qu'y a-t-il de commun entre un sénateur et moi ?

Un franc et joyeux rire fut la réplique de l'inconnu, qui, poussant en même temps familièrement la porte

avec la poignée rustique de son bâton, offrit au courroux du malade la candide et noble figure de Ducis.

Chénier s'arrêta immobile.

— Oui, mon ami, mon cher confrère de l'Institut, ajouta le vieillard, qui portait quatre-vingts ans avec la verdeur et la dignité de Sophocle : un sénateur ! ou du moins, si j'échappe au guet-apens, ce ne sera pas leur faute. C'est hier que j'ai refusé. J'ai dit à un Ségur venu m'offrir le brevet, et déjà chamarré lui-même de la livrée nouvelle : « J'ai toujours, citoyen, consulté moins mes intérêts que mes répugnances. Et puis je ne pourrais, voyez-vous, ai-je poursuivi en touchant ses broderies pesantes, m'habituer à porter cette casaque-là. » Mais, aujourd'hui, Chénier, je viens à pied de Versailles prier Lebrun et toi d'apostiller ma demande pour une pension de deux mille francs sur les fonds de notre Institut. Je n'ai au monde que l'Institut pour vivre; ce qui veut dire, je crois, que je n'ai pas de quoi vivre.

Chénier se hâta de faire voir, dans ses papiers, que son rapport était déjà achevé en faveur de l'auteur d'*Abufar*.

— Voilà qui est bien, dit le tragique bonhomme : j'avais confiance en ton zèle. A présent, fais-moi donner un verre de vin, un verre de vin des environs, s'il est possible.

— Pourquoi des environs?

— C'est mon goût. Ne sais-tu pas que je l'ai consacré en vers ?

Dans mon caveau frais et joli,
Sans trop me vanter je vous range,
Mes vingt feuillettes d'un marly...

— Que tu bois toujours sans mélange.

Mais excusez, dit le fils de l'ex-ambassadeur, vous êtes chez un malade ; on ne peut vous offrir que du bordeaux.

— A la bonne heure ! Et travaillons-nous ? Cette santé me paraît bien chancelante ; il te faudrait les forêts qui sont à ma portée, mon ami ; les sources fraîches, de longues et calmes prairies. Moi, je les ai épousées; je leur ai jeté mon anneau. Qu'est-ce qui t'occupe donc depuis ta rude élégie de *la Promenade ?* depuis *Tibère*, dont j'entends parler comme d'un chef-d'œuvre ?

— Rien, dit l'écrivain découragé. Huit ans de solitude m'avaient laissé le loisir d'étudier sérieusement ; j'allais peut-être développer quelque talent, pouvoir, au bout de la carrière, dire comme mon frère au début de la sienne : « J'avais quelque chose là ! » Ils m'ont frappé au cœur pour éteindre la pensée. Que ne m'ont-ils percé de vingt poignards !

Je les aurais bénis de m'épargner cette mort de tous les jours ; et eux n'auraient été que des assassins !

— Leur empereur ne pouvait pas, mon cher, te pardonner la résistance après l'avoir chanté. Pourquoi diable l'as-tu secondé en brumaire, et pourquoi as-tu fait pour lui la tragédie de *Cyrus ?*

— Je n'ai rien fait pour cet homme, Ducis, soyez-en sûr. Si j'avais voulu céder, j'aurais eu, sous les ailes de son aigle, ma gloire, comme tant d'honnêtes gens dont on ne se souvient plus ; mais j'ai pratiqué une vertu plus rare : c'est d'oser être ce que l'on est. Va ! choisir entre Barras et lui n'était pas d'un flatteur ; et la tragédie de *Cyrus* offrait au couronnement des leçons plutôt que des éloges. Il ne s'y est pas mépris, lui, l'officier corse ; et, pour le reste, mes ennemis ne sont pas plus sûrs que moi de la médiocrité de *Cyrus*.

— Mais *Œdipe roi*, mais *Tibère !* quelle éclatante revanche tu as prise !

— Vous ne savez peut-être pas l'origine des brutalités impériales contre moi : dit Chénier, elle est moins solennelle qu'on ne pense. Nous avions été liés, le général et moi, depuis le 13 vendémiaire ; un jour de son consulat, j'allai le voir ; et, en me reprochant avec une bienveillance bourrue de n'avoir point assisté à une fête qu'il avait donnée la veille, il me

demanda où j'avais passé cette soirée. « Aux Français. — Que donnait-on? — *Cinna.* — Je n'aime pas *Cinna.* — Pourquoi? — Je lui préfère de beaucoup *le Cid.* » Là dessus, il se plaignit de ce que les comédiens se permettaient de retrancher de cette pièce le rôle de l'Infante. « J'aime ce personnage, dit-il : ces deux femmes amoureuses de Rodrigue font bien. Cela relève encore le jeune héros. »

— Cette observation est charmante ! s'écria candidement Ducis ; ce gueux-là ne manque donc pas de judiciaire ? Ah ! nous lui reprochons le mal qu'il a fait ; c'est par le bien qu'il a laissé à faire qu'il faudra l'attaquer un jour. Mais pourquoi repousser *Cinna*, et y trouver surtout l'occasion de persécuter?

— « *Cinna*, ajouta le consul, est un sot et un ingrat, sa conspiration n'a pas le sens commun. Il vient clabauder jusque dans le palais du prince et le braver quand on lui fait grâce. Je me crois, moi, comme un autre, capable de pardonner à un ennemi ; mais, s'il me disait : *Je te hais, et je veux mourir ;* je lui répondrais : *Va mourir.* Et je l'enverrais aux licteurs. — Ce serait, dis-je, agir comme Octave : et c'est Auguste que Corneille a voulu peindre. »

— Je ne m'étonne plus de rien ! dit Ducis en découvrant sa tête blanche. Quel courageux sang-froid, mon ami ! Mais courage aussi dans les arts ! Tu es jeune, toi, encore ; et je ne désespère que d'une

chose : c'est d'assister à tes prochains triomphes. Moi, j'aurai soixante-dix-huit ans à la Saint-Hubert; aussi je ne suis plus de ce monde, et, quand je parlais de noces tout à l'heure, j'oubliais que je suis fiancé avec la mort.

— Vous êtes plus que sexagénaire et je n'ai que quarante-six ans; vous entendrez pourtant nos ennemis vous demander ma place au fauteuil, et peut-être mon éloge *obligé* prononcé par Michaud ou Chateaubriand.

Ducis n'accepta pas de si tristes présages, et s'éloigna, aidé de son bâton qu'il appuyait fortement sur la terre.

— Vous voyez, dit-il, madame, en s'adressant à Stéphanie, je frappe pour que l'on m'ouvre. Mais emmenez notre ami à la campagne.

— J'irai, dit le malade avec une mélancolie que Ducis ne comprit pas. Ma mère a fermé les yeux ici près, au milieu des calmes paysages d'Antony : j'irai me reposer près d'elle.

Stéphanie, qui avait, dans l'expression de son regard et à l'accent de ses paroles, saisi une volonté dernière, laissa tomber dans ses deux mains sa tête échevelée.

En effet, Chénier dépérissait de jour en jour, et ses pressentiments le trompaient peu. La perte de cette mère, son premier guide et son dernier ami

était comme une mort anticipée de lui-même. Une partie de sa vie s'était détachée ; le reste ne lui servait plus qu'à souffrir. Sans doute il aimait Stéphanie encore, il rendait justice à cette âme qui s'était épurée auprès de lui jusqu'à ce jour ; mais l'ardeur et la force qui avaient soutenu cette passion l'abandonnaient. Plus pure et plus fondée sur l'estime, son affection se fût augmentée durant sa faiblesse même ; mais le premier attrait de Stéphanie, pour lui, était d'être sa maîtresse.

— Stéphanie, lui dit-il un soir qu'elle l'avait soigné avec plus d'adresse et de douceur encore que de coutume, un soir que la senteur des tilleuls voisins pénétrait dans cet appartement où elle était venue jadis se donner à lui ; sans toi, je n'aurais pu supporter si longtemps une condition étrangère à toute espérance, à toute émulation, à tout avenir. Je n'appartiens plus à la vie que par la passion d'en sortir. Ne me reproche point cette pensée ; je suis déjà hors du monde. Je crains que la reconnaissance que je garde pour les plus touchants procédés ne soit une tradition de mon esprit plutôt qu'une émotion de mon cœur. Je ne saurais pas plus être ingrat que malhonnête homme, mais ce n'est peut-être que l'effet de mon éducation et le fruit des bons préjugés que m'a laissés ma mère. Pourquoi resterais-je ici ? Je suis encore, tu le vois, sensible aux chagrins, même aux

contrariétés; mais nullement aux événements que d'autres appelleraient heureux. Le joueur qui gagnerait sans plaisir et qui perd avec désespoir, doit quitter la partie, n'est-ce pas? Adieu! Je partirais content, si j'avais pu assurer ton sort. J'aurais voulu achever ces écrits imparfaits pour essayer de mettre ta vie au-dessus des atteintes du besoin. Le temps m'aura manqué! Tels qu'ils sont, reçois-les comme un gage du souvenir que j'emporte dans un monde meilleur. C'est une partie de moi, c'est ma vie que je vous donne. Ces fruits d'une imagination malade, c'est pour vous que j'y attachais quelque prix, pour vous que je retrouvais un moment la force de travailler : c'est mon âme et mon souvenir. L'héritage de la pensée, ses fruits immatériels, j'ai bien le droit d'en disposer librement; mais, si, par impossible, on te les disputait; si je ne sais quels droits des successions vulgaires s'interposaient entre la mort et la volonté de l'écrivain, voici un présent qu'on ne t'arrachera pas. Laisse prendre et disperser, s'il le faut ces confuses ébauches, brûler les titres d'une renommée bien incertaine; mais conserve cette autre portion de moi. Ne te sépare jamais de ce cœur que toi seule a fait palpiter d'amour.

Et, en disant ces paroles, Chénier cherchait, sous l'oreiller du lit de souffrance, une boîte d'or qu'il tendit à son amie, en souriant.

— Vous voyez, ajouta-t-il, elle a déjà la forme du présent qu'elle doit contenir. Demain, vous la présenterez à Corvisart ; il est prévenu par moi, et il sait quel usage il en doit faire.

— Demain ! s'écria Stéphanie en larmes.

— Je l'espère.

Il tomba, un instant après, dans un léger sommeil. Son esprit avait obtenu du calme de cette disposition accomplie, de cette volonté expliquée ; mais Stéphanie, glacée d'effroi par les paroles mêmes qu'elle venait d'entendre, l'éveilla pour calmer une invincible terreur.

— Ami, que faites-vous ? dit-elle.

— Je m'essaye.

Il retomba l'instant d'après dans l'immobilité du repos. Stéphanie l'appela encore.

Cette fois, il ne répondit plus.

V

Laissez là cette histoire déjà longue, lecteurs de romans nouveaux, bienheureux consommateurs des cent mille et une nouvelles qui tombent en 1833 plus abondamment que la rosée du ciel. Ici, le drame est fini, si le malheur ne l'est pas. Une destinée qui reste à s'accomplir de l'autre côté du tombeau, peut-elle rivaliser d'intérêt avec l'habituelle curiosité qui soutient vos lectures, et ne pas contrarier la marche de vos émotions, arrêtées infailliblement devant le mariage ou la mort ? Vous ne rencontrerez plus dans ces pages que le morne et philosophique intérêt de l'histoire. Fermez un livre qui va devenir monotone comme la vie humaine, et triste comme la vérité.

On allait vendre le mobilier d'une pauvre femme. Elle regardait cette scène avec une peine si profonde et une telle stupeur, qu'elle eût touché toute âme

humaine. Il n'y avait là que des recors. Ce fauteuil qui l'avait abritée pendant des journées de chagrin immobile ; ce lit où, pour tromper l'heure de prendre quelque nourriture, elle s'était traînée tant de fois, elle allait tout voir disparaître! Voyez ses mains pressées contre sa poitrine. Veut-elle enfermer là l'objet le plus cher qu'elle ait au monde, ou contenir seulement les battements d'un cœur navré?

Tout à coup il entra, dans l'appartement qu'on dévastait, un homme dont la figure rendit quelque sérénité au front déjà ridé de la pauvre femme. C'était une espèce de bienfaiteur dont la présence s'était manifestée souvent aux jours de ses souffrances ou de ses besoins. Elle espéra qu'il venait lui conserver les débris de sa fortune passée, « ce pauvre rien » qu'elle appelait son ménage, et satisfaire deux ou trois chétifs créanciers.

Thomas Valker, un Suisse de cinquante-huit ans à peu près, avait l'air officieux et modeste.

— Madame, dit-il avec respect, laissez-les faire. Tant que vous aurez un chez vous, tant que vous posséderez en propre quelque chose, les usuriers viendront. Le repos, voyez-vous, c'est un meuble comme un autre. Venez chez nous, chez moi, se reprit-il en soupirant; le logement de Thécla est vide, vous le savez trop! Vous trouverez là de quoi reposer votre tête et les soins d'un pauvre homme

bien dévoué, s'il a le malheur de n'être pas plus riche que vous-même.

La femme indigente jeta encore un long regard sur les meubles qui lui avaient appartenu, autour des murailles accoutumées à répondre à ses plaintes; et puis, couvrant ses épaules d'un châle qui protégea à la hâte le mystérieux trésor qu'elle emportait, elle suivit les pas de son dernier ami.

— Valker, disait-elle en marchant, vous épuisez pour moi toutes les généreuses impulsions de votre âme; vous m'avez comblée d'égards et de bons procédés.

— De quoi vous étonnez-vous, madame? répondait le Suisse un peu brusquement. Est-ce que monsieur ne m'a pas sauvé la vie? Est-ce que je n'ai pas comparu devant leur tribunal révolutionnaire, parce que j'avais été, moi, cocher de ce pauvre tyran?

— Vous exagérez beaucoup votre reconnaissance.

— J'étais condamné à mort, madame, sous prétexte qu'on m'avait vu le 10 août avec autre chose que mon fouet à la main. Et puis n'aviez-vous pas, vous, fait donner une éducation à ma fille, mis cette jeunesse-là en apprentissage pour lui éviter la fainéantise et les mauvaises compagnies? Avec la marraine de ma pauvre Thécla, c'est à la vie et à la mort, madame!

Valker était le concierge d'un de ces grands hôtels

de la rue du Sentier, où l'aristocratie du commerce rivalise de magnificence avec l'aristocratie de la rue Saint-Dominique; mais, depuis la mort de sa fille, obligé de prendre un aide, il avait partagé ses gages et vu venir pour lui un état fort nécessiteux. Il fit croire à la pauvre réfugiée que la mansarde naguère occupée par sa fille lui était gratuitement cédée; mais il la payait en secret fort cher, et ses ressources, épuisées ainsi, donnaient un grand mérite à sa charité.

Pour la pauvre femme, elle ne rentra pas sans quelque sentiment de bien-être dans une demeure qui retraçait les habitudes de sa vie passée. Il lui semblait, à passer sous les portiques de marbre, et par les escaliers à rampe de palissandre, qu'elle eût moins de peine ensuite à gravir la raide et tortueuse montée qui conduisait à son bouge obscur. Du haut de sa seule croisée, elle pouvait abaisser un regard sur les grandes cours, observer le mouvement des carrosses, apercevoir le bon goût des toilettes et entendre les rumeurs légères de la fête. Ce contraste lui était quelquefois amer, mais moins pourtant que ne l'eût été le voisinage de la populace, les cris, l'odeur et les turpides habitudes de la misère parisienne.

— Suis-je bien la personne que je me suis connue autrefois, se disait-elle; et n'habité-je pas un monde nouveau dont l'enfer est le souvenir du premier ?

La dégradation de ta créature, la parodie de ton œuvre, tu la veux donc souffrir, ô mon Dieu? Pourquoi le plus souvent ne consentir à recevoir dans ton sein que l'homme découronné de sa force et la femme de sa grâce? Beauté, raison, lumière, tu ôtes tout successivement à l'être condamné à vivre; tu éteins les yeux du vieillard, tu attaches à sa présence un sentiment d'éloignement, ressenti par ceux mêmes qui seront demain ses semblables; enfin, tu fais se demander au fils qui accompagne un cercueil, si, au lieu d'un homme qu'il enterre, ce n'est pas un spectre qu'il va rendre à son domaine. Et, quand la famille n'est plus là pour soutenir la vieillesse, quand l'idée exaltée de la vie future, l'amour ou la crainte de Dieu n'étayent plus une vie près de s'éteindre, que peut devenir une femme qui n'a été que belle? Elle sera, loin de ses flatteurs, misérable, comme ce vieux roi déchu qui ne sut qu'être roi. De part et d'autre, la cour et le tyran se séparent avec de réciproques mépris. Est-ce donc la triviale ressource d'opposer le tabac à l'ennui, de cacher l'avarice sous la futilité du jeu, d'aimer quelque oiseau rare ou un chien qui va devenir la passion de son hiver? Non: au milieu de tous ces goûts abjects, elle prendra le plus abject de tous, car celui-là produit l'oubli absolu. Et, si dans ses plus beaux jours les séductions de l'orgie n'ont pas été repoussées loin d'elle, l'ivresse deviendra,

pour l'énervation de ses esprits et la prostration de ses forces, une honteuse et abominable amie.

Valker avait bien souvent partagé avec son ancienne bienfaitrice le pain qui n'eût suffi qu'à peine à ses sobres besoins. Il arriva un soir dans la mansarde, résolu de tenter quelque expédient pour se secourir lui-même, et surtout venir en aide à la malheureuse madame du Terrier ; car c'est ainsi que, depuis quinze ans, depuis la mort de Chénier, se faisait appeler Stéphanie. Il ne parla que de ses propres misères, pour disposer l'esprit de sa bienfaitrice au sacrifice qu'il en espérait obtenir, décidé à l'employer tout entier au soulagement de l'infortunée : c'était là sa délicatesse. Il trouva l'ancienne reine de l'Élysée-Bourbon accroupie plutôt qu'assise contre la muraille sur un matelas glacé ; c'était un soir de décembre. Elle était là, sans pain, sans lumière et sans feu ; ses pieds cherchaient sous elle-même un reste de chaleur près d'abandonner tout son corps. Hiver de Paris ! hostilité d'une nature sans grandeur, frimas sans poésie, égoïsme, boue et misère, sous quel image vous représenter ? — Un vieillard qui se traîne en haillons le long des murs, en conseillant le crime et surtout la bassesse ? — Les plus funestes idées ont été conçues devant un âtre froid, au bruit lointain des airs de danse répétés par un orgue de Barbarie.

Valker contempla longtemps Stéphanie à la lueur

de son pâle bougeoir, avant que l'infortunée trouvât la volonté ou la force d'ouvrir les yeux. Il avait peine à ressaisir quelques indices de la beauté autrefois célèbre. Faut-il donc que le plaisir qui passe si vite laisse après lui de si durables traces ! De toutes les folies du dissipateur, celle-là est la première dont il faille payer l'usure. Il n'y a de plus fâcheux à saisir sur la face humaine, que cette factice jeunesse et cette fraîcheur surannée qui sont la conséquence de l'imperturbable égoïsme et de l'impuissante froideur des sens. Telle matrone se perpétue enfant, en dépit d'un vieil extrait de baptême, qui n'a produit aucun fruit dans la saison utile. Elle fleurit comme ces lilas inodores qui étonnent les jardiniers à la Saint-Martin. Tel dandy de quarante-six printemps a l'air d'un lycéen par derrière, qui a fait, depuis qu'il est au monde, économie d'âme et de virilité.

— Excusez-moi, madame, dit Valker, j'ai travaillé un peu dehors, et n'ai pu, depuis trois jours, vous apporter aucune provision ; qu'êtes-vous devenue?

— Je ne suis pas sortie.

— Et ce charbon qui devait suffire à votre usage jusqu'à la fin de la semaine?

— Je l'ai brûlé tout en une nuit... inutilement !

— Écoutez, madame : c'est pécher que de se laisser mourir quand on a moyen de soutenir sa vie. Dieu peut venir à notre aide, si nous nous aidons ; et qui

sait tout ce que peut changer dans notre sort un déla de quelques jours?

— Que puis-je, Thomas Valker? J'ai été élevée dans l'inertie, je ne sais pas travailler : et voilà que les infirmités viennent.

— Il vous reste, du luxe passé...

— Une seule chose.

— Elle est de grande valeur : il faudrait vous en faire une ressource.

— Je suis résignée à tout pour reconnaître vos bienfaits envers moi, Valker ; mais ne savez-vous pas qu'il est au-dessus de ma force d'aller colporter cet objet, au risque d'essuyer les refus ou les dépréciations des marchands? Cette séparation, mon ami, c'est aussi la mort.

— Eh bien, je connais, dit Valker, dans la maison même, un riche Anglais qui n'a pu vous voir souffrante sans s'intéresser à vous; il m'a parlé de vous avec respect, et j'ai répondu, je crois, de manière à ne point blesser votre délicatesse. Celui-là, si vous voulez, viendra vous offrir de l'or en échange du vôtre. Là, sans risquer de pénibles démarches et sans instruire personne qu'un étranger, vous pourrez, exempte d'obligation envers qui que ce soit, écarter pour longtemps le besoin.

— Le besoin ne m'atteint plus, dit Stéphanie épuisée.

— Mais, moi, j'ai faim, reprit Valker.

— Qu'il vienne aujourd'hui, aujourd'hui même.

Lord Elmonzey était un homme poli et curieux, un amateur de raretés bizarres, venu d'Angleterre où il était membre d'un grand bureau de bienfaisance, pour importer la charité en France par des procédés anglais.

Il se présenta avec déférence dans la mansarde de madame du Terrier.

— On m'a dit que je pouvais être assez heureux pour vous devenir utile; me voilà à vos ordres, madame.

— Excusez mon trouble. Je crois... je crains... Je ne sais plus ce que j'avais résolu.

— Il s'agissait d'une boîte d'or dont la valeur, considérable assez, restait perdue dans vos mains.

— Eh bien!... oui, monsieur; peut-être faudra-t-il en effet consentir un jour à m'en dessaisir. Dieu sait si j'ai attendu longtemps, plus longtemps peut-être que je ne le pouvais! La voilà sur le bord de cette cheminée. Regardez... dites quel prix on en peut offrir.

— Elle renferme, m'a-t-on assuré, les cendres d'un poëte?

— Qu'importe, milord? Vous ne connaissez pas nos écrivains français.

— Fort celui-là, madame; de réputation du moins.

Je suis amateur, voyez-vous, et je possède déjà...

— Pardon : vous devez concevoir que les détails d'un tel échange pèsent grandement à ma résolution. Abrégeons... Qu'estimez-vous ce... cet objet, qui n'a point d'ordinaire usage?

— Tel qu'il est, madame, il se peut payer jusqu'à cinquante guinées.

— Tout ce que vous voudrez, rien que ce que vous voudrez. Je vous demande seulement...

L'Anglais s'était levé avec l'évidente intention d'aller vers la cheminée toucher de ses mains la précieuse boîte ; Stéphanie s'élança, et, le corps tout frémissant à la seule idée d'une profanation :

— Je vous demande seulement, acheva-t-elle, quelques moments de solitude pour placer dans un simple cristal les cendres que renferme ce tombeau.

— Mais... j'ai dit le bijou tel qu'il était, madame.

— Comment!

— Que voulez-vous que je fasse de votre or? J'en ai assez, de l'or ; je ne l'estime que s'il sert à me procurer ce que tout le monde n'a pas. Je suis amateur, je le répète; on aime les curiosités en Angleterre, et je compose un muséum où figure déjà l'encrier de Voltaire : j'ai pensé qu'un poëte qui a vu commencer le XIXe siècle me ferait un pendant à ma convenance. Je tiens beaucoup au cœur de M. Chénier.

— Et c'est à moi, milord, que vous proposez de le vendre ?

Un profond mépris pour le connaisseur britannique sauva Stéphanie d'un excès d'indignation.

— Non, milord; me séparer d'un présent de lui me coûtait déjà une horrible peine ; mais me défaire de lui, de lui-même! impossible. La cendre du plus noble cœur qui ait jamais cessé de battre reposera sur le mien tant que le mien battra.

— Sentimentalité exquise, madame! exagération d'un bon principe! mais...

— Que penseriez-vous de moi ? que penserions-nous l'un de l'autre?

— Moi, dit l'Anglais piqué, j'achète le peu qui se trouve de bon dans ce pays-ci : du patriotisme si on en avait à revendre. Je penserais de vous, madame, que vous obéissez encore à une intention de votre ami, car il voulut évidemment vous faire de cette richesse une ressource à venir contre le mauvais sort.

— Assez, monsieur! Vous ne comprenez peut-être pas que vous me blessez et m'affligez à la fois.

— Cent guinées, madame !

Stéphanie détourna la tête.

— Ne vous eût-il pas donné son sang pour vous nourrir ?

— La faim, dit Stéphanie, la soif, tous les pres-

sants besoins me dévorent ; mais plutôt que de vous vendre, Anglais que vous êtes, le cœur d'un homme de bien et de génie, je percerais le vôtre, si vous en aviez un !

— Cette femme est singulière, dit lord Elmonzey en se retirant flegmatiquement ; mais ce ne sera peut-être pas son dernier mot.

Valker, qui n'avait perdu aucun moment pour secourir madame du Terrier, arriva peu de minutes après la sortie de milord. Ne doutant nullement que l'échange ne fût conclu, il apportait quelques provisions dans un panier couvert, et se hâta de montrer avec complaisance une bouteille de vieux rhum dont il était lui-même extrêmement avide.

— Je garde mon trésor, dit l'indigente accablée, après avoir expliqué les conditions de l'Anglais.

Valker, ému, irrité aussi contre l'étranger, n'osa contredire d'abord la stoïque résolution ni blesser la malheureuse amie de son sauveur ; mais il chercha peu à peu quelques paroles d'exhortation à se résigner, et quelques mots d'excuses en faveur de l'acheteur. Il termina par avouer, le pauvre Suisse, qu'ayant pris à crédit le peu d'aliments qu'il apportait, il avait donné sa parole de payer avant une heure. Il se trouvait dans une position bien cruelle : il n'osait, en effet, ni manquer à sa parole, ni reprendre la subsistance d'une femme près d'expirer.

Il prit sa résolution subitement, et, laissant le panier à terre, il descendit en courant les six étages de l'hôtel. Il allait lui-même négocier avec l'Anglais directement.

Au bout d'une demi-heure, il était revenu, cachant un sac sous sa houppelande; mais il avançait lentement et n'osait aborder Stéphanie. La malheureuse avait repris son attitude première. Quand Valker lui adressa la parole, elle ne répondit pas.

Valker jeta les yeux sur le panier, il était intact; sur la bouteille, elle était vide !

— Ma foi, pensa Valker, ceci est déjà un commencement d'acquiescement au contrat; elle ne peut plus me blâmer de l'avoir conclu.

— Madame, dit-il en élevant la voix, j'ai peut-être pris sur moi beaucoup de choses ; mais...

Stéphanie resta d'abord muette comme à la première interpellation; ses yeux s'ouvrirent, elle contempla le Suisse avec un pénible sourire, et sembla, par son silence même, donner quelque assentiment aux paroles qu'on lui adressait. Puis, d'une voix très-élevée, à son tour :

— C'est un bon Anglais, dit-elle que cet Anglais, Thomas : il t'a donné d'excellent porter. Je ne veux pas que tu le désobliges au moins ; qu'il nous en envoie encore. J'ai soif, vois-tu, j'ai soif toujours! Va lui dire qu'il m'a rendu service. Je n'ai plus froid.

— Il fallait, poursuivit Valker, sortir à tout prix de l'extrémité où nous étions, madame, et l'Anglais aimait mieux renoncer à tout que de démordre de sa manie. Mais il ne se dédit pas, l'Anglais ! il offre toujours les cent guinées, et les voilà. Il me les a confiées, pour ne pas s'exposer, dit-il, à vous contrarier, madame, ou à se faire invectiver. Il vient de sortir avec le *tandem* qu'il conduit toujours lui-même, en me laissant la besogne de finir. Vous êtes décidée ? Tant mieux, car il ne sera qu'un instant dehors ; il va faire visite à son ambassadeur. J'ai toute la responsabilité, comme vous voyez, et je serai charmé de ne pas le faire attendre dès qu'il rentrera.

Toujours à la même place, et les yeux ardents, Stéphanie parut éprouver tout à coup un ébranlement convulsif des nerfs. Valker, qui ne comprenait que trop l'horrible état de l'indigente, lui prêta néanmoins encore une fois l'oreille, comme s'il en eût espéré une plus satisfaisante réponse. Il ne saisit que quelques notes basses et monotones d'un air qu'il ne reconnut pas.

Il sembla se dire alors par un geste décisif et grossier : « Qui ne dit mot consent. » Et, déposant rapidement les guinées à la place même où il saisit la boîte, il descendit de nouveau, et alla dans sa loge attendre le retour du milord. Il lui sembla cependant, après avoir refermé la mansarde,

entendre quelque bruit, comme si le corps de Stéphanie s'étendait sur sa couche froide et dure, et il s'enhardit à vouloir à tout prix la secourir.

Stéphanie ne demeura que vingt minutes dans l'état de crise semi-épileptique où l'avait plongée la liqueur. Si elle avait été vaincue par son odieuse passion, l'instinct de son attachement à sa dernière fortune triompha vite aussi de l'abrutissement de sa pensée. Elle chercha sur sa poitrine, puis à terre en s'y roulant convulsivement, enfin sur la cheminée, d'où elle fit tomber à grand bruit les guinées ; et alors, comme une lionne insensée à qui durant son sommeil on aurait ravi sa famille, la malheureuse, qui comprit tout, s'élança pour aller reprendre son trésor. Elle saisit la rampe de l'escalier avec force, et descendit avec la rapidité d'un corps inerte. Arrivée sous le péristyle, les clartés du gaz l'éblouirent, et ses cris confus et inarticulés se perdirent dans les grincements de la porte cochère qui s'ouvrait avec vivacité.

C'était lord Elmonzey. Il rentrait au grand trot de deux vigoureux chevaux du Meklembourg qui ébranlaient sous leurs pieds toute la voûte sonore.

Quand il passa, comme l'éclair, devant l'escalier principal, il sentit une brusque secousse qui lui fit un moment douter de la bonté élastique de ses ressorts.

— Qu'est-ce donc ? dit-il au concierge. Il y a là

quelque objet dont vous embarrassez le passage ?

Valker s'approcha officieusement... C'était un cadavre.

— Ah ! mon dieu, dit-il avec une voix pleine de terreur et de sanglots, c'est-elle, cette malheureuse femme de là-haut ; vous l'avez écrasée !

— C'est fort désagréable, dit l'Anglais.

ÉPILOGUE

Qu'est-ce qui ne sait pas tout ce qu'il y a de vulgairement poétique à dire sur les cimetières de Paris? On vante avec quelque raison leur propreté ; mais ces grilles qui séparent les poussières, ces concessions de places qui continuent à prix usuraires l'insolence de la fortune et le partage inégal des terres ; ces fleurs plantées dans des cadavres, cette dévotion du matérialisme, ce culte enfin rendu à la pourriture, sont une insulte à de plus nobles croyances et à l'immortalité de l'œuvre de Dieu.

Comme si un monument sans squelette, une pierre chargée d'un simple nom, ne suffisaient pas à attester la gloire du mort et le religieux souvenir des vivants.

Un jour de septembre 1831 que je cherchais la place où repose, en dépit de ses volontés dernières,

un des plus malheureux voyageurs qui aient traversé notre terre d'exil, nous fûmes, Jules Sand et moi, tirés de notre silencieux recueillement par l'aspect d'une colonne de marcheurs qui s'avançaient tumultueusement vers nous, comme pour prendre d'assaut le mont Louis. Cette foule se coudoyait devant un char à plumes et à blasons en poussant des hourras d'admiration et d'impatience. Nous jugeâmes que nous allions assister aux derniers honneurs rendus à un citoyen utile : c'était un pair de France qu'on allait enterrer. La longueur du cortége officiel, le clergé payé pour son habit de cérémonial, et la beauté des chevaux qui hochaient majestueusement la tête, pouvaient causer cet empressement du peuple. Mais ce qui le rendait surtout explicable, c'était un bruit confusément répandu : Sa Seigneurie, toute injectée de parfums arabes, reposait sur des carreaux de satin blanc au fond d'une bierre d'acajou. Ce peuple qui sera peut-être un jour digne de comprendre ce que c'est qu'un citoyen, suivait un membre de ce corps de l'État où sont déportés à la fin de leur carrière tous les ministres caducs, tous les favoris usés, tous les instruments cassés des bassesses politiques. Il accourait pour contempler la bière d'acajou ! Il monta sur les tombeaux voisins comme sur les banquettes d'un théâtre, comme sur les bornes qui entourent les tréteaux dans un jour de couronnement royal, et ren-

versa une foule de sépulcres, dans un enthousiasme que *le Moniteur* appela religieux.

Nous nous éloignâmes, de peur d'entendre les oraisons funèbres. Mais, quand les échos et les mânes furent redevenus tranquilles, nous reprîmes notre idée de recherche et nos projets d'accomplir le pèlerinage.

Près d'une tombe qui venait d'être dévastée par l'ovation, était arrêté un philosophe qui depuis a jeté l'ancre à son tour dans ce port désiré. Nous le reconnûmes à l'instant pour un de nos professeurs publics, maître sans sévérité, orateur sans voix, qui, depuis trente ans, avait amusé la jeunesse de presque tous nos vieillards. C'est de lui qu'un rhéteur, son confrère, a ingénieusement dit : « Il se faisait entendre à force de se faire écouter. » Andrieux contemplait cette tombe avec tristesse. Le marbre chargé de l'inscription était séparé des autres marbres, brisé, dispersé en plusieurs fragments. Il essayait à les réunir, et, quand nous approchâmes :

— Ne vous étonnez pas, dit-il ; la fatalité poursuit celui-là depuis sa naissance. La tombe n'est pas même pour lui un refuge, et la postérité, sous l'effort des hommes de parti, pourrait bien hésiter à lui rendre justice. Quand les amis de sa mémoire supposaient la persécution à son terme, il s'élève des livres qui reproduisent les erreurs volontaires des contem-

porains. Des hommes, même de talent, abandonnent le talent pour soutenir je ne sais quelle cause d'aristocratie dont le mort fut un courageux adversaire. Entre des calomnies et la vérité, ce n'est pas la vérité qu'ils recueillent. Ils repoussent l'autorité si probe de Lemercier, Arnault, Daunou, et les paroles mêmes de Chateaubriand disant à la face de l'Europe au sénat littéraire assemblé : « Il serait sensible à l'hommage que je rends à son frère, car il était naturellement généreux. » A ce témoignage si éclatant, à cette publique marque de l'estime d'un adversaire, qu'opposent-ils ? de ténébreuses traditions laissées par les fauteurs d'une gazette que le peuple a longtemps surnommée *la Nonne sanglante* ; hommes à qui j'ai entendu prononcer, ici même, et le jour où l'Institut rendait de funèbres honneurs à une cendre encore tiède, ces paroles plus dures peut-être qu'elles ne sont ignobles : « Il était innocent, le montagnard ; mais toujours était-ce un fier chat que nous lui avions jeté dans les jambes ! »

Andrieux s'efforça, secondé par nos recherches, de réunir les fragments de l'inscription tumulaire. La fatalité n'était pas vaincue encore : nous ne parvînmes qu'à rassembler assez de lettres pour laisser lire :

MARIE-JOSEPH C

IX

LA JOURNÉE D'UN FOU

Il s'est réveillé à quatre heures du matin par cette belle journée de mai, et, au lieu de se prélasser paresseusement dans son lit, de chercher à se rendormir par l'infaillible effet de la lecture qui, la veille, avait clos ses yeux, il s'est levé. Il pouvait ouvrir sa fenêtre, donnant sur les environs de la rue Saint-Honoré, apercevoir, d'un côté, un angle des Tuileries, saisir par la porte secrète d'un certain pavillon la furtive entrée de quelques personnages qui ne sont pas sans influence sur les destinées publiques, et, de l'autre, suivre la procession déjà animée, variée, pittoresque, de tous les pourvoyeurs champêtres qui vont au marché des Innocents, alimenter de pommes de terre et de choux la population la plus spirituelle

de l'Europe. C'est un spectacle de badauderie charmante, un digne panorama de Parisien. Un peu plus tard, il eût pu entendre la trompette guerrière qui annonce aux femmes de ménage l'approche de l'industriel qui remet à neuf les robinets de fontaine, et il se fût souvenu d'Austerlitz en voyant s'émouvoir sur sa base, au bruit du canon pacifique, la statue de la colonne Vendôme.

Loin de suivre ces habitudes d'homme civilisé, de s'adonner à ces préoccupations coutumières des bourgeois qui composent les masses bien pensantes, notre fou est sorti sans idée bien précise et sans parapluie, pour aller voir lever le soleil sur les hauteurs de Saint-Chaumont. A la barrière de Clichy, il a rencontré une bouquetière qui faisait entrer dans la ville une montagne de fleurs exotiques, monstruosités charmantes, trésors de serre chaude ; c'était un âne qui portait toutes ces reliques. On lui a offert des camellias inodores, il les a refusés dans l'espoir de rencontrer un peu plus loin de simples lilas dans la haie d'un verger rustique, ou une violette tardive sur le revers au nord d'un fossé velouté de mousse.

— Singulière destinée de quelques fleurs ! se prit-il à dire en montant la rampe du côteau ; il en est qui n'exhalent point de parfums sur cette terre. Dieu se les est-il réservées pour ses jardins célestes ? n'auront-elles tous leurs attraits que dans le ciel, comme ces âmes

d'élite méconnues ici-bas et destinées à n'arriver à leur perfection que dans une autre vie. Ces fleurs-là ont plus d'éclat extérieur que les autres, pour compenser, apparemment, l'infirmité de leur nature; mais un jour leur achèvement sera complet.

Une femme était devant lui, vêtue modestement d'une robe noire et qui gravissait péniblement cette voie qui doit son nom à des martyrs chrétiens, si ce n'est au dieu païen de la guerre. Elle relevait légèrement, disgracieusement peut-être, un pan de sa robe, pour faciliter l'action de la montée sur un terrain glissant; mais notre promeneur matinal, choqué, dans sa susceptibilité d'artiste, de la maigreur qui laissait trop ressortir les muscles, en fut presque scandalisé, comme vous l'eussiez été vous-même, car rien n'est plus indécent que de montrer une jambe mal faite, n'est-ce pas? Il se hâta de gagner les devants, mais sans pouvoir s'empêcher de jeter ensuite un regard en arrière; et, quand il eut saisi l'ensemble des traits et de la taille de sa compagne de route, il changea d'impression. La femme n'était plus très-jeune, elle n'avait plus seize ans; elle n'était plus, comme dit Béroald de Verville, « de l'âge d'un viel bœuf, désirable et fraîche ». Cela lui imposa d'abord l'indulgence; ensuite il comprit à l'inspection de cette figure qu'une douleur profonde avait dû altérer les grâces de la victime. Les joues étaient pâles, les

yeux rouges, et elle portait avec précaution un enfant endormi dans ses bras. Il trouva alors l'explication de la robe un peu trop relevée dans la crainte qu'avait la mère et la veuve de marcher sur le cordon dénoué d'un de ses souliers ; elle pouvait trébucher sous son poids, et, dans l'impuissance de se baisser, de déposer son fardeau sur le terrain humide, elle prenait de la main gauche la seule précaution qui pût venir au secours d'un empêchement qui l'inquiétait.

— Permettez-vous, madame ? dit courtoisement notre homme en s'approchant avec respect. Voilà un cordon qui vous embarrasse, je saurai, si vous voulez, le rattacher sans trop de maladresse.

La dame rougit un peu, mais s'y prêta avec la candeur courageuse qui prenait sa source dans sa sollicitude maternelle, et, avant de se mettre en devoir, notre chevalier errant avait déjà trouvé le galbe du cou-de-pied plus distingué et la cheville d'une délicatesse remarquable. Il venait d'achever son bon office très-désintéressé, lorsque deux jeunes gens, en costume de bal assez débraillé, descendirent la côte d'un pas rapide ; il était clair qu'ils avaient passé la nuit dans une réunion bruyante, et l'un d'eux, se moquant probablement de voir un homme bien vêtu prendre quelque soin pour une femme à pied et d'une mise si simple, passa, sans se détourner,

si évidemment trop près du groupe, qu'il fit rouler dans la boue le chapeau de l'obligeant oisif.

Prompt comme l'éclair, celui-ci se lève et se venge par un grand coup de pied lancé au derrière de l'insolent, qui se retourna furieux à son tour.

— A qui en avez-vous, monsieur ?

— A vous, monsieur ! est ce que vous ne vous en doutez pas ? Vous avez jeté mon chapeau à terre.

— Mais vous êtes un brutal : je ne l'avais pas fait exprès,

— Ah !... eh bien, ni moi non plus.

Et le fou, ayant salué la femme et continué sa route, arriva au sommet de la montagne, et là se passionna bientôt pour l'aspect qui se déroula sous ses yeux. C'était au lieu même où l'École polytechnique rangea, en 1814, les formidables batteries qui combattirent les soldats de Blücher. L'horizon de Vincennes était vermeil. Par une magie de contrastes entre les idées humaines et les dispositions de l'ordre immuable, la barrière dite du Trône était resplendissante de vie et de clarté. Le feu des premiers rayons du jour allait dorer les vieilles corniches, les brunes saillies des tours de Notre-Dame, et le reste de Paris, plongé dans les demi-teintes encore sombres, semblait retarder exprès son réveil soucieux et menaçant.

— Ici, la ville des morts, pensa le promeneur solitaire en tournant ses regards vers la barrière des

Amandiers, et, là, les tentes des vivants, quartier d'Antin, boulevards, les Tuileries, tous ces caravansérails, tous ces bazars où l'on croit vivre. Le soleil ne s'y trompe pas : il verse ses faveurs aux endormis prédestinés à une amélioration prochaine, avant que de desservir ceux qui s'agitent encore dans les intérêts de la matière.

Il approcha des bords d'une de ces crevasses qui s'ouvrent brusquement dans ces hauteurs en précipices incommensurables, et il touchait à un imminent péril, quand il fut averti par une voix rauque et dure.

— Est-ce que vous voulez périr, pékin? cria quelqu'un.

Et l'imprudent, malgré lui, reconnut soudain, sous la blouse du terrassier, un ancien soldat, à la pose de la main sur la hanche et au bonnet de police placé sur l'oreille.

— Dieu m'en garde, mon brave! je chercherais une occasion plus heureuse.

— Il n'en a pas manqué ici, il y a quelques vingt-neuf ans, dit l'ouvrier ramené à la bonne humeur par ces paroles. Mais ne vous approchez pas trop de ces falaises : ça déboule, voyez-vous, aussi vite qu'une dynastie et une compagnie d'assurance.

— Par le flanc gauche, monsieur, s'il vous plaît.

— J'aimerais mieux me reposer sur cette grande

pierre, à côté d'un soldat de la garde, n'est-ce pas, camarade? si cela ne vous gêne pas trop.

— Oui, j'ai été de la vieille, c'est vrai, aussi vrai, ajouta le sergent, que vous venez ici pour lever des plans.

— Dites plutôt : vrai comme voilà un déjeuner appétissant.

Le rêveur, pour être incité à dire ces paroles, voyait alors déposé, par un petit garçon joufflu, aux pieds du vétéran, qui regardait son aide de camp avec affection, d'abord du pain frais et noir, ensuite des radis roses ornés de leurs queues non coupées, de tout leur luxuriant feuillage, et un morceau de beurre fraîchement plié entre deux feuilles de laitue romaine.

— Il manque à ce régal, dit le terrassier, ce qui en fait le meilleur : le roi de la noce et le lait des veillards. Nous sommes trop gueux pour nous le permettre ! Si cependant le cœur vous en dit...

Et, en coupant en même temps le pain bis, il commença par faire sur la brouette, où il était déjà assis, une place à son pourvoyeur souriant et plein d'intelligence.

Le fou aurait pu aller déjeuner chez Véfour, l'appétit commençait à naître en lui. Il était de bonne heure, il aurait pu tirer parti de sa promenade au profit d'un vice, la gourmandise, dont les riches ont essayé de

faire une élégance; mais l'idée de causer un plaisir à l'un de ces hommes utiles, à qui sont réservés le plus pénible travail et le plus chétif salaire, vint lui faire croire qu'il s'éveillait en lui quelques houppes chatouilleuses du palais, et l'eau lui vint en effet à la bouche.

— Je romprai, dit-il à la moustache grise, le pain du bivac, pourvu que vous vouliez me permettre de joindre mon plat à votre festin.

— A la manière des frères Moraves, dit le troupier, qui avait conquis autrefois l'Allemagne ; ça y est, asseyez-vous.

Et le promeneur, qui avait déjà mis une pièce d'argent entre les mains de l'enfant intelligent et espiègle, le vit bientôt revenir du prochain cabaret avec trois bouteilles de vin cacheté. Il les déposa discrètement sur l'herbe.

— Plus que ça d'*extra?* dit le terrassier avec un accent de reproche qui s'adressait à son pupille.

— Ne sommes-nous pas trois? dit modestement l'envoyé.

— Allons, camarades, dit le fou au sergent, à votre vieille gloire!

Et il lui passa une des bouteilles entières.

— Doucement! fit l'invalide, il n'y a rien de défendu je crois, dans la civilité puérile et honnête.

Il tira presque mystérieusement de dessous sa

blouse une tasse bossuée, mais propre malgré son grand âge, et dit :

— Puisque vous fournissez ce qui rajeunit le cœur et donne des bras, portez le premier la santé de la France, et puis un bon souvenir pour l'âme du maréchal Moncey. Il a bu lui-même, dans mon verre de fer-blanc, à la crâne barrière de Clichy.

Le désœuvré n'eut pas de peine à faire raconter au soldat devenu terrassier ses campagnes et spécialement l'épisode de cette résistance qu'opposa ici une phalange d'enfants aux armées unies de l'Europe, pendant qu'un million de vieux bourgeois enrichis s'empressait de capituler, et les duchesses d'arborer la blancheur de leurs mouchoirs et de leurs charmes. « Honneur à l'École polytechnique ! » fut le dernier mot échangé dans les adieux des deux amis !

Le vieux soldat s'était bien gardé de dire obséquieusement à son convive : « Bien obligé ! » il le remercia mieux par l'expression de tous ses traits et le jovial sourire de ses yeux réfugiés sous leurs sourcils grisonnants.

Le rêveur avait un procès qui allait se juger dans la matinée même. Son avoué lui avait fait promettre de venir à l'audience appuyer de sa présence l'intérêt que devait inspirer la cause, donner même de sa personne quelques renseignements qui pouvaient être décisifs. Au milieu de la campagne, il s'en souvint pour se

dire : « N'interrompons pas le rare bonheur d'être seul. Mon procureur est là-bas. Il ne s'agit que de ma fortune : c'est son affaire ! »

Il s'assit le dos appuyé sur un cerisier en fleur, et passa là, en vagues et délicieuses rêveries, encore une de ces heures que les hommes d'État ou les hommes d'affaires, pour qui le présent anéantit les autres conditions du temps passé et à venir, emploient à lire les journaux. Il n'en avait point dans sa poche ; mais, eût-il réservé un de la veille à l'usage de son cigare, le moyen de déployer une gazette au nez du soleil levant, au pied d'un arbre, de mettre en présence un horizon indéfini et l'étroit tableau des petits intérêts d'hier. Un journal dans les champs est plus déplacé qu'un maquignon à la cour, un cloporte dans une jatte de lait.

L'heure vint d'aller à la Bourse. Notre aventureux rôdeur passa chez lui prendre son portefeuille ; il avait des fonds à placer : il pouvait faire une opération superbe, s'il avait profité d'une lâcheté ministérielle, et s'il fût arrivé à temps au parquet. Mais il devait perdre son temps à rendre encore un bon office, et il se trouva d'abord, au lieu du quartier Feydeau, avoir, tout en rêvant, gagné les Champs-Élysées ; et ce nom de fou que nous lui donnons nous-même, chaque promeneur le lui eût confirmé, si on eût remarqué sa marche intermittente et ses lèvres agitées

sans cesse et sans bruit. Cet homme, qui avait passé l'âge des amours et ne s'asservissait point au joug d'une femme, ne pouvait-être qu'un de ces infirmes disgraciés qu'on appelle savant ou poëte. Il avait dit de lui-même :

— J'ai laissé vieillir tout seuls mon extrait de baptême et ma figure, non pas mon cœur. J'ai deux fois vingt-cinq ans, je n'en aurai jamais cinquante.

Singulière anomalie que ces sortes d'existences exceptionnelles en ce siècle de calcul et d'habileté, où tout le monde, excepté ces songes-creux, sait chiffrer et métalliser jusqu'à ses intimes sentiments. Eux s'en vont les yeux au ciel, et ne daignent les abaisser que pour admirer les œuvres de Dieu ; maniaques qui s'exaltent en présence des grandes scènes de la création, s'attendrissent aux tableaux de la vie champêtre. Ils ont pour richesse l'or du soleil et les diamants de la rosée. Pauvres fous ! qu'ils les fassent donc enchâsser ! Ceux-là professent l'amour de l'art et le mépris de l'argent, comme si l'argent ne représentait pas tous les intérêts de la vie ; mais ils parlent au désert. Ce talent qui ôte tout savoir faire, cette noblesse d'âme qui ne mène à rien, on les craint, on les fuit comme un mal contagieux.

Après les ilotes et les parias antiques, la France moderne a les siens : les poëtes. Elle les met au ban de sa société, et c'est logique : qui entend leur lan-

gage? qui les lit? qui les juge? Un père, que de graves spéculations sur l'asphalte ont enrichi, ne redoute rien tant pour son fils qu'une imagination exaltée. Il se croirait frappé dans sa race si quelque jet de ce don pernicieux qu'on appelle poésie s'élançait du front de son héritier; l'influence contre laquelle il est le plus en garde est celle d'un être indéfinissable, qui ne s'est jamais agenouillé devant un lingot, et passe, sans ôter son chapeau, devant l'hôtel Rothschild. Sans doute, il est une littérature profitable, c'est la prose des cours d'assises qui trouve un grand nombre de consommateurs; mais des vers! qu'ils soient tendres, religieux ou philosophiques, à quoi cela peut-il servir? Pour en composer, il faut avoir résolu de suivre à l'hôpital la destinée d'Hégésippe Moreau.

L'homme sage qu'une bonne voiture porte de la Bourse à l'Opéra, fait justice de l'art de Racine aussi bien que les estimables débitants de denrées coloniales. Si quelques lignes inégales, venant à commencer par des majuscules, entrecoupent et dérangent les colonnes de leur journal, ils frémissent comme si, en ouvrant un paquet de cigarettes, une jeune lionne avait trouvé, sous sa main dégantée, une vipère. Voyez les duchesses dans leurs boudoirs de glace et de cachemire, en même temps que la marchande incrustée dans son comptoir d'acajou, déclarer

ennuyeuses *à la mort* ces pensées que les flâneurs appellent poétiques ; elles les nomment même de *beaux sentiments :* c'est le dernier terme du mépris !

Voilà ce qu'en ses divagations récriminait notre insensé quand un groupe d'ouvriers passa près de lui ; la conversation était haute et animée. Quelques-uns élevaient des murmures, la plupart ne semblaient déplorer que l'occasion perdue du travail, et n'exprimer que l'anxiété sur le sort de leur pauvre famille. Un nom dominait toutes ces paroles, et finit par frapper l'observateur à force de revenir dans la conversation qu'il suivait en marchant. Ce nom était Vilbert, celui d'un condisciple, d'un de ses chers rivaux de collége, et, par une inspiration de pressentiment, toujours rapide quand l'événement doit être sinistre, il devina qu'il s'agissait de son vieux ami.

— Que dites-vous de Vilbert ? demanda-t-il à un des traîneurs du groupe ; n'est-ce pas le manufacturier de la barrière du Roule ?

— Lui-même précisément, monsieur ; nous disons qu'il a suspendu ses payements. Il fermera ses ateliers lundi, et nous voilà sur le pavé !

— Pauvre garçon !

— Oh ! c'est un honnête homme, reprit l'ouvrier, il ne ferait pas tort à un enfant ; mais un remboursement lui a manqué, et, pendant qu'il va perdre son crédit, nous ne pouvons pas, nous autres, mettre

nos dents aux crochets ; il nourrissait cinquante familles.

— Action meilleure, pensa le vieux écolier, qu'enrichir un seul célibataire !

Il gagna la barrière du Roule, entra dans les vastes cours de l'usine et trouva son ami assis mélancoliquement sur la margelle d'un puits dont il mesurait la profondeur.

— Je reviendrai te voir dans quelques jours, lui dit-il ; j'ai là une dame que je conduis au bois de Boulogne dans un tilbury attelé d'un cheval neuf insupportable. Je compte sur toi pour un service, j'ai quelques fonds à faire valoir, charge-toi de leur prospérité.

Et il lui remet son portefeuille en se sauvant.

— Mais tu ignores donc...? Je dois te dire..., commença le négociant en suivant ses pas.

— Je suis pressé, très-pressé, tu me gênes ! Laisse-moi donc tranquille, indiscret !

Et il courut comme s'il se fût encore agi d'une de ces parties de barres d'autrefois.

Il se disait peut-être en s'éloignant à la hâte :

— Il y a longtemps que l'on sait que les délicats sont malheureux ; ne serait-il pas temps d'apprendre que les malheureux sont délicats ?

Il était invité à dîner chez un ministre, il alla au cabaret retrouver deux artistes. Là, avec les deux en-

fants de l'un d'eux, illustre plume et le plus loyal camarade qu'on puisse trouver dans son sexe, il se forma, rue de l'Ancienne-Comédie-Française, une petite table de cinq convives, où la simplicité et la grâce vinrent s'asseoir avec l'instinct rapide qu'elles ont toujours à fuir les somptueux repas. Dans les limbes de sa réputation naissante, en ces épreuves de médiocrité de fortune, par lesquelles ont passé les talents désintéressés de toutes les époques, depuis Rousseau jusqu'à Monteil, George avait coutume de venir dîner là, en égalité de sobriété avec les compatriotes de son âge, étudiant Broussais ou Delvincourt. Ce projet de s'attabler encore une fois à la modeste hôtellerie était une commémoration, après dix ans, des jours passés de la disgrâce, souvenir dont on dit comme le poëte : « Nous étions malheureux, c'était le bon temps. » Le chef de cette maison historiquement littéraire, confiant comme le modèle qu'il est de la probité, gai comme son nom d'oiseau l'indique, avait ouvert plus d'une fois le crédit de son officine à la bande imprévoyante des étudiants, et il avait même osé, une après-dinée, offrir sa bourse au plus délicat des convives, le même qui lui revenait en carrosse. Alors, déjà, il était si imposé de cette gracieuse présence aux changeants costumes, si honoré de cette clientèle, qu'il ne manquait jamais dans son trouble, de dire *monsieur* s'il avait affaire à un chapeau de

paille d'Italie, et *madame* s'il parlait à des bottes vernies et à une leste redingote de velours noir. Le patron, pour cette réminiscence, s'était fait maître d'hôtel, garcon de service, dans le modeste cabinet qui recevait la muse du roman et le génie polonais de la musique. Il ne pouvait se lasser de revoir *maréchal* de la France littéraire un voltigeur qu'il avait vu débuter dans la carrière. Sans avoir suivi le fleuve, le brave industriel, assidûment occupé de ses fourneaux, considérait ce phénomène avec la stupeur admirative d'un négociant qui retrouverait à Nantes la Loire imposante, après l'avoir vue en Ardèche sillonner à peine les bruyères du mont Gerbier.

On se retira à huit heures, comme aux soirs où jadis on allait disputer, aux tambours de la retraite, quelques courses dans les allées du Luxembourg. Si l'on s'était présenté trop tard aux grilles du palais de la Chambre des pairs, on se demandait alors, avec humeur : « Qu'est-ce que c'est que le *palais d'une chambre*? » et, par folle vengeance, on allait tirer les sonnettes bourgeoises de toutes les maisons de la rue de Madame.

On revint à la place d'Orléans, dans le gîte coquettement somptueux du professeur de musique. Ce Polonais, roi du piano, notre fou aurait pu l'entendre dans les splendides concerts où il attire la foule, il le supplia de céder aux instances de ce peu d'admira-

teurs fervents et recueillis, qui allaient essayer de mettre à s'enivrer de son talent dans la solitude, un peu de cette poésie qui compose si essentiellement sa supériorité sur tous les maîtres.

Il céda, le pâle jeune homme qui cache tant de force et d'inspiration sous un aspect valétudinaire, et le premier effet de son mérite fût de faire douter de la nature même de l'instrument où se posaient ses doigts. Ces sons qui descendent si directement d'en haut, qu'ils attirent instinctivement au ciel les yeux de l'auditeur, est-ce d'un vulgaire piano qu'on les obtient? C'est le souffle de la flûte, c'est la vibration de la harpe, c'est l'accent de la voix humaine, c'est la musique sans passer par aucun appareil de l'art.

Pour charmer une fille des champs, qui, à la manière d'Apollon chez Admète, a gardé, dit-elle, les brebis aux bords de l'Indre, entre les genêts fleuris de la vallée Noire, le Polonais trouva, sur le plus savant des claviers, les rustiques chansons du Berry, tantôt la phrase finale et plaintive du laboureur sur la colline, tantôt la première partie d'une mélodie que la fileuse emporte avec elle derrière le bois. Voilà la bourrée des noces, voilà la cornemuse des tondailles. Peut-on dessiner un pays tout entier avec plus d'éloquence harmonique? Mais paix! nous sommes sur les champs de bataille d'Ostrolenka. Entendez-vous la prière de l'armée polonaise avant de combattre? Com-

ment Dieu a-t-il pu refuser la victoire à des soldats qui la demandaient ainsi !

Les larmes gagnaient la mobile et pieuse assistance. L'artiste le sentit, et, pour ne pas attrister en finissant cette soirée d'élite, il revint sur la terre, sur la terre espagnole ; car ce talent est universel. Écoutez la guitare des sérénades, imitation qui va jusqu'à reproduire le frôlement sur le manche, au lieu de la corde, du pouce inhabile d'un ménétrier ou des doigts distraits de l'amant.

— Ah ! dit le fou, en se retirant en extase, à une heure assez avancée de la nuit, bénie soit une journée couronnée ainsi ! Si j'ai fait une bonne action tantôt, m'en voilà récompensé !

X

BALLADES ÉCOSSAISES

J'aime les muses de l'Écosse. Les refrains du vieux Barde sont sauvages et doux comme l'écho affaibli du torrent, et embaumés comme le serpolet. Ils jettent l'âme dans la rêverie ; et cette rêverie est sans limites comme l'Océan qui borne leurs rochers.

Le baron de GŒKING.

I

CLARY

La rosée tombait doucement, et les vents, se glissant parmi les fleurs, remuaient à peine le duvet du chardon. L'hirondelle bigarrée ne rasait plus l'étang, les étoiles brillaient au-dessus de la montagne. J'allai dans le bosquet vert d'aubépine trouver l'aimable fille du meunier de Preston.

Ses pieds nus, qui foulaient le gazon, ressemblaient à deux lis ornés de perles de la rosée. Son front éclatait sous ses beaux cheveux noirs, qui retombaient sur ses épaules. La fraîcheur de la jeunesse répandait une riche teinte sur ses joues. Ses lèvres ressemblaient à un rayon de miel ; le ciel même était dans ses yeux.

« Voulez-vous m'accompagner ?... lui dis-je. Six montagnes sont couvertes de mes moutons laineux ; six vallons retentissent du beuglement de mes génisses. Sur plus d'une colline, et au sein des chaumières de Nithsdale, j'ai longtemps cherché une épouse belle et aimable. »

A ces mots, comme une rose avant le lever du soleil, je vis se pencher la tête de la jeune fille.

Je continuai : « Ne baissez pas les yeux ; embrassons-nous et suivez-moi. » Elle tourna vers moi les regards les plus touchants que j'eusse jamais contemplés, et des larmes coulèrent de ses yeux. « J'ai un amant qui est loin d'ici, dit-elle ; ah ! qu'il était digne d'être aimé ! mon cœur est déjà plein d'amour.

» — Et quel homme a pu quitter une pareille amante pour chercher une épouse en des pays lointains ? » Ses larmes coulaient comme la rosée en été. J'aurais voulu sécher ses yeux par mes baisers : je n'en pris qu'un sur sa belle joue. « Par pitié laissez-moi, dit-elle ; mon cœur est plein d'un autre amour. »

Elle tendit vers le ciel ses deux blanches mains ;

elle leva ses yeux humides. « Tant que mon cœur reconnaîtra la présence de Dieu ; tant que l'aspect de la lumière réjouira mes yeux : tant que les forêts seront vertes et les ruisseaux limpides ; jusqu'à ce que la dernière goutte de mon sang s'arrête, mon cœur ne s'ouvrira point à un autre amour. »

Il y a des filles charmantes sur les bords sauvages du Dee ; la vallée de Nith en est remplie ; elles abondent, comme les fleurs, près des rives solitaires du Clouden ; des astres plus brillants n'ont jamais lui, peut-être, sur les montagnes et les vallées d'Écosse ; mais je connais un astre qui éclipse tous les autres, et c'est Clary, c'est l'aimable fille du meunier de Preston.

II

LA VIEILLE FEMME DE BERKELEY

Le corbeau croassait à voix basse, tandis que la vieille femme de Berkeley achevait, sous l'ombrage, son repas du soir. La vieille comprit le langage du corbeau ; et, se sentant défaillir, elle se traîna, à pas courbés, vers son lit.

« Allez, dit-elle, allez querir mes enfants. Cherchez-les en hâte, et qu'ils s'empressent de venir. Avertissez le moine mon fils, et ma fille la nonne ; car je vais mourir. »

Le moine son fils, et sa fille la nonne se rendirent à Berkeley. Ils amenèrent, avec de pieuses pensées, le saint-sacrement.

La vieille femme tressaillit lorsqu'ils entrèrent dans sa chambre, et ses terreurs devinrent effroyables à

l'aspect du saint-sacrement. « Éloignez-le ! s'écria-t-elle. Miséricorde ! mes chers enfants. »

Ses lèvres tremblaient sous les convulsions de l'agonie. La sueur ruisselait de son front. « J'ai des tortures pour l'éternité ! murmura-t-elle ; mais du moins épargnez-moi sur la terre. »

Ses enfants éloignèrent le saint-sacrement. Alors, elle les regarda tous les deux avec des yeux horribles et doux, et elle essaya une fois encore d'élever sa voix mourante.

« Oui, je me suis plongée dans tous les péchés de la terre. Les souffrances que j'endure à mes derniers moments sont justes ; mais j'ai préservé l'âme de mes enfants. O mes enfants, priez pour moi !

» J'ai renouvelé mon souffle au souffle des enfants endormis. Les démons ont été mes esclaves. J'ai savouré la chair des jeunes garçons, quand ils étaient beaux ; et j'ai fait des festins sur les tombes ouvertes.

» Maintenant, les démons m'envoient dans le feu pour expier ces sacriléges. Et moi qui ai violé le tombeau des hommes, je n'aurai jamais de repos dans le mien.

» Bénissez-moi : que j'entre au cercueil sous la bénédiction de mes enfants ! Arrosez mon drap mortuaire avec de l'eau sainte ; arrosez aussi mon tombeau.

» Enchaînez-moi dans ma demeure de pierre. Fermez-la avec des barres de fer. Oh ! je vous en supplie! Et que mon cercueil, enchaîné avec trois chaînes, soit fixé sur le pavé de l'église.

» Bénissez les chaînes. Que cinquante prêtres, durant trois jours et trois nuits, passent en récitant la messe, autour du lieu où je serai couchée.

» Que cinquante chantres fassent leur office à mes funérailles. Jour et nuit, qu'ils me protégent par la lumière des cierges bénits.

» Que les cloches de l'église, grosses et petites, tintent le jour et la nuit, afin d'empêcher les démons de venir enlever mon corps.

» Et tenez toujours la porte de l'église exactement fermée après les chants. Je vous en conjure, ô mes enfants! que les barres et que les verrous soient forts!

» Faites ceci pendant le temps prescrit, et mon pauvre corps sera peut-être sauvé. Préservez-moi pendant ces trois jours de la fureur des démons; et alors je puis espérer de demeurer en paix dans ma tombe. »

La vieille femme se laissa retomber sur son lit. Ses yeux devinrent ternes et fixes, son souffle précipité; la lutte de la mort fut bientôt achevée, et tous ses membres s'affaissèrent.

On bénit son linceul, suivant les rites et les prières

accoutumés. On aspergea d'eau sainte son drap mortuaire et son cercueil.

On l'enchaîna dans sa demeure de pierre, avec des barres de fer. Trois fortes chaînes fixèrent son cercueil sur le pavé de l'église.

On bénit les chaînes ; on les mouilla d'eau sainte. Cinquante prêtres passèrent nuit et jour, en récitant la messe, autour du lieu où elle était couchée.

Cinquante chantres furent présents à ses funérailles, et chantèrent. Des flambeaux bénits brûlèrent dans leurs mains, au milieu de la foule édifiée.

A voir les prêtres et les chantres, c'était un beau spectacle ! Chaque assistant comme s'il eût été la statue d'un martyr, soutenait un cierge brûlant.

Les cloches de l'église, grosses et petites, tintèrent sourdement (parce qu'elles étaient revêtues de crêpes), mais elles tintèrent longtemps ; et on ferma exactement les portes de l'église après les chants.

La première nuit, la lumière des flambeaux fut éclatante et pure ; mais une bande de démons se fit entendre au loin.

Puis un rugissement affreux ébranla la porte de l'église, comme eût fait un éclat de la foudre ; et les prêtres priaient, et les chantres chantaient, et leur zèle était mêlé de terreur.

Les cloches tintèrent plus fortement, les prêtres élevèrent la voix, les flambeaux jetèrent un nouvel

éclat. Le moine son fils, la nonne sa fille, dirent leur rosaire durant toute la nuit.

Le coq chanta. Les démons s'envolèrent et cessèrent de troubler les prêtres. Eux et les chantres continuaient leur office aux funérailles de la vieille.

La seconde nuit, les cierges répandirent une lumière bleuâtre. Chaque pécheur vit la figure de son voisin semblable à celle d'un homme mort.

Les hurlements s'élevèrent de nouveau. Les plus fermes cœurs en furent émus ; et on entendit un rugissement sourd, semblable à la chute d'un fleuve qui déchirerait les entrailles d'un roc.

Le moine et la nonne poursuivirent leurs prières, d'une voix aussi haute qu'ils le purent, et l'horrible tumulte recommença. Celui des desservants qui avait le plus longtemps jeûné, courut se suspendre à la cloche.

Plus les chantres tremblaient, plus ils élevaient leurs chants ; et les cinquante prêtres imploraient l'assistance du ciel avec plus de ferveur qu'ils ne l'avaient fait encore pendant toute leur longue vie.

Le coq chanta. Les démons s'envolèrent une seconde fois, et laissèrent continuer en paix les cantiques et les psaumes.

La troisième nuit arriva. La flamme des cierges répandit une odeur fétide ; ils brûlaient comme s'ils eussent été trempés dans un lac de soufre.

La sourde commotion, pareille aux voix de l'Océan, s'éleva avec plus de furie ; et, comme la catapulte qui frappe les remparts, elle ébranla la porte d'airain qui fermait l'église.

Les sonneurs ne purent tinter longtemps. L'effroi leur ôtait les forces, et, les coups devenant plus fréquents et plus forts, ils tremblèrent de voir l'enfer entrer.

Le moine et la nonne oublièrent leur rosaire, ils tombèrent la face contre la terre, et il n'est pas un saint dans tout le paradis dont ils n'eussent d'avance imploré les secours.

Le chant des choristes fut à la fin si fort, qu'il devint un cri de consternation. L'église, comme en un tremblement de terre, vacillait dans ses fondations.

Un bruit fut entendu, éclatant comme la trompette qui réveillera un jour les morts. La porte de l'église fut renversée, les barres et les verrous tombèrent.

Les flambeaux s'éteignirent avec le psaume du chantre. Les prêtres sentirent que la terreur arrêtait leurs langues glacées.

Alors, il vint, avec des yeux de flamme, une furie pour emmener la morte. L'église devint, par sa présence, semblable à une fournaise rouge.

La furie posa sa main sur les chaînes de fer ; elle en sépara les anneaux dissous ; et le cercueil, si fortement enchaîné, s'ouvrit à sa voix de tonnerre.

Elle força la vieille femme de Berkeley à se lever, à reconnaître et à accompagner son maître. Une sueur froide coulait sur le corps de la trépassée ; elle fut cependant contrainte d'obéir.

Elle se leva. Elle était pliée dans son linceul ; sa tête animée était frissonnante. Le gémissement qu'elle poussa n'avait jamais été entendu des mortels.

Elle suivit son guide à la porte de l'église ; ils y trouvèrent un cheval tacheté, dont les yeux brillaient comme deux météores, et ses naseaux exhalaient des flammes.

La furie força la vieille de monter sur le cheval ; elle s'y précipita devant elle ; et ils traversèrent des chemins de feu. Bientôt après, on ne les vit plus.

On ne vit plus la vieille femme de Berkeley ; mais, à quatre milles encore de distance, on entendait ses cris ; et les petits enfants retenaient leur haleine auprès du sein palpitant de leurs mères.

III

ALICE

Seule héritière d'un haut baron, la jeune Alice devait à sa naissance un rang et des biens dignes d'envie ; et, quand son père mourut, elle devint l'épouse d'un digne chevalier.

Ce chevalier, dont les respects la rendaient heureuse, la conduisit dans un séjour décoré de tout ce que les arts ont de gracieux. Jamais, non jamais, une retraite ne fut plus agréable. Alice y passait doucement sa vie à côté d'un époux fidèle.

Ses journées s'écoulaient comme le ruisseau qui bordait la prairie; mais la fortune vint tout à coup changer son sort. Des brigands étrangers répandirent l'épouvante dans ses montagnes; ils y exercèrent toute sorte de ravages.

Au milieu de la nuit, ils envahirent le paisible manoir d'Alice ; ils le livrèrent aux flammes ; ils égorgèrent son époux qui combattait pour elle. Alice eut peine à s'enfuir ; et sous le simple habit d'un damoisel, elle regagna, consternée et tremblante, l'abri d'une immense forêt.

Aucun de ses varlets n'avait pu la suivre ; aucun de ses serviteurs ne lui tenait lieu d'escorte ; elle se trouva seule dans la nature, le cœur navré de regrets.

Bien que son âme fût malade, et profondément blessée, le ciel ne voulut point laisser succomber sa jeunesse au désespoir. Il lui inspira la pensée de changer le beau nom d'Alice pour l'humble nom de William.

Elle coupa sa chevelure blonde, et se résolut à conserver son déguisement. Ainsi, cachant son front sous la toque à plumes flottantes, et sa taille sous le léger justaucorps, elle marcha longtemps, et traversa de lointains pays.

Un soir, fatiguée de sa course, elle s'était arrêtée pour prendre un peu de repos ; et voilà que, comme elle rêvait assise sur la lisière d'un bois, son pauvre cœur se gonfla tellement, qu'elle sentit le long de ses joues couler des larmes.

Le roi de la contrée chassait avec ses écuyers et ses pages. Il vint à passer près de ces lieux ; il aper-

çut Alice, il la vit pleurer, détourna soudain son destrier vers elle, et lui demanda son pays et son nom.

« Je suis un pauvre enfant sans amis sur la terre, répondit-elle ; et réduit, malgré une noble origine, à la condition du plus obscur serviteur.

— Lève-toi, beau jouvencel ! dit le roi, je veux t'emmener à ma cour. Dis-moi ce que tu sais faire, et à quel service tu te destines.

» Veux-tu prendre soin de mes coursiers et de mes armes ? Veux-tu accompagner mes hommes de guerre ? Veux-tu être mon échanson, et te tenir derrière moi à la table des festins ?

» Préfères-tu rester près de ma personne et devenir mon chambellan ? ou bien entrer dans mes gardes ? je t'y promets un poste d'honneur. Vois, médite, choisis, aimable jouvencel.

— Je voudrais, dit Alice, puisque Votre Majest[é] me permet de choisir, je voudrais, je l'avoue, êtr[e] votre chambellan. »

Un doux sourire annonça à l'étranger que son vœ[u] serait rempli. Jeune et timide, l'étranger se rend[it] donc, avec le roi, dans un palais superbe ; il prit l[e] costume de chambellan ; et son exactitude et sa grâc[e] à remplir sa charge lui méritèrent bientôt une grand[e] faveur.

Mais sa destinée n'était pas accomplie. Un jour, l

roi, soucieux et distrait, partit à cheval pour une longue partie de chasse, où le suivirent tous ses officiers, tous les seigneurs de sa cour ; mais le pauvre William reçut l'ordre sévère de rester au château.

Seule et livrée à elle-même, Alice sentit s'élever au fond de son âme des souvenirs pleins de tristesse. Elle se prit à pleurer en jetant les yeux sur le déguisement qui la couvrait. Elle songeait qu'elle ne serait plus aimée comme autrefois.

Tandis que, absorbée dans sa rêverie, ses yeux et ses pas erraient dans les appartements déserts, elle aperçut dans un salon reculé, les vêtements d'une femme ; elle s'en revêtit ; elle se para comme une princesse, avec une longue robe de satin azuré, à franges d'or, et des bijoux précieux.

Puis, saisissant un théorbe, elle en fit résonner les cordes sous ses doigts, et elle chanta des paroles qui retentirent doucement sous les voûtes du palais solitaire.

Elle chanta : « Mon père fut un châtelain illustre et courtois ; sa renommée vola dans toute l'Europe ; ma mère fut une noble dame ; mon époux un preux chevalier.

» Et moi aussi, j'ai connu le bonheur ! Et moi aussi, j'eus en ma possession la somptueuse parure d'une dame puissante ! Et moi aussi, j'étais environnée de mortels qui portaient envie à ma destinée !

» Des chants gracieux, des concerts enchanteurs tenaient sans cesse mon âme en extase. Je ne me montrais qu'entourée du cortége des vierges et des ménestrels renommés.

» Mon époux a perdu la vie ; mes amis sont bien loin de moi ; mes beaux jours se sont évanouis ; et je ne suis plus qu'un pauvre damoisel. »

En prononçant ces mots, Alice laissa échapper un soupir, qu'elle crut n'être entendu de personne ; puis elle tomba dans une rêverie plus profonde encore ; son cœur était oppressé, ses beaux yeux noyés de larmes.

Le roi, parti pour la chasse, s'était bientôt lassé de courir. Il avait abandonné sa suite, on ne sait pourquoi, et il avait repris, en soupirant, le chemin de son palais.

En arrivant sous les fenêtres, il entendit chanter. Il s'arrêta au pied des tourelles, curieux de savoir quelle voix produisait des accords assez puissants pour faire palpiter son cœur.

Il approcha davantage, il monta les hauts degrés de la tour, et, placé près de la porte qu'avait mal fermée Alice, il écouta le chant plaintif. Il vit d'un œil ému les larmes qui tombaient sur les joues de son page... Mais comment dire sa surprise quand il découvrit que l'humble William était une noble dame.

Il s'élance à ses pieds. « Beauté digne d'un meilleur

sort, dit-il, consolez-vous, séchez vos pleurs. J'ai entendu vos plaintes; et je viens mettre un terme à de si touchantes douleurs. »

A ces mots, une vive rougeur couvrit le visage d'Alice, un feu subtil courut dans toutes ses veines. Interdite, elle baissa les yeux; elle était confuse d'avoir fait deviner son sexe, et laissé échapper son secret. Hélas! elle se croyait seule.

Le monarque, qui portait une secrète affection à William, et, s'étonnait quelquefois de sa tendresse pour lui, fut épris des grâces d'Alice. Il lui offrit les présents les plus rares, si elle voulait devenir sa maîtresse par amour.

« Jamais! répondit-elle; j'aimerais mieux descendre au tombeau; et, bien que Votre Majesté ait su toucher mon cœur depuis longtemps, je ne puis faire une chose indigne du rang de mes aïeux.

— Pardonne, ange de chasteté, ajouta un jour le roi à mille douces prières. J'admire ta vertu; et, puisque ton cœur a de nobles sentiments, deviens aujourd'hui ma royale épouse. »

Alors, impatient d'obtenir tous les dons que l'amour implore, il unit sa destinée à celle de William. Ainsi s'accomplit un événement sans exemple; et le pauvre damoisel devint une grande reine.

IV

TAM

Quand les marchands désertent les carrefours, que les voisins retrouvent leurs voisins sur le seuil des portes, que le jour du marché va finir, et que les villageois commencent à sortir de la ville, si nous savourons la bière écumeuse, nous ne songeons guère aux longs milles écossais, aux marais, aux fondrières, aux portes fermées, aux barrières menaçantes qui s'élèvent entre nous et notre maison ; notre maison, où veille, en attendant, notre femme inquiète, fronçant les sourcils, comme un orage qui se prépare, et attisant bien sa colère, afin de la maintenir chaude.

Cette vérité poursuivait Tam, pendant qu'il galopait, au milieu de la nuit, revenant de la cité d'Ayr (ancienne cité d'Ayr, qu'aucune autre n'a jamais sur-

passée, ni par la valeur des jeunes hommes, ni par la beauté des jeunes filles).

O Tam ! que n'étais-tu assez sage pour prêter l'oreille aux conseils de ta ménagère Kéty ; que de fois ne t'a-t-elle pas répété que tu n'étais qu'un fanfaron, un babillard oisif, qui, de novembre jusqu'à octobre, ne connut jamais la tempérance un jour de marché. Elle t'a rappelé que chaque fois que tu portais ton blé au moulin, tu restais au cabaret avec le meunier aussi longtemps que ton argent durait. Que, chaque fois qu'on ferrait ton cheval, le maréchal et toi, vous vous livriez à une ivresse bruyante. Que, le dimanche même, au sortir de l'église, tu allais boire avec Kirtonn-Jean jusqu'à lundi. Elle t'a prédit que tôt ou tard tu serais retrouvé noyé au fond de la Down, ou peut-être attrapé par les sorcières qui errent, dans les ténèbres de l'hiver, autour de l'église d'Allovay.

Respectables matrones, je me sens moi-même attendri quand je songe au nombre infini de doux conseils, de longs et sages avis que vous prodiguez à vos époux, qui les méprisent. Mais revenons à notre histoire.

Un soir donc, et après le marché, Tam s'était assis justement au milieu d'un foyer où brûlaient gaiement un feu de mélèze ; devant lui était de l'ale nouvelle, dont le goût était divin ; à côté de lui le sacristain Joanny, son ancien et altéré camarade. Tam l'aimait

comme un frère ; ils avaient été ivres ensemble pendant des semaines entières.

La nuit s'écoulait rapidement entre les chansons et le bruit. L'ale nouvelle devenait à chaque instant meilleure, l'hôtesse et Tam devenaient plus intimes ; il s'établissait entre eux un commerce de douceurs, et des faveurs cachées. Le sacristain débitait ses plus joyeux contes, et les ris de l'hôte étaient toujours prêts à leur servir de refrain. Que l'ouragan gronde au dehors ; qu'il éclate et renverse les hautes forêts d'Argail, Tam ne s'en soucie plus.

Le chagrin, irrité de voir un homme si heureux, se noyait lui-même dans les flots de l'ale. Les rois de la terre peuvent être un moment glorieux et triomphants ; mais nul ne le fut jamais autant que Tam ; il était en ce moment vainqueur de tous les maux de la vie.

Mais qui peut arrêter le temps et les hautes marées ? L'heure approche, ô malheureux Tam, où il te faudra marcher ; et cette heure est la plus noire de toutes celles qui sont errantes sur le char de la nuit. Cette heure terrible, à laquelle il monte à cheval, est celle qui s'écoule si lentement après minuit. Jamais un misérable pécheur n'est sorti de sa maison dans une obscurité pareille à celle qu'il lui faudra percer pour trouver sa route.

Le vent soufflait, disaient les fileuses, comme s'il eût voulu rendre son dernier soupir. La pluie abon-

dante volait sur les vents ; les éclairs étaient engloutis à l'instant par les ténèbres ; les éclats du tonnerre étaient longs, bruyants et fréquents. Dans cette nuit, un enfant même aurait pu comprendre que le diable avait quelques projets à accomplir.

Tam, bien monté sur sa jument grise Meggie (une meilleure n'avait jamais levé le pied dans les trois royaumes). Tam galopait à travers les étangs et la boue, méprisant les vents, la pluie et les éclairs. Pendant qu'il affermissait sur sa tête son bonnet neuf et bleu, et qu'il fredonnait une vieille chanson des montagnes, il regardait de tous côtés avec circonspection, de peur que les revenants ne le saisissent à l'improviste ; et il s'approchait de l'église d'Allovay, où les spectres et les hiboux gémissent toutes les nuits.

Il avait déjà traversé le gué où le marchand s'est perdu dans la neige ; il avait dépassé les bosquets de la grande pierre où l'ivrogne Charlie s'est rompu le cou ; il sortait du passage étroit où les chasseurs ont trouvé l'enfant étranglé, et derrière lui était l'arbre, au-dessus du puits, où la mère de Mungo s'est pendue. Devant l'intrépide Tam la Down épanchait ses eaux turbulentes. L'ouragan redoublait de force et mugissait dans les bois ; les éclairs volaient d'un pôle à l'autre ; le tonnerre approchait, lorsque tout à coup, étincelante au milieu des sapins courbés, l'é-

glise d'Allovay parut en feu. A travers les fentes des murailles ruinées, brillaient les rayons de mille flambeaux; et les accents de la joie et de la danse faisaient résonner ses antiques échos.

Encouragé par tes esprits, divin John Barleycorn [1]! combien de périls ne sommes-nous pas capables de mépriser? Avec de la bière, un Écossais craint peu de maux; mais, avec de l'eau-de-vie, il ferait face à Belzébut lui-même. Les liqueurs fermentaient avec tant d'ardeur dans la tête de Tam, que, toute raillerie à part, il n'eût pas donné un schelling pour éviter la rencontre du diable. Mais Meggie, la bonne et prudente Meggie s'arrêta, étonnée. Les naseaux ouverts et bruyants, elle attendit que les talons et la main l'avertissent d'avancer. Elle approcha à regret de la lumière, et Tam vit le spectacle de la danse des sorcières et des sorciers.

Ils dansaient. Non les danses nouvelles de France; mais des pas de deux, des gigues, et des contredanses écossaises, qui semblaient donner à leurs talons la vigueur de s'élever jusqu'à leur dos. Dans l'enfoncement d'une fenêtre, à l'orient de l'église, était le vieux démon qui présidait à la fête. Il avait la forme d'une espèce de loup ou de chien noir, tout couvert de poils, énorme et féroce. Son ministère

1. L'eau-de-vie.

était la musique ; il pressait sous son bras une cornemuse immense, et la faisait crier à faire trembler les piliers et les voûtes.

Des cercueils debout, et rangés autour de l'édifice comme des armoires ouvertes, montraient les morts dans leurs derniers vêtements ; et, par l'effet d'un pouvoir diabolique, chacun d'eux tenait, dans sa main froide, un flambeau qui aidait l'héroïque Tam à distinguer les objets dont il était environné.

Sur la sainte table était le squelette d'un meurtrier entouré de chaînes ; des enfants expirés sans baptême ; un voleur récemment tombé de la potence, et la bouche encore ouverte de son dernier soupir ; cinq massues indiennes tachées de sang, cinq cimeterres souillés de meurtre ; une jarretière qui avait servi à étouffer un nouveau-né ; le poignard dont un fils avait ôté la vie à son père : sur le manche d'ébène étaient encore attachés des cheveux gris. Plusieurs choses enfin si horribles et si effrayantes, que les nommer serait un péché !

Pendant que Tam, stupéfait d'étonnement, contemplait tout avec curiosité, la danse et la gaieté devinrent plus vives et comme furieuses. Le musicien donnait plus de voix à sa cornemuse ; les danseurs volaient plus rapidement. Ils tournaient, ils se balançaient, ils traversaient jusqu'à ce que chaque sorcière, en sueur, dépouillât ses haillons l'un

après l'autre, pour continuer son plaisir en chemise.

O Tam ! si les danseuses avaient été belles, jeunes, potelées et blanches, et que leurs chemises, au lieu d'être de flanelle noircie, eussent été d'un linge éclatant et fin, ton poëte lui-même eût donné son unique plaid pour contempler un moment ces rares oiseaux de la nuit. Mais des sorcières sèches, propres, tout au plus, à faire avorter les cavales, et sautant sur des manches à balai , je suis étonné, Tam, qu'elles ne vous fissent pas un peu mal au cœur.

Que dis-je ! Tam apercevait au milieu des sorcières une jeune fille, belle et gaie, qui, cette nuit même, avait été initiée aux mystères de l'enfer. Depuis, elle se fit bien connaître sur les rives de la Clyde, par le nombre des troupeaux qu'elle faisait mourir, les barques qu'elle faisait échouer, les moissons qu'elle détruisait, la peur qu'elle inspirait à toute la contrée.

Sa chemise courte, et portée depuis longtemps, était la meilleure qu'elle possédât ; et elle était orgueilleuse de sa blancheur. Hélas ! combien peu sa révérende grand'mère soupçonnait que cette chemise ornerait un jour une danse de sorciers, lorsqu'elle l'acheta pour sa petite Nannie, au prix de deux livres écossaises, qui étaient toute sa richesse.

Mais il faut abaisser le vol de ta muse. Elle ne peut décrire ici la danse inspirée de Nannie, et comment Tam la contemplait, immobile, les yeux comme

enchaînés par un sort sur un tel spectacle. Satan même jetait sur la jeune fille des regards plus animés, un trouble secret se trahissait dans son maintien, et il enflait de plus en plus sa bruyante cornemuse. Après plusieurs gambades extravagantes, et telles qu'on en fait à l'Opéra de Paris, Tam perdit totalement la raison, et il s'écria, comme s'il eût été au parterre : « Bravo la courte chemise ! »

Alors, et au même instant, tout rentra dans les ténèbres. A peine Tam eut-il le temps de détourner la bride de Meggie, que la légion infernale s'élança tout entière hors de l'église. Ainsi que les abeilles furieuses sortent en bourdonnant, quand un bouvier attaque leur ruche ; ainsi que les ennemis mortels du chat se dispersent s'il tombe à l'improviste au milieu d'eux; ainsi que la foule, remplissant un marché, court si l'on vient à crier au voleur, ainsi s'élança Meggie. Les sorcières la poursuivirent avec des cris et des hurlements affreux.

O Tam, imprudent Tam ! tu vas trouver ta récompense ! tu seras grillé dans l'enfer comme le hareng des îles Orcades ! C'est en vain que ta Kéty attend son époux ; Kéty sera bientôt une femme désolée. Et toi, Meggie, redouble d'efforts; nulle sorcière ne peut dépasser le ruisseau qui coule autour du lieu où se tient le sabbat. Gagne le centre du pont, et, à l'abri de toute atteinte, secoue en paix ta queue pour nar-

guer tes ennemis. Mais, avant d'arriver au milieu du pont, Meggie n'avait plus de queue !

Nannie, devançant toutes ses compagnes, s'était jetée furieuse sur Tam et sur Meggie. Elle ne soupçonnait pas, toutefois, la vigueur de cette généreuse monture, qui, par un seul élan, parvint à sauver son maître ; hélas ! mais en abondonnant sa queue grise. La sorcière la lui arracha, sans lui laisser même un seul crin.

Lecteurs bénévoles, profitez de cette véridique histoire. Quand on s'abandonne au plaisir de boire, et que de courtes chemises nous occupent l'esprit, il convient de ne point oublier de quel prix s'achètent de telles jouissances. Il faut se souvenir surtout de la jument de Tam.

FIN

TABLE

ne figurent pas dans l'édition 1833

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

ALEXANDRE DUMAS FILS *de l'Ac. fr.*	vol.
ANTONINE	1
AVENTURES DE QUATRE FEMMES	1
LA BOITE D'ARGENT	1
LA DAME AUX CAMÉLIAS	1
LA DAME AUX PERLES	1
DIANE DE LYS	1
LE DOCTEUR SERVANS	1
LE RÉGENT MUSTEL	1
LE ROMAN D'UNE FEMME	1
SOPHIE PRINTEMS	1
TRISTAN LE ROUX	1
TROIS HOMMES FORTS	1
LA VIE A VINGT ANS	1

PAUL FÉVAL	
ALIZIA PAULI	1
LE FILS DU DIABLE	4
LA MAISON DE [illegible]	2
[illegible]	2

PAUL FOUCHER	
LA VIE DE PLAISIR	1

ALPHONSE KARR	
AGATHE ET CÉCILE	1
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1
CLOTILDE	1
CLOVIS GOSSELIN	1
CONTES ET NOUVELLES	1
ENCORE LES FEMMES	1
FA DIÈZE	1
LA FAMILLE ALAIN	1
LES FEMMES	1
FEU BRESSIER	1
LES FLEURS	1
GENEVIÈVE	1
LES GUÊPES	6
UNE HEURE TROP TARD	1
HISTOIRE DE ROSE ET JEAN DUCHEMIN	1
HORTENSE	1
MENUS PROPOS	1
MIDI A QUATORZE HEURES	1
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE	1
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1
PROMENADES HORS DE MON JARDIN	1
RAOUL	1
ROSES NOIRES ET ROSES JAUNES	1
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1
SOUS LES TILLEULS	1

H. DE LATOUCHE	vol.
ADRIENNE	1
AYMAR	1
CLÉMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI	1
FRAGOLETTA	1
FRANCE ET MARIE	1
GRANGENEUVE	1
LÉO	1
UN MIRAGE	1
OLIVIER BRUSSON	1
LE PETIT PIERRE	1
LA VALLÉE AUX LOUPS	1

GEORGE SAND	
ADRIANI	1
LES AMOURS DE L'AGE D'OR	1
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ	2
LE CHATEAU DES DÉSERTES	1
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE	2
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT	2
CONSUELO	3
LES DAMES VERTES	1
LA DANIELLA	2
LE DIABLE AUX CHAMPS	1
LA FILLEULE	1
FLAVIE	1
L'HOMME DE NEIGE	3
HORACE	1
ISIDORA	1
JEANNE	1
LÉGENDES RUSTIQUES	1
LÉLIA — MÉTELLA — MELCHIOR — CORA	2
LUCREZIA FLORIANI — LAVINIA	1
LE MEUNIER D'ANGIBAULT	1
NARCISSE	1
PAULINE	1
LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE	2
LE PICCININO	2
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE	1
LE SECRÉTAIRE INTIME	1
SIMON	1
TEVERINO — LÉONE LÉONI	1

JULES SANDEAU *de l'Acad. franç.*	
CATHERINE	1
LE CHATEAU DE MONTSABREY	1
LE JOUR SANS LENDEMAIN	1
MADEMOISELLE DE KÉROUARE	1
SACS ET PARCHEMINS	1

VICTORIEN SARDOU	
LA PERLE NOIRE	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

[illegible] — Imprimerie [illegible], 3, rue Auber